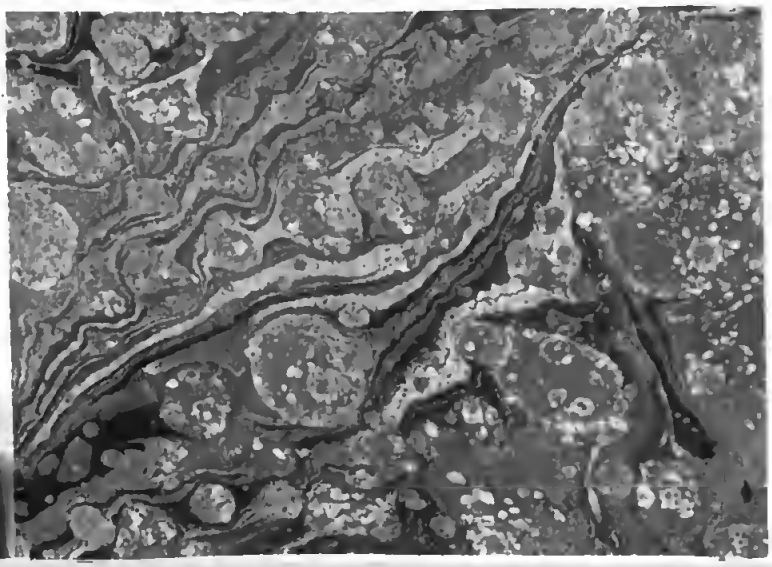
NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
2 D
30

EX BIBLIOTHECA ILL.mi ET R.mi D. D.

ALOISII LAMBRUSCHINI ARCHIEP. JAN

S.a N.° Vol.



119 1

LE CHRISTIANISME DE FRANÇOIS BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE.

TOME PREMIER.

2

LE CHRISTIANISME DE FRANÇOIS BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE;

OU

Pensées et sentimens de ce grand homme sur la Religion.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez { Nyon, aîné, Libraire, rue du Jardinet, N.° 2.
Belin, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, N.° 22.

AN VII.

12. 2. b. 30

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Il n'est point d'auteur plus célèbre, et plus fréquemment cité dans les ouvrages de la philosophie moderne, que le chancelier Bacon. L'époque de sa grande réputation parmi nous, remonte à l'Encyclopédie. Les auteurs de ce fameux dictionnaire le comblèrent d'éloges, qui furent, comme on l'imagine facilement, accueillis et répétés à l'envi par le cercle nombreux de leurs admirateurs. Leurs adversaires qui n'étoient ni moins ardens, ni en moins grand nombre, n'opposèrent rien à ces eloges; ils parurent même convaincus qu'ils n'avoient rien d'exagéré. Cette réunion de sentimens n'a plus permis qu'on élevât des nuages sur la gloire de Bacon: et ceux-mêmes qui ne le mettent point décidément à la tête de tous les grands philosophes de ce siècle, tels que

Descartes, Newton, Leibnitz, Gassendi, s'accordent à le placer sur la même ligne. Cependant, les ouvrages de Bacon, de l'aveu même de d'Alembert, sont très-peu lus; ils ont cela de commun avec ceux de Descartes, Newton et Leibnitz; en observant cependant cette différence, qu'il est donné à fort peu de personnes, d'entendre le plus grand nombre de ceux-ci, au lieu que les premiers n'étant jamais hérissés de calculs, peuvent bien plus facilement être entendus de tout le monde

La plupart des gens de lettres doivent convenir qu'ils ne connoissent guère le chancelier Bacon que par une analyse de sa *Philosophie* qui fut imprimée en 1755, peu d'années après qu'eut paru le grand dictionnaire de l'Encyclopédie; cet ouvrage eut un grand succès, et cela n'est point étonnant : il est très-bien écrit, et il étoit entièrement monté au ton qui dominoit alors parmi les gens de lettres: on conçoit donc facilement

qu'il a dû puissamment concourir, avec le discours préliminaire de l'Encyclopédie, à étendre parmi nous la réputation du chancelier Bacon, et à lui assurer le premier rang que les encyclopédistes lui ont adjugé parmi les restaurateurs des sciences dans ces derniers siècles.

L'auteur de l'analyse s'étoit engagé seulement, par le titre de l'ouvrage, à exposer les sentimens philosophiques de Bacon. On ne doit donc point lui reprocher de n'avoir point fait connoître ses sentimens religieux; aussi peut-on avoir lu les deux volumes de l'analyse, et ignorer pleinement que Bacon fût un philosophe pénétré de la vérité et de la sainteté du christianisme. On croiroit plutôt, après cette lecture, ou du moins, on soupçonneroit tout le contraire; mais c'est un point auquel nous reviendrons avant la fin de ce discours.

Tant d'éloges donnés à Bacon par des ennemis du christianisme, nous avoient presque rendu sa foi suspecte,

nous l'avouons ingénument, et c'est dans cet état de prévention que nous avons entrepris la lecture de toutes ses œuvres; mais quelle a été notre surprise à la vue des sentimens de religion, de piété même qu'on y voit éclater de toute part! Bacon saisit toutes les occasions de les faire paroître. Ce n'est point la bienséance, ni aucune considération humaine qui le détermine; on voit qu'il parle de l'abondance de son cœur. Nous n'en citerons dans ce moment qu'un exemple: il a écrit à l'université de Cambridge, où il avoit fait ses études, trois lettres assurément très courtes, puisqu'elles n'ont chacune que six ou sept lignes; et cependant, il n'en est pas une où il ne fasse appercevoir son amour et son respect pour la religion.

Dans la première, il exhorte les membres de l'université, à écarter de leurs disputes tout esprit de contradiction, et leur déclare que, *s'ils soumettent humblement à la religion leur philosophie, la grace d'une divine lu-*

mière les guidera et les éclairera dans la recherche de la vérité (*).

Dans la seconde, il les invite à s'occuper sans cesse de l'accroissement des sciences; et dans cette vue, il desire qu'ils ne lisent rien plus assiduement que *le grand volume des Œuvres de Dieu et des créatures*, qu'ils le préfèrent à tous les autres livres, qui ne doivent en être regardés que comme le commentaire; mais il excepte et veut qu'ils lisent avant tout *les volumes sacrés de la parole de Dieu* (**).

(*) Nous croyons devoir donner en note la lettre entière.

Debita filii, qualia possum persolvo. Quod vero facio, idem et vos hortor; ut augmentis scientiarum strenuè incumbatis, et in animi modestiâ libertatem ingenii retineatis, neque talentum a veteribus concreditum in sudario reponatis. Affuerit procul dubio et affulserit divini numinis gratia, si humiliatâ et submissâ religioni philosophiâ, clavibus sensûs legitimè et dextrè utamini, et amoto omni contradictionis studio, quisque cum alio, ac si ipse secum disputet.

(**) Verùm ut post volumina sacra verbi Dei et scripturarum, secundo loco volumen illùd magnum operum Dei et creaturarum strenuè et præ omnibus libris qui pro commentariis tantùm haberi debent, evolvatis. T. 2., 405.

Enfin, dans la troisième lettre, il les engage à céder aux anciens la palme du génie, mais à ne pas *croire* sur leur simple autorité, parce que, dit-il, la foi n'est due qu'à la parole de Dieu, et à l'expérience, *nam fides verbo Dei et experientiæ tantùm debetur.*

Mais l'amour et le respect de Bacon pour la religion, se font particulièrement sentir dans les citations de l'écriture.

Nos saints livres lui étoient parfaitement connus; on peut dire qu'il en étoit plein. Non-seulement, il se plaît à appuyer tout ce qu'il avance sur leur autorité, mais il y fait des allusions continuelles, il fond leurs expressions dans son style, qui par cette raison, doit souvent paroître bien obscur à nos philosophes modernes, très-étrangers communément à nos livres saints. Nous ne craignons pas d'avancer, d'après une lecture suivie des œuvres de Bacon, qu'il n'est aucun écrivain profane, peut-être

même aucun écrivain eccléſiastique, qui aît fait des applications plus fréquentes, plus ingénieuses et plus justes de l'écriture sainte.

Nous avons cru devoir recueillir précieusement tous les traits qui servent à montrer la religion profonde de ce grand homme, et qui, indépendamment de cet avantage, sont intéressans par eux-mêmes, et présentent de grandes vérités; c'est à-dire, que nous avons fait sur Bacon le même travail qui a été fait sur Leibnitz, et nous nous sommes proposé le même but.

Ce but n'est point de donner lieu à cette conclusion : Bacon, un si grand philosophe, un génie si élevé, si puissant, un savant si profond dans la connoissance de l'histoire sacrée et profane, si parfaitement instruit de tous les dogmes de la religion chrétienne, a été pleinement persuadé de la vérité de cette religion, l'a professé constamment pendant tout le cours de sa vie, et n'a pas cessé jusqu'au

dernier moment de mettre en elle tout son espoir et toute sa confiance; donc on ne doit pas douter que la religion chrétienne soit véritable. Cette conclusion ne seroit point légitime. L'autorité de Bacon, quelqu'imposante qu'elle puisse être, peut bien fonder une probabilité, mais non pas une certitude; elle n'est même rien, comparée à celle qui détermine notre acquiescement et notre suffrage. La foi chrétienne repose sur des témoignages et des raisonnemens d'une toute autre force. C'est à nos adversaires qu'il faut imputer cette légéreté de conséquence et cette foiblesse de moyens: c'est bien leur foi qui est une foi purement humaine. La plupart des incrédules ne croient pas, parce que Voltaire et Rousseau n'ont pas cru, et d'Alembert a eu raison de dire, que *leur incrédulité est une espèce de crédulité.*

Voici donc ce que nous avons précisément en vue, et les conclusions auxquelles nous nous bornons: elles

sont d'une vérité incontestable. Bacon a cru bien sincèrement à la religion; donc la religion est appuyée sur des raisons au moins vraisemblables; donc on auroit tort de dire que la foi chrétienne est exclusivement le partage des sots et des petits esprits, et il y auroit à tenir ce langage, autant d'indécence et de témérité que de mauvaise foi et d'ignorance.

Cependant, c'est un langage qu'on entend tous les jours, et qui est tenu, je ne dis point par des hommes qui, quelque mérite qu'ils puissent avoir d'ailleurs, sont bien inférieurs à Bacon, en génie et en connoissances, mais par des hommes d'une ignorance pitoyable, qui ont entièrement oublié, et souvent même, n'ont jamais su les premiers élémens de la doctrine chrétienne, ni lu quatre pages de l'évangile.

Mais peut-être un grand nombre de nos incrédules ignore quel rang tient Bacon parmi les philosophes des derniers tems, et quels glorieux témoignages ont rendu à la pro-

fondeur de son génie, et à l'étendue de son savoir, les hommes les plus dignes de leur confiance. Nous allons placer sous leurs yeux quelques-uns de ces témoignages.

Le premier sera celui de Gassendi (*).

« Le chancelier Bacon, dit-il, con-
» sidérant combien peu les hommes
» avoient avancé dans la connoissance
» de la vérité et du fond de la nature
» des choses, depuis le tems où ils
» avoient commencé à s'occuper de la
» philosophie, entreprit avec un cou-
» rage vraiment héroïque, de leur ou-
» vrir une route entièrement nouvelle,
« et osa espérer que s'ils étoient fidèles

(*) Ce témoignage est tiré d'un excellent Traité *de origine et varietate logicæ*, imprimé dans le premier volume de ses œuvres. Nous comptions profiter de l'extrait qu'en a fait l'auteur de l'analyse de la philosophie de Bacon, et qu'il a placé à la suite de la vie de ce philosophe, traduite de l'anglois : mais quand nous avons consulté l'original, nous avons reconnu que cet extrait étoit peu fidèle, et qu'on attribuoit à Gassendi des observations qui peuvent être justes, mais qui ne lui appartiennent pas.

» à la suivre, ils arriveroient bientôt
» à une philosophie parfaite.

» Plein de ces grandes idées et de
» ces espérances magnifiques, il mit la
» main à l'œuvre, et commença un ou-
» vrage immense sous le titre *Instau-*
» *ratio Magna*, qu'il divisa en plusieurs
» parties.

» Son objet, dans la première, qui
» étoit une exacte partition de toutes
» les sciences, a été abondamment
» rempli dans son admirable Traité
» *de dignitate et augmentis scientiarum.*
» La seconde partie qu'il a encore si
» glorieusement terminée, est consa-
» crée à l'exposition et au développe-
» ment de sa logique, ou du nouvel
» instrument, *novum organum*, à l'aide
» duquel on devoit exécuter *le grand*
» *rétablissement* annoncé ».

» L'objet de cette nouvelle logique,
» est de trouver, non des argumens,
» mais des arts, non des raisons qui
» à force de disputes, deviennent
» probables, mais des indications four-
» nies par la nature, qui portent la

» conviction dans les esprits. Elle n'em-
» ploie point le sillogisme dont la lo-
» gique vulgaire fait un si grand usage :
« elle le regarde comme n'aidant
» point à faire pénétrer dans le fond
» des choses, et à réformer les notions
» qui ne seroient pas conformes à leur
» véritable nature. Au sillogisme, elle
» substitue l'induction ; mais une in-
» duction exacte et sévère, qui ne pré-
» cipite rien, qui n'oublie rien : et sur-
» tout, Bacon ne permet pas, que d'a-
» près un petit nombre seulement
» d'expériences, faites encore à la
» hâte, on forme aussi-tôt les axiômes
» les plus généraux, et on dédaigne
» de tenter de nouvelles expériences.
» Enfin, tandis que la logique ordi-
» naire suppose des principes, et les
» reçoit comme vrais sur des autorités
» étrangères, la nouvelle étend son
» doute sur les principes eux-mêmes,
» et les soumet à l'examen : en un
» mot, elle reprend tout l'édifice des
» connoissances humaines par les pre-
» miers fondemens qu'elle sonde et

» qu'elle examine avec la plus rigou-
» reuse exactitude.

» Mais, parce qu'il faut, avant tout,
» arracher de l'ame, les notions erron-
» nées, et les préjugés trompeurs que
» Bacon appelle des *idoles*, il divise en
» différentes classes ces idoles, afin
» qu'on aît plus de facilité de les recon-
» noître et de les abattre: il montre au
» doigt ce qui les fait naître et ce qui
» les nourrit, il dévoile toutes les causes
» des erreurs qui ont retardé jusqu'à
» présent les progrès de la philosophie.
» Ensuite il déclare hautement que,
» puisque les anciennes erreurs sont dé-
» voilées, et qu'une route plus sûre, est
» tracée à tous ceux qui aspirent à con-
» noître la nature, nous devons conce-
» voir la plus juste confiance, qu'aidés
» encore du secours de Dieu, nous
» parviendrons bientôt aux connois-
» sances les plus importantes; parce
» qu'enfin, si le tems seul a révélé tant
» de choses singulières, qu'auparavant
» on ne soupçonnoit seulement pas, si
» tant de découvertes curieuses n'ont
» été communément que l'ouvrage du

» hazard, que ne devons-nous pas es-
» pérer, lorsque plusieurs personnages,
» dans tous les tems et dans toutes les
» régions du monde, travailleront de
» concert, à pénétrer dans les secrets
» la nature.

» Mais quelque nombreuses et im-
» portantes que puissent être les décou-
» vertes réservées aux recherches de
» la postérité, il sera toujours vrai de
» dire que Bacon en a jeté les premiers
» fondemens d'avance, qu'il les avoit
» préparées, et que nos neveux devront
» lui en faire hommage. Ainsi la gloire
» de ce grand homme, loin de périr
» avec le laps du tems, est destinée à
» recevoir des accroissemens dans
» toute la suite des âges du monde ».

Les panegyristes de Bacon sont en possession depuis long-tems, de citer le témoignage avantageux que lui a rendu le *Journal des Savans* en 1666, et d'y joindre celui de Baillet, auteur de la vie de Descartes: mais quelques précieux que puissent être ces deux témoignages, nous les mettons à l'écart pour en produire un autre qui, par lui-

même, et à raison des circonstances, est d'une plus singulière et plus haute considération.

On se rapelle les démêlés que les journalistes de Trevoux, ayant alors le célèbre P. Bertier à leur tête, eurent avec les auteurs de l'Encyclopédie. Ces journalistes avoient fort à cœur de décréditer ce trop fameux dictionnaire; et il auroit été de leur intérêt d'affoiblir, plutôt que de confirmer l'autorité de Bacon, que les encyclopédistes avoient annoncé comme devant leur servir de maître et de guide dans tout le cours de leur entreprise. Cependant, ils n'en firent rien, ils blâmèrent au contraire leurs antagonistes de ne point suivre assez fidèlement le plan qu'avoit tracé ce philosophe incomparable. Non-seulement ils ne crurent point qu'on dût retrancher aucun trait des éloges magnifiques dont l'avoit comblé le discours préliminaire de l'Encyclopédie, mais ils renchérirent encore sur ces éloges; et voici quelques-uns des traits qu'ils y ajoutèrent:

« Si Bacon, dans son admirable *Traité de l'accroissement des Sciences* disent-ils (1751, janv., mars, etc.), jette un coup-d'œil sur toutes les sciences humaines, c'est comme le regard de ce spectateur dont parle Homère, qui placé sur la cîme d'une montagne, contemple les espaces immenses de la terre, de la mer et des cieux.... Tous les objets de la littérature réunis en foule, ne mettent point de confusion dans l'esprit de l'illustre anglois. Il les distingue, il les considère suivant leurs rapports, il entreprend de donner à chacun le développement qu'il mérite..... Cette opération, il l'appelle *le dénombrement* et *le cens* de toutes les connoissances humaines; expressions très-nobles et très-dignes d'un grand magistrat qui se propose de connoître et de montrer le *patrimoine* et le *fond des sciences*, c'est-à-dire, les *richesses* de certaines portions de la littérature et l'indigence de quelques autres.....

» Combien est beau le point de vue » qu'il présente, lorsqu'il distingue » dans la logique, l'art d'inventer, » l'art de juger, l'art de retenir, l'art » d'instruire ou de communiquer! Ces » quatre articles avec leurs dépen- » dances, forment, en effet, le plus » grand et le plus riche systême qu'on » puisse imaginer pour les études.

» Quand il traite de la morale, » c'est-à-dire, de la science de nos af- » fections, de nos passions et de leurs » remèdes, quelle méthode! que de » sagesse et de profondeur! que de » subtilité et de magnificence!

» Dans le projet et l'ordonnance de » son livre, ses vues furent infiniment » vastes; il eut l'intention non point, » comme les auteurs de l'Encyclopé- » die, de former un abrégé de toutes » les sciences, mais d'examiner et d'en- » richir toutes les sciences; non pas de » réduire à un seul livre, toutes les bi- » bliothèques, mais d'indiquer des su- » jets de composition, et de donner le » plan d'une immense bibliothèque.

» Son ouvrage ne porte pas le titre » d'Encyclopédie ; mais il le mérite, » en ce sens, qu'il représente, qu'il » est même le fil et l'enchaînement de » toutes nos connoissances.

» Dans toutes les matières qu'il » traite, Bacon assigne presque tou- » jours les principes, et donne encore » les naissances des plus grands dé- » tails. Son génie immense, en quel- » que sorte, comme la durée des siè- » cles, perce les obscurités, prévient » les événemens, et se fait le con- » temporain de tous les âges.

» Telle étoit la sagacité de ce puis- » sant génie, qu'il mériteroit peut- » être, si l'expression n'étoit pas trop » emphatique, d'être appelé le *terme* » *de l'entendement humain* ».

Addisson nous fournira un troi- sième témoignage.

« Bacon, par la grandeur de son » génie et la supériorité de ses con- » noissances, a fait honneur à son » siècle et à sa patrie, je pourrois » presque dire au genre humain. Il

» réunissoit tous les rares talens qui
» ont été partagés entre les plus grands
» hommes de l'antiquité. Il avoit les
» connoissances solides, claires et
» étendues d'Aristote, les beautés,
» les graces et les ornemens de Ci-
» céron. On ne sait ce qu'on doit le
» plus admirer dans ses écrits ou la
» force de la raison, ou la vigueur
» du style, ou le feu de l'imagina-
» tion ». (*Tatler*, n°. 267, p. 287.).

« Bacon, dit-il, ailleurs, a été un
» des plus grands génies et des mieux
» cultivés qu'il y ait jamais eu parmi
» nous, ou chez les étrangers. Ce
» grand homme, par la force extraor-
» dinaire et l'étendue de son génie,
» et par une étude infatigable, avoit
» fait un si prodigieux amas de con-
» noissances, qu'il nous est impos-
» sible de le regarder sans admiration.
» Il semble qu'il eût embrassé tout
» ce qui se trouve dans les livres qui
» avoient paru avant lui; et non con-
» tent de cela, il ouvrit un si grand
» nombre de nouvelles routes pour

» approfondir les sciences, qu'un seul
» homme jouit-il de la vie la plus
» longue, ne sauroit jamais les par-
» courir toutes. De là vient qu'il n'en
» fit, pour ainsi dire, que tracer la
» superficie, à l'exemple des navi-
» gateurs qui ne donnent souvent
» qu'un profil imparfait des côtes ou
» des pointes de terre qu'ils décou-
» vrent, et dont ils laissent aux siècles
» à venir à faire une recherche plus
» exacte, s'ils veulent marcher sur
» leurs traces, ou bâtir sur leurs conjec-
» tures ». (*Spectateur, t.* 5, *dicours* 65.)

Mais nous réfléchissons que Gassendi, qui étoit un philosophe du premier ordre, étoit aussi un philosophe très-chrétien; que les journalistes de Trevoux étoient jésuites; qu'Addisson, *le meilleur critique*, au jugement de Voltaire, *aussi bien que le meilleur écrivain de son siècle*, a fait servir sa plume à la défense de la religion, et ne vouloit plus chanter qu'elle, dans les dernières années de sa vie. Peut-être des auteurs de ce genre

seroient-ils suspects aux mécréans que nous avons en vue, et feroient-ils sur leur esprit moins d'impression. Bornons-nous donc aux témoignages des auteurs célèbres qu'ils connoissent, qu'ils révèrent comme les pères et les chefs, ou du moins comme les sectateurs les plus ardens de la nouvelle philosophie.

Voltaire a droit de paroître à la tête de tous.

« Le fameux baron de Verulam, » dit-il, au milieu des intrigues de la » cour, et des occupations de sa » charge, qui demandoient un homme » tout entier, trouva cependant le » tems d'être grand philosophe, bon » historien, écrivain élégant; et ce » qui est encore plus étonnant, c'est » qu'il vivoit dans un siècle où l'on » ne connoissoit guère l'art de bien » écrire, encore moins la bonne phi- » losophie. Il a été, comme c'est » l'usage parmi les hommes, plus es- » timé après sa mort, que de son » vivant. Ses ennemis étoient à la cour

» de Londres, ses admirateurs étoient
» les étrangers. Bacon fut accusé d'un
» crime qui n'est guère d'un philo-
» sophe, de s'être laissé corrompre
» par argent. Il fut condamné par
» la chambre des pairs à une amende
» d'environ quatre cens mille livres
» de notre monnoie, à perdre sa di-
» gnité de chancelier et de Pair. Au-
» jourd'hui les Anglois révèrent sa
» mémoire, au point, qu'à peine
» avouent-ils qu'il ait été coupable. Si
» l'on me demande ce que j'en pense,
» je répondrai par un mot, que j'ai
» oui-dire à Mylord Bolingbroke.
» On parloit, en sa présence, de l'a-
» varice dont le duc de Malborough
» avoit été accusé, et on en citoit
» des traits sur lesquels on appeloit
» au témoignage de Mylord Boling-
» broke, qui ayant été d'un parti con-
» traire, pouvoit peut-être, avec bien-
» séance, dire ce qui en étoit. *C'étoit*
» *un si grand homme*, répondit-il,
» *que j'ai oublié ses vices.*

» Je me bornerai donc à parler de

» ce qui a mérité au chancelier Ba-
» con l'estime de l'Europe. Le plus
» singulier, et le meilleur de ses ou-
» vrages, est celui qui est aujour-
» d'hui le moins lu et le plus inutile;
» je veux parler de son *Novum scien-*
» *tiarum organum*. C'est l'échafaud
» avec lequel on a bâti la nouvelle
» philosophie, et quand cet édifice
» a été élevé, au moins en partie,
» l'échafaud n'a plus été d'aucun
» usage.

» Le chancelier Bacon ne connois-
» soit pas encore la nature; mais il
» savoit et indiquoit tous les chemins
» qui mènent à elle (*). Il avoit mé-

(*) C'est l'auteur de l'analyse de la philosophie de Bacon qui, dans la vie de ce grand personnage, nous a indiqué le témoignage que nous produisons; mais en le vérifiant d'après l'édition in-4°. des *Mélanges de Littérature* à Genève, 1771, *t.* 2, nous avons trouvé entre la phrase précédente et la suivante, celle-ci que l'auteur de l'analyse, pour l'honneur de Voltaire, aura cru devoir supprimer, si elle se rencontroit dans l'édition dont il a fait usage, *il avoit méprisé de bonne heure ce que des foux en bonnet quarré enseignoient dans les petites-maisons appelées colléges.*

» prisé de bonne heure ce que les » universités appeloient la philoso- » phie, et il faisoit tout ce qui dé- » pendoit de lui, afin que ces com- » pagnies, instituées pour la perfec- » tion de la raison humaine, ne con- » tinuassent pas de la gâter par leurs » *quiddités*, leurs horreurs du vuide, » leurs formes substantielles, et tous » ces mots impertinens, que non- » seulement l'ignorance rendoit res- » pectables, mais qu'un mélange ri- » dicule avec la religion avoit rendu » sacrés.

» Il est le père de la philosophie

Les instituteurs publics, des foux ! les colléges, des petites-maisons !

Mais si M. de Voltaire ne veut point pardonner aux anciens maîtres de philosophie d'avoir ignoré ce que nous savons tous aujourd'hui, et que probablement, il auroit aussi ignoré lui-même, s'il avoit été leur contemporain, au moins devroit-il user de quelqu'indulgence à l'égard de certains termes barbares usités dans leurs écoles, d'autant plus que Bacon est tombé dans un défaut presque semblable, et sur ce point a lui-même besoin de quelqu'indulgence, comme nous le ferons voir dans la suite.

» expérimentale,

» expérimentale, et de toutes les
» épreuves physiques qu'on a faites
» depuis lui, il n'y en a presque pas
» une qui ne soit indiquée dans son
» livre. Il en avoit fait lui-même plu-
» sieurs. Il fit des espèces de machines
» pneumatiques, par lesquelles il de-
» vina l'élasticité de l'air. Il a tourné
» tout au tour de la découverte de
» sa pesanteur. Il y touchoit : cette
» vérité fut saisie par Toricelli. Peu
» de tems après, la physique expéri-
» mentale commença tout-d'un-coup
» à être cultivée à-la-fois dans presque
» toutes les parties de l'Europe. C'é-
» toit un trésor caché, dont Bacon
» s'étoit douté, et que tous les phi-
» losophes encouragés par sa promesse,
» s'efforcèrent de déterrer.

» On voit dans son livre, en termes
» exprès, cette attraction nouvelle,
» dont M. Newton passe pour l'in-
» venteur.

» Il faut chercher, dit Bacon, s'il
» n'y auroit point une espèce de force
» magnétique qui opère entre la terre

» et les choses pesantes, entre la
» lune et l'Océan, entre les pla-
» nètes, etc. En un autre endroit
» il dit : il faut ou que les corps graves
» soient poussés vers le centre de la
» terre, ou qu'ils en soient mutuel-
» lement attirés, et en ce dernier cas,
» il est évident que plus les corps en
» tombant, s'approcheront de la terre,
» plus fortement il s'attireront. Il faut,
» poursuit-il, expérimenter si la même
» horloge à poids ira plus vîte sur le
» haut d'une montagne, ou au fond
» d'une mine. Si la force des poids
» diminue sur la montagne, et aug-
» mente dans la mine, il y a appa-
» rence que la terre a une vraie attrac-
» tion. (*).

(*) Nous n'examinons point si ces passages sont bien fidèlement rapportés, ni si on peut en conclure que Bacon a fourni à Newton la première idée de son système. Nous n'avons aucun intérêt dans ce moment à contester sur ces deux points.

Nous observons seulement, 1°. que le mot *attraction*, quand il s'agit de la gravité et de ses causes, ne se rencontre qu'une ou deux fois dans

» Ce précurseur de la philosophie
» a été aussi un bel esprit. Ses Essais
» de morale sont très estimés, mais

---

les écrits de Bacon, et c'est dans la dernière partie du *Novum Organum*, que Bacon tenoit si peu à ce mot et lui attachoit si peu d'importance, que par-tout ailleurs, quand il s'agit de la gravité, et notamment dans le chapitre IIIe. du Ve. livre du Traité *de Augmentis* publié trois ou quatre ans après le *Novum Organum* et où il rassemble en dix-neuf questions, toutes ses idées sur cet objet, il n'use jamais de cette expression; qu'ainsi il y a tout lieu de croire que quand il s'en est servi, il l'a fait sans affectation et dans le sens vague où le peuple l'emploie encore aujourd'hui, quand on lui demande pourquoi les corps tombent sur la terre, et qu'il répond, parce que la terre les attire.

2°. Bacon n'a point dit que si la force des poids diminue sur la montagne, la terre auroit une *vraie* attraction. Le mot *vraie* n'est point dans le texte. Ce n'est pas sans quelque raison, et par esprit de critique seulement, que nous faisons cette observation, elle est importante; on a fait du simple mot *attraction*, un abus étrange: on abuseroit bien davantage de ces mots *vraie attraction*, pour insinuer que Bacon a cru la gravité, une qualité *innée et essentielle* à la matière: car on sait que d'Alembert, et tant d'autres après lui se sont efforcé de faire croire que Newton entendoit ainsi son attraction. Or, il est certain que si Bacon s'est servi une ou deux fois du mot *attraction*, il n'a jamais entendu par-là une attraction *vraie*, ou

» ils sont faits pour instruire, plutôt
» que pour plaire, et n'étant ni la sa-
» tyre de la nature humaine, comme

---

proprement dite, une attraction qui supposeroit dans la matière un principe intrinsèque et essentiel de mouvement. Cette doctrine favoriseroit trop ouvertement la cause des athées, et l'on verra dans notre ouvrage, que le chancelier Bacon qui avoit l'athéisme en horreur, étoit infiniment éloigné de l'admettre.

On ne peut non plus, sans une injustice manifeste, imputer à Newton l'opinion de la gravité essentielle à la matière; il l'a désavoué formellement dans ses *Principes* et dans son *Optique*; mais ses *Lettres au docteur Bentley*, qui ont paru pour la première fois en 1783, dans la dernière édition de ses œuvres, ne permettent plus de doute sur ce point : elles doivent à jamais fermer la bouche à tous les athées et tous les matérialistes qui, pour établir que la gravitation ou qu'un principe de mouvement entre dans l'essence de la matière, oseroient s'appuyer de l'autorité de Newton. Voici un fragment de sa troisième lettre.

« Il est inconcevable que la nature, brute et ina-
» nimée, puisse opérer sur de l'autre matière sans
» un contact mutuel, ou sans l'intermède de quel-
» qu'agent immatériel; il faudroit pourtant que cela
» fût ainsi, en supposant avec Epicure, que la gra-
» vitation est essentielle et inhérente à la matière,
» et c'est là une des raisons qui m'a fait demander
» que vous ne m'attribuassiez pas l'opinion de la
» gravité innée. La supposition d'une gravité innée,

» les Maximes de la Rochefoucault,
» ni l'école du scepticisme, comme
» Montagne, ils sont moins lus que
» ces deux livres ingénieux. Sa Vie de
» Henri VII a passé pour un chef-
» d'œuvre.

Les deux chefs des encyclopédistes, Diderot et d'Alembert, ont encore plus fortement, et avec une plus grande connoissance de cause, exalté le génie extraordinaire de Bacon, et les services inestimables qu'il a rendus aux sciences : c'est d'Alembert qui va porter la parole.

» inhérente et essentielle à la matière, tellement
» qu'un corps puisse agir sur une autre à distance et
» au travers du vuide, sans aucun intermède qui
» propage de l'un à l'autre leur force et leur action
» réciproque, cette supposition, dis-je, est pour
» moi une si grande absurdité, que je ne crois
» pas qu'un homme qui jouit d'une faculté ordi-
» naire de méditer sur des objets physiques, puisse
» jamais l'admettre. La gravité doit être causée
» par un agent qui opère constamment selon cer-
» taines loix; mais j'ai laissé à la décision de
» mes lecteurs, la question de savoir si cet agent
» est matériel ou immatériel ».

Voyez des observations savantes et judicieuses sur ce sujet, dans le n°. 30 de la *Bibl. Britannique*.

« A la tête des illustres philosophes » des derniers siècles, dit-il, doit être » placé l'immortel chancelier d'An- » gleterre, François Bacon, dont les » ouvrages si justement estimés, et » plus estimés pourtant qu'ils ne sont » connus, méritent encore plus notre » lecture que nos éloges. A considé- » rer les vues saines et étendues de » ce grand homme, la multitude d'ob- » jets sur lesquels son esprit s'est por- » tée, la hardiesse de son style qui » réunit par-tout les plus sublimes » images avec la précision la plus ri- » goureuse, on seroit tenté de le re- » garder comme le plus grand, le plus » universel et le plus éloquent des » philosophes. Bacon né dans le sein » de la nuit la plus profonde, sentit » que la philosophie n'étoit pas encore, » quoique bien des gens sans doute se » flatassent d'y exceller; car plus un » siècle est grossier, plus il se croit » instruit de tout ce qu'il peut savoir. » Il commença donc par envisager » d'une vue générale les divers objets

» de toutes les sciences naturelles ; il
» partagea ces sciences en différentes
» branches, dont il fit l'énumération
» la plus exacte qu'il lui fût possible :
» il examina ce que l'on savoit déjà
» sur chacun de ces objets, et fit le
» catalogue immense de ce qui restoit
» à découvrir : c'est le but de son ad-
» mirable ouvrage *de la Dignité et de*
» *l'Accroissement des Sciences hu-*
» *maines*. Dans son *nouvel Organe des*
» *Sciences*, il perfectionne les vues
» qu'il avoit données dans le premier
» ouvrage. Il les porte plus loin, et
» fait connoître la nécessité de la
» physique expérimentale, à laquelle
» on ne pensoit point encore. Enne-
» mi des systêmes, il n'envisage la
» philosophie que comme cette partie
» de nos connoissances, qui doit con-
» tribuer à nous rendre meilleurs ou
» plus heureux : il semble la borner à
» la science des choses utiles, et re-
» commande par-tout l'étude de la
» nature ; ses autres écrits sont formés
» sur le même plan ; tout, jusqu'à leurs

» titres, y annonce l'homme de gé-
» nie, l'esprit qui voit en grand. Il y
» recueille des faits, il y compare des
» expériences, il en indique un grand
» nombre à faire ; il invite les savans
» à étudier et à perfectionner les arts,
» qu'il regarde comme la partie la plus
» relevée et la plus essentielle de la
» science humaine. Il expose avec une
» simplicité noble, *ses conjectures et*
» *ses pensées* sur les différens objets
» dignes d'intéresser les hommes ; et
» il eût pu dire, comme ce vieillard
» de Térence, que *rien de ce qui*
» *touche l'humanité, ne lui étoit*
» *étranger :* science de la nature, mo-
» rale, politique, économie, tout
» semble avoir été du ressort de cet
» esprit lumineux, et profond ; et l'on
» ne sait ce que l'on doit le plus ad-
» mirer, ou des richesses qu'il répand
» sur tous les sujets qu'il traite, ou
» de la dignité avec laquelle il en parle.
» Ses écrits ne peuvent être mieux
» comparés qu'à ceux d'Hypocrate sur
» la médecine ; et ils ne seroient ni

» moins admirés, ni moins lus, si la
» culture de l'esprit étoit aussi chère
» au genre humain, que la conserva-
» tion de la santé; mais il n'y a que
» les chefs de secte en tout genre,
» dont les ouvrages puissent avoir un
» certain éclat; Bacon n'a pas été du
» nombre, et la forme de sa philoso-
» phie s'y opposoit. Elle étoit trop sage
» pour étonner personne : la scholas-
» tique qui dominoit de son tems, ne
» pouvoit être renversée que par des
» opinions hardies et nouvelles; et il
» n'y a pas d'apparence qu'un philo-
» sophe qui se contente de dire aux
» hommes, *voilà le peu que vous avez*
» *appris, voici ce qui vous reste à cher-*
» *cher*, soit destiné à faire beaucoup
» de bruit parmi ses contemporains.
» Nous oserions même faire quelque
» reproche au chancelier Bacon, d'a-
» voir été peut-être trop timide, si
» nous ne savions avec quelle rete-
» nue, et pour ainsi-dire, avec quelle
» superstition on doit juger un génie
» si sublime. Quoiqu'il avoue que les

» scholastiques ont énervé les sciences
» par leurs questions minutieuses, et
» que l'esprit doit sacrifier l'étude des
» êtres généraux à celle des objets
» particuliers, il semble pourtant par
» l'emploi fréquent qu'il fait des termes
» de l'école (*), quelquefois même
» par celui des principes scholastiques,
» et par des divisions et subdivisions
» dont l'usage étoit alors fort à la
» mode, avoir marqué un peu trop
» de ménagement ou de déférence
» pour le goût dominant de son siècle.
» Ce grand homme, après avoir brisé
» tant de fers, étoit encore retenu par
» quelques chaînes, qu'il ne pouvoit,
» ou n'osoit rompre ».

M. Hume a fait ses preuves auprès de nos mécréans, et on ne peut proposer aucune considération qui

(*) Nous n'avons point remarqué les ménagemens dont parle d'Alembert, cet emploi trop fréquent et cet abus des termes de l'école ; Bacon a même entrepris de leur en substituer d'autres qui n'ont point été reçus et qui déparent quelques-uns de ses ouvrages. *Voyez* ce que nous en dirons dans sa vie.

puisse, dans cette circonstance, affoiblir ou faire récuser son témoignage. « Bacon, dit-il, dans son *Histoire de la Maison de Stuard*, fut un » personnage universellement admiré » pour la grandeur extraordinaire de » son génie, et chéri pour la politesse » et la douceur de son caractère. Il » fut l'ornement de son siècle et de » sa nation, et il ne lui a manqué qu'un » peu plus de force d'ame pour être » aussi l'ornement de la nature ».

Un homme de lettres (*) bien connu, admirateur zélé des auteurs dont nous venons de produire les témoignages, qui partage tous leurs sentimens, et paroît avoir étudié autant qu'eux, les ouvrages de Bacon, et aussi bien qu'eux, saisi sa méthode, en parle en ces termes : « Le premier des créateurs » de l'analyse de l'entendement hu- » main, et le premier sans aucun doute

(*) Garat, *Leçons de l'Ecole normale*, premier volume.

» en génie comme en date, c'est Ba-
» con. A peine Bacon a conçu ses
» premières vues sur les facultés de
» l'entendement, et sur les moyens
» d'en diriger l'exercice, tout-à-coup,
» et comme si en pénétrant la nature
» de son esprit, il avoit été admis aux
» révélations d'un génie supérieur aux
» hommes, il paroît, et il se place
» au milieu des sciences et des sa-
» vans, comme leur législateur univer-
» sel. Toutes ses pensées et toutes ses
» paroles, respirent, je ne sais quelle
» grandeur qui annonce l'homme qui
» est venu pour changer toutes les
» opinions, et pour régénérer toutes
» les intelligences. Dans son premier
» ouvrage, *de Dignitate et Augmento*
» *Scientiarum*, il embrasse toutes les
» sciences comme si elles étoient
» toutes également son domaine. Il
» leur fait subir de nouvelles divi-
» sions qui les éclairent, et leur in-
» dique de nouvelles cultures qui les
» enrichiront : là, il s'érige comme

» au milieu des siècles de littérature,
» de sciences et de philosophie, un
» tribunal de censure, où il cite et
» fait comparoître tout ce qui a été
» pensé et écrit dans tous les âges; il
» sépare les vérités des erreurs, et en
» appréciant ce qui a été fait, trace le
» tableau bien plus vaste de ce qui
» reste à faire. Il signale les routes où
» on s'est égaré, et il les ferme; il
» en indique, et il en ouvre de toute
» part de nouvelles; et comme il le
» dit lui-même, dans ce style étin-
» celant d'images qui rend la raison
» plus éclatante, sans la rendre moins
» exacte, il ne ressemble point à ces
» statues qui, sur le bord des che-
» mins, indiquent du bout du doigt
» aux voyageurs, celui qu'ils doivent
» suivre, mais qui restent muettes et
» immobiles. En ouvrant une route,
» il y entre; il fait les premiers pas et
» les plus difficiles; il parle aux voya-
» geurs qu'il guide; et en se séparant
» d'eux, il leur enseigne encore com-

» ment ils doivent marcher lorsqu'il
» ne sera plus à côté d'eux ou à leur
» tête. Dans son second ouvrage qui
» devoit être plus beau, parce que c'est
» le caractère du vrai génie de croître
» toujours, dans le *Novum Organum*,
» ses vues se sont tellement étendues,
» qu'elles sont devenues universelles:
» il ne suit plus les sciences une à
» une pour tracer à chacune des règles
» particulières; il cherche des prin-
» cipes qui seront des loix et des lu-
» mières pour toutes les sciences à-la-
» fois ». « Je ne ferai point, dit Bacon
» lui-même, comme ceux qui, vou-
» lant visiter et connoître un temple
» qu'on a rendu obscur pour le rendre
» plus religieux, se promènent, une
» lampe à la main, de chapelle en
» chapelle, d'autel en autel, et en
» éclairant une petite partie du temple,
» laissent son immensité dans les té-
» nèbres: je suspendrai au milieu de
» la voûte un lustre qui, en éclairant
» toutes les parties à-la-fois, montrera

» sous un seul coup-d'œil, tous les » autels et les images de tous les » Dieux (*) ».

« La méthode de Bacon a changé la » face des sciences, et les sciences de- » puis Bacon ont changé la face du » monde... Il est un fait que je dois rap- » porter, parce qu'il est le plus beau » titre de la gloire de Bacon.... Les » trois plus belles découvertes de New- » ton, les plus belles peut-être de tous » les siècles, sont le système de l'attrac- » tion, l'explication du flux et reflux, » et la découverte du principe des » couleurs dans l'analyse de la lumière. » Eh bien! Newton, en découvrant » ces trois grandes loix de la nature, » n'a fait que soumettre aux expé- » riences et au calcul, trois vues de » Bacon....

» Les sciences physiques et la science

(*) L'idée de Bacon est ici très-embellie. Bacon suppose seulement une salle spacieuse, *aula spatiosa*, et il ne parle ni de temple, ni de chapelles, ni d'autels, ni d'images de tous les dieux. *De augm. scient.*, *L.* 1.

» de l'entendement, dont l'étendue
» est immense, ne pouvoient pas con-
» tenir encore tout le génie de Ba-
» con. En général, en Europe l'éru-
» dition a empêché la philosophie de
» naître ou de se répandre; et la phi-
« losophie qui n'a pas toujours été la
» raison, a affecté un grand dédain
» pour l'érudition. Bacon, également
» placé entre les érudits et les philo-
» sophes, a cela de particulier entre
» tous les écrivains, qu'il est en même-
» tems et celui qui a ouvert le plus
» de routes et de vues nouvelles aux
» siècles à venir, et celui qui a le mieux
» possédé tout ce que les siècles passés
» avoient produit de grand et de
» beau; les faits les plus éclatans de
» l'antiquité, les pensées les plus bril-
» lantes, les expressions les plus ri-
» ches, les mots les plus piquans étoient
» sans cesse présens à la mémoire de
» Bacon, et son génie les agrandis-
» soit et les embellissoit encore en
» les semant dans ses ouvrages. L'an-

» cienne mythologie parmi ses divi-
» nités en avoit une qu'elle représen-
» toit avec deux têtes, l'une tournée
» vers les siècles écoulés, qu'elle em-
» brassoit d'un seul regard, l'autre vers
» les siècles à venir, qu'elle embras-
» soit aussi, quoiqu'ils n'existassent
» pas encore : on diroit que c'est l'i-
» mage et l'emblême du génie de
» Bacon ».

Ce n'est point là que se termine l'éloge de Bacon dans les *Leçons de l'Ecole normale.* Nous regrettons que les bornes de notre discours ne nous permettent pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs, l'autre partie qui n'est pas moins intéressante.

Le dernier témoignage que nous produirons c'est celui de M. Mallet, auteur de la vie de Bacon : *il a été*, dit M. Bertin son nouveau traducteur, *l'ami de Bolingbroke, et l'éditeur de ses œuvres.* Cette qualité doit lui assurer l'estime et la confiance de nos incrédules.

« On peut avec raison, dit-il, ap-
» pliquer à Bacon ce que César dit
» à Cicéron, *qu'il étoit plus glorieux*
» *d'avoir étendu les limites de l'esprit*
« *humain, que d'avoir reculé les bornes*
» *de la domination romaine.* Bacon
» nous a rendu ce service important;
» c'est une vérité avouée par les plus
» grands hommes de l'Europe, et par
» toutes les sociétés publiques des
» nations les plus civilisées. La France,
» l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre,
» la Russie même l'ont pris pour leur
» chef, et se sont laissés gouverner
» par ses institutions; l'empire qu'il
» s'est élevé sur le monde savant, est
» aussi étendu que l'usage de la raison,
» et l'un durera aussi long-tems que
» l'autre continuera d'exister ».

Qu'on nous permette d'appeler encore en témoignage Condorcet, un des derniers oracles de la nouvelle philosophie. Nous n'en citerons qu'un mot, mais ce mot dit tout. « Bacon,
» dit-il, a possédé le génie de la phi-

» losophie au point le plus élevé. (Es-
« quisse du tableau) ».

Voilà un nombre bien suffisant de témoignages. Je reprens donc le raisonnement que j'avois fait ; et je dis : Bacon est un des plus grands hommes qui ait existé ; il est le chef et le père de la saine et véritable philo« sophie. La preuve en est dans les témoignages que nous venons de produire, et qui, aux yeux des per« sonnages à qui nous adressons notre raisonnement, doivent être irrécusables ; or, Bacon a cru bien sincérement, et bien constamment à la vérité du christianisme ; on ne contestera point cette seconde proposition, quand on aura fait la lecture de notre ouvrage : la conclusion est donc encore une fois, qu'on peut, avec un génie profond et une science éminente, croire à l'évangile, et qu'ainsi la foi chrétienne n'est pas dans ceux qui la professent, l'indice d'un petit esprit et d'une sotte crédulité.

Nous pouvons aller un peu plus loin, et ajouter qu'il n'est point de chrétien qui ne doive éprouver une bien douce satisfaction, en se voyant associé dans sa croyance aux plus grands hommes de la terre. « Quel plaisir, dit la Bruyère (ch. es» prits forts), d'aimer la religion, » et de la voir crue et soutenue par » de si beaux génies et de si solides » esprits ».

Ce n'est pas seulement Bacon qui a cru sincérement à l'évangile, le christianisme de Leibnitz a été mis aussi en évidence dans un ouvrage du même genre que celui-ci : on pourroit porter à un aussi grand degré de certitude, celui de Descartes et de Newton.

D'où il résulte que les quatre plus grands génies des derniers siècles, les quatre hommes qui tiennent le sceptre de toutes les hautes sciences, et à la suite desquels marchent tous les géomètres et tous les physiciens des der-

niers tems; tous, remarquons-le avec soin, tous, profondément instruits dans la science des saintes écritures, dans l'antiquité ecclésiastique et profane (*), dans la connoissance de la doctrine chrétienne, et par conséquent, ayant jugé la religion avec une pleine connoissance de cause; tous ont été chrétiens; tous ont vécu et sont morts dans la profession la plus haute et la plus sincère du christianisme.

Les traits sur la religion que Bacon a semé dans tous ses écrits, et que nous avons rassemblés, ne formeront pas seuls notre ouvrage. On y trouvera encore des opuscules entiers : car il en est de cet illustre écrivain qui ont uniquement la religion ou les choses religieuses pour objet. Telle est sa confession de foi: nous n'invitons point indistinctement tous nos pré-

(*) Il faut peut-être excepter Descartes qui n'a point eu occasion de montrer son érudition dans ses ouvrages.

tendus philosophes à la lire; il en est plusieurs si peu instruits de la doctrine chrétienne, qu'ils ne seroient point en état de l'entendre. Cette confession met dans la plus parfaite évidence, la religion de Bacon; elle donne encore la mesure de l'élévation de son génie, elle abonde en idées véritablement sublimes; et ce qui est encore singulier dans cette pièce, c'est que, quoique l'auteur vécût dans la communion de l'église protestante, il seroit difficile d'y trouver quelqu'article qui ne pût être avoué par un théologien de l'église romaine.

Nous avons traduit et employé un opuscule de Bacon, qui porte en titre : *les Caractères du Chrétien qui a la foi, par rapport aux paradoxes et aux contradictions apparentes;* mais nous n'avons point rapporté la partie des paradoxes et des contradictions apparentes qui tombent sur le dogme. En la conservant, il auroit été néces-

saire pour le commun des lecteurs, de donner des éclaircissemens en forme de notes, qui auroient été trop longs et trop multipliés ; mais il résulte toujours de la totalité de cet ouvrage, que toutes les parties de la doctrine chrétienne ont été parfaitement connues de Bacon ; que toutes ont été à-la-fois présentes à son esprit ; qu'il les a toutes comparées et confrontées les unes aux autres ; que les points où elles paroissoient le plus opposées entre elles, ont été particulièrement l'objet de ses regards ; que cependant il n'a apperçu dans les parties isolées ou dans leur ensemble, ni répugnance, ni contradiction réelle, et qu'il est sorti de cet examen et de cette confrontation, aussi humble, aussi fidèle, aussi pénétré de la vérité du christianisme qu'il l'étoit auparavant : qu'ainsi il y a donc bien de la témérité, pour ne rien dire de plus, à des hommes qui ont à peine jeté un coup-d'œil sur notre doctrine, qui ne pourroient pas

même en faire une énonciation exacte, de prononcer hardiment qu'elle est pleine de contradictions et d'absurdités. Car enfin, on ne sauroit trop le faire remarquer, comment un génie comme Bacon, à la sagacité duquel rien n'échappoit, qui avoit découvert toutes les parties foibles de la philosophie régnante, et saisi complettement ce qui manquoit au corps des sciences humaines; comment, dis-je, Bacon n'auroit-il pas apperçu dans le corps du christianisme qu'il avoit toujours sous les yeux, ces monstruosités, ces défauts de liaisons dans les parties et de solidité dans les bases, qui frappent, à ce qu'ils prétendent, les moins clairvoyans de nos incrédules ?

L'auteur d'un dictionnaire dont nous parlerons bientôt, croit rendre inutiles pour nous le témoignage et l'autorité de Bacon en soutenant, que *Bacon n'avoit pas examiné le christianisme;* (p. 371) mais rien de plus hazardé et de plus faux que cette assertion. Qu'appelle-t-on donc avoir examiné et connoître

noître le christianisme ? si ce n'est pas en connoître à fond, non-seulement toute la doctrine, mais encore toute l'histoire, si ce n'est pas avoir lû avec la plus grande assiduité et l'attention la plus soutenue, tous les livres qui en sont les dépositaires et les témoins? Or Bacon, si savant dans la théologie de la religion chrétienne, ne l'étoit pas moins dans son histoire : et l'écriture-sainte étoit son livre de tous les jours, pour ne pas dire de tous les momens. Comment peut-on affirmer, soupçonner même que Bacon qui examinoit tout, analysoit tout, aimoit à se rendre raison de tout, même des choses les plus indifférentes, ne se sera jamais rendu raison de sa foi qui lui étoit si précieuse, et que dans une matière aussi essentielle, il aura toujours cru, sans savoir quelle raison il avoit de croire ? Mais ce soupçon qu'on ne pourroit déjà se permettre sans témérité, est formellement démenti par le témoignage de Rawley, qui assure en propres termes, que Ba-

con étoit toujours préparé à satisfaire ceux qui lui auroient demandé raison de sa foi, *de eâ quæ in eo erat spe, rationem reddere potens et paratus.*

Bacon avoit composé un assez long discours sur les controverses qui divisoient de son tems l'église d'Angleterre. Nous ne l'avons point donné dans son intégrité; mais après l'avoir rompu et distribué en différentes parties, nous avons écarté toutes celles que nous avons jugé n'avoir rien aujourd'hui d'intéressant ou d'instructif pour nous.

Il est encore une pièce considérable par son importance et son étendue dont nous n'avons cru devoir rien retrancher, si l'on en excepte un ou deux articles qui tenoient à la théologie propre de l'église anglicane. C'est un mémoire adressé au roi Jacques dans les premiers tems de son règne, sur la pacification, et la réforme de l'église d'Angleterre. Sans doute, ce mémoire eût été bien plus intéressant pour nous avant ces dernières années; mais il l'est encore suffisam-

ment; on y admirera la grande connoissance qu'avoit Bacon de toutes les matières ecclésiastiques, la modération de son caractère, et la sagesse de ses conseils.

Nous pouvons compter au rang des opuscules de Bacon, ses prières, particulièrement celle qu'il a composée au tems de sa disgrace, et celle qu'il récitoit tous les jours. Il y regne une piété et une onction véritablement touchantes, et qui ne dépareroient pas un ouvrage purement ascétique.

Une autre partie des œuvres de Bacon, et que nous pouvons compter encore parmi ses opuscules, c'est le neuvième et dernier livre du *Traité de la dignité et de l'accroissement des Sciences*. La théologie en est l'unique objet, tout y est précieux, et nous n'avons pas été dans le cas d'en élaguer aucun article.

Enfin, le dernier opuscule de Bacon que nous offrons au lecteur, sont ses dialogues *de Bello Sacro*. Il les composa après sa retraite de

la cour, et ils furent imprimés de son vivant, précédés d'une docte épître dédicatoire à l'évêque de Vinchestre, où il rend compte de tous ses ouvrages, et annonce celui-ci, comme un tribut qu'il doit, et qu'il paye à la Religion. « En réfléchissant, » dit-il à ce prélat, sur tous les ou- » vrages dont je viens de vous rendre » compte, il me vient en pensée que » tous *vont à la cité*, et aucun d'eux » ne *va au temple*, excepté quelques » traits épars çà et là, qui, vérita- » blement, ont quelque rapport à la » religion. Or, puisque j'ai puisé et » que j'ai goûté de si grandes conso- » lations dans le temple, je desire- » rois y porter quelque offrande. J'ai » donc choisi un sujet qui tient partie » à la religion, partie à l'Etat, et qui » garde un milieu entre les ouvrages » de contemplation pure, et les ou- » vrages de pure action ; je veux par- » ler d'un *Traité de Bello Sacro*, car » qui sait si *l'exoriare aliquis*, *etc.* » n'aura pas lieu dans la suite des tems?

» Les grands événemens, et princi-
» palement ceux qui ont trait à la
» religion, souvent ont de petits com-
» mencemens, et le dessein d'un édi-
» fice mis sous les yeux, engage quel-
» quefois à construire l'édifice ».

Nous avons détaché des œuvres de Bacon quelques traits et quelques principes de morale, qui nous ont paru très-dignes d'être offerts à nos lecteurs : mais fidèles à notre principal but, qui est de mettre en évidence le christianisme de Bacon, notre choix s'est communément borné aux traits où Bacon fait intervenir l'autorité des écritures-saintes, et qui par-là, donnent lieu de faire remarquer son profond respect pour elles.

Il a paru convenable de placer à la tête de notre ouvrage une vie de Bacon. On présumera facilement que nous y avons fait entrer par préférence tout ce qui aide à prouver ou à peindre sa religion et sa piété ; mais nous en avons assez dit d'ailleurs pour faire connoître cet illustre personnage

sous tous les rapports ; nous croyons même pouvoir dire que tels ont été nos soins et nos recherches, qu'après avoir lû les vies ordinaires de Bacon, on pourra lire encore la nôtre avec quelque utilité.

Nous avions d'abord eu la pensée d'adopter la vie qui est à la tête des dernières collections des œuvres de Bacon, et qui a pour auteur M. Mallet ; mais outre qu'elle a parue trop étendue pour notre plan, un examen plus attentif, nous y a fait remarquer des défauts qui ne nous auroient pas permis d'en faire usage.

D'abord, une vie dont on pourroit retrancher la moitié, sans que le personnage dont on écrit la vie, fût moins connu et moins loué, n'est pas une vie parfaitement bien faite. Or, telle est la vie dont il s'agit ; elle est pleine de digressions purement politiques, qui font fréquemment, et pendant long-tems, perdre Bacon de vue. Quelques-unes même sont une critique du Roi Jacques et des évêques

d'Angleterre, qui nous a paru aussi injuste que déplacée.

Mais ce n'est point encore à nos yeux le plus grand défaut de cette vie. L'auteur devoit faire sentir les services inestimables que Bacon a rendu aux sciences ; nous en convenons. Il étoit aussi très-autorisé à remarquer le point où étoient arrivées les sciences, au moment où Bacon entreprit d'en accélérer le progrès, et le point où il les fit parvenir, afin qu'on pût juger combien rapidement elles s'étoient avancées sous sa conduite, et s'avanceroient encore par une suite de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Nous avouons encore qu'il étoit difficile que l'auteur ne remontât un peu plus haut que l'époque où Bacon prit les sciences. Mais quelques pages suffisoient pour remplir ces objets, et il ne falloit pas en employer quarante: sur-tout il n'étoit pas nécessaire d'intercaler dans cet exposé historique, les invectives des anciens protestans contre les évêques de Rome. Il au-

roit dû sur ce point imiter la sagesse de Bacon, qui ne parle jamais des papes qu'avec les égards qu'exigent la décence et la justice.

Nous citons en exemple ce qu'il dit de Pie V; ce pape est un des pontifes romains, dont il semble que les Anglois avoient le plus à se plaindre, parce qu'il se porta à de grandes et fâcheuses extrémités contre la reine Elizabeth. Cependant Bacon ne parle de lui qu'avec respect, il l'appelle un excellent prince, *eximius princeps*; et il est étonné qu'on ne l'aît point encore placé au rang des saints que révère l'église romaine, *quem miror successores ejus inter sanctos non retulisse.* Bacon paroît croire sur de faux témoignages, que nous discuterons dans un article particulier, et qu'il n'avoit point approfondi, que saint Grégoire s'étoit efforcé de détruire tous les livres de science profane, et tous les monumens de l'antiquité; et au lieu de se répandre aussi-tôt en reproches et en invec-

tives contre ce pontife, il assure que c'étoit d'ailleurs un grand homme, *alioquin vir egregius;* et il observe tout de suite que les antiquités qu'il avoit ensevelies, furent aussitôt ressuscitées, ce sont ses termes, par Sabinien, son successeur. On citeroit vingt autres exemples de cette modération de Bacon. Nous ajouterons seulement qu'il a été engagé dans quelques circonstances à combattre le droit que prétendoient les papes sur le temporel des rois; il l'a fait avec force, mais il l'a fait avec de plus grands ménagemens; que n'en gardoient communément les jurisconsultes françois, lorsqu'ils traitoient la même matière.

M. Mallet qui a cru devoir perdre pendant quelque tems son objet de vue pour invectiver contre les papes, l'abandonne encore pour charger d'injures les théologiens de l'école: en quoi il s'est écarté une seconde fois de cette sage réserve dont Bacon lui fournissoit le modèle. Ce grand

homme censure, il est vrai, l'abus que les théologiens ont fait de la méthode de l'école, il croit qu'ils se sont trop attachés à des minuties; mais il tempère toujours sa critique par des éloges. Il se plaît à rendre justice à leurs talens et à leurs travaux; il assure qu'en donnant un autre cours à leurs études, ils auroient *merveilleusement fait avancer les sciences*; quelquefois il s'appuie de leur autorité, et il emprunte leurs principes. Enfin, il a parlé d'eux, et les a jugé à-peu-près comme l'incomparable Grotius, et comme Leibnitz, ce grand génie, qui, dans le sanctuaire des hautes sciences, s'est assis sur la même ligne que Bacon.

Grotius, dans une de ses lettres, trace un plan d'études à Dumaurier, ambassadeur de France en Hollande; il fait entrer dans ce plan, comme on le présume bien, l'étude du droit public et du droit des gens; et après lui avoir dit qu'il apprendra de Platon et de Cicéron dans leurs ouvrages sur les loix, comment on tire

les principes de ce droit de *la sagesse morale*, il lui conseille de lire la partie de la somme de Saint-Thomas, qu'on appelle la *seconde seconde*, et principalement ce qui concerne les loix et la justice, en l'assurant qu'il ne se repentira pas d'avoir fait cette lecture. (*Epist. Maurerio*, p. 18).

« Les scholastiques qui ont succédé » aux pères de l'église, dit ailleurs » Grotius, montrent souvent beaucoup de génie et de pénétration; » mais comme ils ont vécu dans des » siècles malheureux, où les lettres » et les sciences les plus utiles étoient » entièrement négligées, il ne faut » pas s'étonner si, parmi plusieurs » bonnes choses qu'ils ont dites, on » en trouve quelques-unes sur lesquelles ils ont besoin d'indulgence. » Cependant, lorsqu'ils s'accordent » dans la décision de quelque point » de morale, il n'arrive guère » qu'ils se trompent, parce qu'ils » sont très-clairvoyans et fort ingénieux à découvrir les bévues et

» les fausses pensées des autres. Avec » tout cet esprit de dispute, ils ne » laissent pas de donner un exemple » louable de modestie, en ce qu'ils » combattent leurs adversaires, uni- » quement par des raisons bonnes ou » mauvaises, sans avoir recours à ces » armes étrangères, dont l'usage s'est » introduit depuis peu, et qui désho- » norent si fort les lettres et les sa- » vans; je parle des injures, fruit hon- » teux d'un esprit qui n'est pas maître » de lui-même (*de Jure belli, prol.* » *n°.* 53.)

» Je conviens, écrivoit Leibnitz à » Bierlingius, que les théologiens scho- » lastiques ont agité bien des ques- » tions inutiles; mais il *y a de l'or* » *dans ces scories*, et Grotius l'a bien » su; je conviens encore qu'un poli- » tique peut impunément en négli- » ger la lecture, mais non pas celui » qui voudra parfaitement instruire » les autres dans la science du droit » et des mœurs ».

Leibnitz répète plusieurs fois ce

témoignage, et il fait ailleurs cette réflexion si sensée.

« Les modernes qui censurent avec » tant d'aigreur les fautes échappées » aux auteurs du moyen âge, sont » bien injustes. S'ils avoient vécu dans » ces malheureux siècles, ils pense- » roient bien différemment. Quand on » considère que l'histoire des peuples et » de la philosophie étoit ensevelie dans » les ténèbres, qu'on n'avoit que de » très-mauvaises traductions des meil- » leurs écrivains, qu'on ne pouvoit, » avant la découverte de l'imprimerie, » acquérir des livres qu'à très-grands » frais, ou les transcrire soi-même qu'a- » vec des peines infinies; que les décou- » vertes et les actions des uns ne par- » venoient que rarement, et toujours » tard à la connoissance des autres » (ce qui fait qu'en conférant aujour- » d'hui les anciens écrivains, souvent » nous apprenons des faits que les » contemporains même ont ignoré); » quand on considère encore une fois » toutes ces circonstances, loin d'être

» étonné que les anciens soient tom-
» bés dans de grandes et de fréquentes
» erreurs, on doit plutôt regarder
» comme un prodige qu'ils ayent ac-
» quis quelque connoissance médiocre
» des belles-lettres et de la vraie phi-
» losophie (tom. 4, p. 58) ».

Quels hommes et quels juges que Bacon, Grotius, Leibnitz? Leur autorité en cette partie n'est-elle pas souveraine, et leur jugement sans appel? Doit-on ensuite prêter seulement l'oreille à ceux qui traitent les théologiens avec tant de dédain, sur-tout si l'on fait attention que ces puissans génies avoient fait une étude suivie des théologiens, et les ont jugé en grande connoissance de cause, au lieu que ceux qui prononcent sur leur compte avec tant de hardiesse, et en parlent avec tant de mépris, n'en ont pas seulement lû une page?

Bacon, Grotius, Leibnitz, ne sont pas les seuls sages protestans qui aient fait taire les préjugés de secte, pour rendre aux théologiens un témoi-

gnage honorable ; un des plus savans ministres qu'aient eu les protestans, Basnage, observe que la société et les lettres leur sont redevables d'un avantage auquel on ne pense guère, qu'on ne sauroit cependant assez estimer, et qui assure à toute notre littérature moderne, un genre de supériorité sur la littérature ancienne. « Si la théo-» logie scholastique, dit-il, a eu ses » défauts par les minuties dans les-» quelles on est tombé, on ne laisse pas » de lui avoir beaucoup d'obligation, » par l'exactitude logicienne qu'elle a » introduite dans les écoles, et qui » des écoles a passé dans les livres. (*Hist. des Juifs, recl. et retab. pref.* » *n°.* 22) ». Rien de plus judicieux que cette observation.

Nos beaux esprits seroient encore bien étonnés, si on leur apprenoit que la science si estimable et si estimée du droit naturel et du droit des gens, a été créée par les scholastiques ; qu'ils en ont tracé le dessein, et posé tous les fondemens ; que Grotius, Puf-

fendorf et tous les autres, n'ont fait que bâtir sur ces fondemens, et élever quelques parties d'un édifice déjà porté bien haut par les scholastiques; et qu'encore aujourd'hui le traité de Suarès, sur les loix, dont le droit naturel et le droit des gens font partie, est le plus clair, le plus complet et le plus profond qui ait été écrit sur cette matière.

Combien d'autres obligations dans l'ordre même de la littérature, n'a-t-on pas à la théologie et aux théogiens, c'est-à-dire, à la science de la religion et à ses ministres? Ceux qui affectent aujourd'hui pour eux tant de dédain, et qui les poursuivent avec tant d'acharnement, ne leur sont-ils pas redevables de tout leur savoir, et des armes même avec lesquelles ils les combattent? Nont-ils pas communément reçu de leurs mains les élémens et les principes de toutes les sciences, et ne leur doivent-ils pas ces sciences elles-mêmes, puisqu'ils leur doivent la conservation des livres anciens qui en étoient seuls dé-

positaires? Ce dernier fait ne pourroit être méconnu que par des ignorans : et Bacon en rend pleinement témoignage.

Il est dans notre auteur une réticence qui équivaut presqu'à une infidélité. Quand on annonce que la vie qu'on donne d'un personnage sera plus complette que toutes celles qui ont précédé, et que sous le prétexte de le faire mieux connoître, on se permet de longues et de fréquentes digressions, on est inexcusable de laisser ignorer ce qui est capital dans son caractère et sa conduite, si d'ailleurs on a pu très-facilement le connoître. Or, M. Mallet ne dit absolument rien de la religion de Bacon ; et pourtant on ne peut pas contester, quelque idée qu'on se forme de la religion en général, et de chaque religion en particulier, que celle qu'a professé un personnage, ne soit un point toujours fort important dans sa vie. D'un autre côté, il étoit extrêmement facile à M. Mallet de savoir à quoi s'en

tenir sur cet article. Le docteur Rawley, a publié une vie de Bacon, qui est la plus ancienne et la plus authentique de toutes. M. Mallet, sans doute, l'a consultée; il a donc bien pu voir que l'auteur rendoit hautement témoignage au christianisme et à la piété de ce grand homme. Il connoissoit encore sa confession de foi, ses prières, son testament, puisqu'il le cite. En un mot, il avoit lû Bacon; et peut-on seulement jeter les yeux sur le corps de ses œuvres, sans voir gravé presque à chaque page, son profond respect pour les saintes écritures et son christianisme ?

Il est tems de revenir, comme nous en avons prévenu, à l'analyse de la philosophie de Bacon : cela même est pour nous d'une nécessité indispensable. Nous avons observé que cet ouvrage, loin de faire connoître le christianisme de Bacon, donneroit plutôt lieu de soupçonner qu'il étoit un incrédule. Nous devons montrer que le soupçon en lui-même seroit par-

faitement injuste, et nous ne craignons point d'avancer que toutes les parties de l'analyse qui tendroient à l'autoriser, sont ou des parties de la doctrine de Bacon infidèlement rendues, ou des additions pures de l'auteur de l'analyse. Nous sommes bien éloignés de penser que cet auteur aît voulu de propos délibéré, altérer la doctrine de Bacon, et par des interpolations en imposer au public sur la religion de ce grand homme. Un semblable dessein est trop manifestement incompatible avec la droiture et l'honnêteté naturelle. Nous croyons seulement que pleinement imbu de principes anti-religieux, qu'il ne dissimuloit pas, et entraîné par la rapidité de son pinceau, il a pu, sans une volonté expresse, donner aux sentimens de Bacon les nuances de ses propres sentimens, et même confondre dans une traduction libre les uns avec les autres.

Mais, quoi qu'il en soit, il est de notre devoir, et il doit entrer dans

le plan de notre ouvrage, de relever ces méprises, ou ces infidélités, de prévenir nos lecteurs et en général tous ceux qui ne connoissent Bacon que par son analyse, d'être en garde contre cet ouvrage et de ne point juger d'après lui les sentimens religieux de notre grand et véritable philosophe.

Bacon a fait un petit traité *de Sapientiâ Veterum*. L'analyste en a tiré plusieurs articles; c'est dans ces articles seuls que nous allons puiser les exemples de supposition ou d'altération que nous présenterons à nos lecteurs. On lit dans la préface du *Traité de la Sagesse des Anciens*, les réflexions suivantes qui sont elles-mêmes pleines de sagesse. « Les premières antiquités » ont été pleinement ensevelies dans » le silence et dans l'oubli, si l'on en » excepte ce qui nous en a été con- » servé dans les livres saints. A ce » profond silence sur l'antiquité pri- » mitive, ont succédé les fables des » poëtes, et aux fables des poëtes, » les histoires qui sont parvenues jus-

» qu'à nous (que nous possédons en-
» core), ensorte que les fables des
» poëtes tiennent le milieu, et sont
» une sorte de voile interposé entre
» les histoires qui ont péri, et celles
» qui subsistent encore.... Je n'ignore
» pas combien ces fables sont suscep-
» tibles de diverses interprétations,
» et la facilité qu'on a d'y trouver tout
» ce qu'on veut. Je sais encore com-
» bien, dans tous les tems, on a abusé
» de cette facilité. Chrisippe, sem-
» blable à un interprète de songes,
» ne voyoit-il pas les opinions des stoï-
» ciens dans les plus anciens poëtes? et
» ce qui est plus surprenant encore,
» les chimistes ne s'imaginent-ils pas y
» voir, et dans des ouvrages qui ne nous
» présentent que des jeux et des amu-
» semens poétiques, les instrumens
» de leur art, et la transmutation des
» métaux? Cette légéreté, cette li-
» berté excessive avec lesquelles on
» a traité les allégories, me sont par-
» faitement connues; mais à Dieu ne
» plaise que la licence et l'ineptie de

» quelque particulier, décréditent à
» nos yeux, et fassent tomber dans le
» mépris *les paraboles*.

» Ce mépris seroit téméraire, et
» une sorte d'outrage pour la Divi-
» nité, puisque la religion a toujours
» aimé à se couvrir d'ombres et de
» voiles, et que vouloir la priver de
» cette ressource, seroit en quelque
» sorte interdire tout commerce entre
» les choses divines et les choses hu-
» maines ».

Voici maintenant comment ce mor-
ceau est rendu par l'auteur de l'ana-
lyse.

« La fable est le tableau mutilé ou
» le monument informe de cette pre-
» mière antiquité que le tems a comme
» ensevelie dans le puits de l'oubli, c'est
» un voile tiré entre l'histoire perdue
» et l'histoire qui reste. L'allégorie a
» été défigurée par les rêves des en-
» thousiastes, ou par le mépris des
» sectes ennemies. Les philosophes
» les chimistes, les théologiens même,
» ont abusé de la licence que donne

» l'allégorie, et chacun a prétendu
» trouver ses dogmes et ses opinions
» dans la fable ; c'étoit la religion des
» payens, et chaque peuple y trouve
» des traces de la sienne ; mais qu'est-ce
» que la superstition a de commun
» avec la vérité, pour qu'on ose les
» confondre ainsi ? Voudroit-on prou-
» ver que toutes les religions viennent
» des hommes, ou qu'elles ont porté
» la faulx dans le domaine du chris-
» tianisme » ?

Nous le demandons au lecteur de bonne foi, cette tirade, s'il prend la peine de l'examiner de près, ne lui paroîtra-t-elle pas un persifflage entortillé de la religion ? Où sont dans le texte de Bacon *ces enthousiastes*, *ces sectes ennemies*, *ces théologiens*, *cette superstition*, *ce domaine du christianisme* dont parle l'analyste ; en un mot, Bacon est-il reconnoissable ?

L'analyste insiste sur la fable de Prothée, ou de la matière, telle que Bacon l'explique dans le chapitre

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

treizième, et il termine son analyse par ces paroles, (tome 2, p. 207.)

« C'est alors que le philosophe » connoissant toutes les extrémités » des opérations de la matière, et » suivant tous les progès de la for- » mation et de la dissolution, voit » la route qu'elle a tenue dans l'im- » mensité des siècles passés, et la » route qu'elle tiendra dans l'éternité » des tems ».

Bacon dit bien, il est vrai, qu'un philosophe qui a étudié les opérations de la matière, connoît en gros ce qui se fait, ce qui a été fait, et ce qui se fera dans la suite. *Necesse est ut qui materiæ passiones et processus noverit, rerum summam et earum quæ factæ sunt, et quæ fiunt et quæ insuper futuræ sunt, comprehendat, licet ad partes et singularia cognitio non extendatur.* Cela est juste; mais Bacon ne dit point que le philosophe voit la route que *la matière a tenue dans l'immensité des siècles passés, et la route qu'elle tiendra dans*

dans l'éternité des tems. Comment concilier le langage qu'on prête à Bacon, avec la foi chrétienne qu'il professe, et qui nous enseigne avec évidence, que le monde doit finir, par conséquent qui exclut les espaces de tems immenses? La fin ou la destruction de ce monde ne sera pas, il est vrai, l'anéantissement de la matière; mais que deviendra cette matière? et quel est l'usage auquel Dieu la destine? C'est sur quoi la révélation garde le silence, et sur quoi aussi, avec le secours seul de la raison, nous ne pouvons rien nier ni affirmer.

Si ceux qui tiennent ce langage de l'analyste, imaginoient que cette terre détruite par le feu, éprouvera de nouvelles combinaisons, et donnera lieu à un nouvel ordre de choses, nous ne serions point en droit de censurer leur conjecture, et de la traduire comme opposée à la sainte écriture; nous garderions sur ce point le silence. Mais comment peut-on affirmer ou supposer, sans blesser la foi,

que des révolutions sans fin, et des espaces de tems immenses ont précédé les tems où nous vivons, ainsi que l'analyste le donne à entendre? Voilà sur quoi notre penchant à interpréter tout en un bon sens, ne trouve aucune ressource, à moins qu'on ne veuille pas regarder comme insoutenable l'hypothèse de M. Bonnet, qui dans sa *Palingenesie*, pense, après Wiston, que « sans infirmer le texte sacré de la » Genèse, on peut conjecturer que la » création décrite par Moïse, n'est que » le récit des degrés successifs d'une » grande révolution que notre monde » subissoit alors; que depuis la créa- » tion de la matière, notre globe, » avoit pu subir bien d'autres révolu- » tions qui ne nous ont pas été révé- » lées ». (*Paling.*, *part.* 1, *chap.* 2.)

Mais le même auteur soutient au même endroit que cette idée ne suppose point du tout l'éternité du monde, et que la saine philosophie établit, comme la révélation, l'existence d'une première cause intelli-

gente, qui a tout préordonné avec une sagesse infinie. « Quelque nombre » de révolutions qu'on voulût ad- » mettre, dit-il ailleurs, il est bien » évident que ce nombre ne pour- » roit être infini; il n'est point de » nombre infini; il n'est point de » progression à l'infini; et dans une » suite quelconque, il y a nécessaire- » ment un premier terme. L'opinion » que j'expose, conclut-il encore, ne » favorise donc point celle de l'éter- » nité du monde ».

Quoi qu'il en soit, il demeure toujours vrai que l'auteur de l'analyse prête à Bacon, sans aucune espèce de fondement, des sentimens et un langage, qui ont, avec l'incrédulité, une affinité sensible, et qui sont aussi peu dans sa pensée que dans son texte.

Mais ce n'est pas seulement à l'occasion de la fable de Prothée, que l'analyste prête à Bacon ce langage étrange; il le lui fait tenir encore, et avec aussi peu de fondement, à l'article de la vicissitude des choses.

(Tome 1, chap. 18, p. 164.) « Tout » naît, s'accroît, chancèle et dépérit, » pour recommencer et finir encore, » se perdant et se renouvellant sans » cesse dans les espaces immenses de » l'éternité ». Qu'on consulte dans les *Sermones fideles*, ou *les Essais de morale*, l'article de la vicissitude des choses, que l'analyste a traduit et abrégé ; envain y chercheroit-on cette réflexion, jamais Bacon n'a pensé ni écrit rien de semblable.

L'analyste en revient sans cesse à *l'éternité* de la matière, et au mouvement *essentiel* à la matière. Il ne s'agit point ici de savoir si la matière est éternelle, et si le mouvement lui est essentiel ; mais si Bacon l'a cru, et si on doit, dans un ouvrage qu'on publie comme l'exposé de ses sentimens, lui attribuer, non-seulement ce qu'il n'a pas dit, mais le contraire de ce qu'il a dit, supposé et soutenu presqu'à chaque page.

Dans le chapitre onzième du second volume, qu'il appelle *la Récapitula-*

tion de la philosophie de Bacon (229 de la deuxième édition), l'analyste met en principe, « qu'il faut toujours re-
» monter à une vertu primitive co-
» essentielle à la matière..... On
» suppose, continue-t-il, la matière
» éternellement revêtue d'une forme
» quelconque, et mise en mouve-
» ment avant d'expliquer les diffé-
» rens effets de sa première action,
» ou plutôt de cette action unique
» qu'elle continue depuis le com-
» mencement jusqu'à la fin des siècles.
» C'est là le terme de tous les prin-
» cipes, où il faut aboutir comme
» au rendez-vous général des sys-
» têmes ». L'auteur avoit analysé l'interprétation que Bacon a donné à la fable du ciel immédiatement avant celle de l'amour. « *C'est ici*, dit-il,
» le systême de l'éternité de la ma-
» tière d'où le tems fit éclore le
» monde, etc. ».

Nous n'attaquons point l'analyste comme infidèle en cette dernière partie, quoique cependant il fasse dire

à Bacon que la *matière ne peut pas augmenter*, pendant que Bacon dit seulement qu'elle *n'augmente pas ;* mais nous remarquons que Bacon, au même lieu, nous a fait parfaitement connoître ses véritables sentimens. L'analyste n'a donc pas pu les ignorer, ni par conséquent, lui en supposer ici et ailleurs, d'absolument contraires. « Cette fable, dit Bacon, est » une énigme sur l'origine du monde, » bien différente de la philosophie » qu'adopta dans la suite Démocrite. » Ce philosophe a plus clairement » qu'aucun autre, soutenu en même » tems, que la matière étoit éter- » nelle, et que le monde ne l'étoit » pas ; en quoi il s'est un peu plus » que les autres, rapproché de la vé- » rité des saintes écritures, qui nous » apprennent qu'avant l'œuvre des six » jours, ou la formation du monde, » la matière existoit dans un état in- » forme ». Bacon termine son explication par ces paroles tranchantes. « On peut dire de cette fable, et que

» la fable renferme de la philosophie,
» et que la philosophie renferme à
» son tour de la fable. Car, la foi
» nous a appris depuis long-tems que
» toutes ces idées sont des chimères
» et des illusions des sens, puisqu'il
» est très-véritable, et que la ma-
» tière, et que l'ordre qui règne au-
» jourd'hui dans les parties de la ma-
» tière ont Dieu seul pour auteur ».

L'analyste (t. 2, page 173), rend compte de la fable d'Orphée d'après l'interprétation que Bacon en a donnée : on sait qu'Orphée avoit, au son de la lyre, rassemblé les pierres et les arbres qui s'étoient ensuite arrangés autour de lui dans un ordre convenable ; mais que les Bacchantes excitées par Bacchus, ayant étouffé par leurs hurlemens, le son de sa voix, et l'ayant lui-même mis en pièces, les pierres et les arbres s'étoient dispersés et étoient revenus à leur premier état. Bacon pense qu'on a voulu signifier par là, que la sagesse qui a donné naissance aux villes et aux Etats, ayant cessé

au milieu des cris et des séditions, de faire entendre sa voix, les peuples avoient été dispersés er les villes détruites.

Mais voici comment l'analyste fait parler Bacon : « La philosophie réussit » à calmer la férocité de l'homme, à » lui donner des loix, à lui inspirer » les vertus sociales; les peuples se » lient, les villes se bâtissent, etc.; » mais qu'arrive-t-il? Soulevées par » la superstition, les sectes détruisent » l'ouvrage de la sagesse; les loix sont » réduites au silence; l'harmonie cesse » dans les gouvernemens; les empires » les plus vastes ne sont bientôt que » de vastes solitudes, et la philoso- » phie elle-même, en proie à la barba- » rie, ne laisse que des membres épars; » les Muses désolées se retirent ».

Mais nous demandons, 1°. où est la fidelité? Il n'est question dans Bacon ni de superstition ni de sectes, comme détruisant l'ouvrage de la sagesse. Bacon n'articule pour cause de cette destruction, que les troubles, les séditions, les guerres. Qu'on jette

un coup-d'œil sur son texte que nous mettons en note (*); 2°. où est encore la vérité et l'équité dans l'assignation de la cause qu'on substitue à celle qu'avoit indiqué Bacon? Quoi donc? avant le christianisme qu'apparemment l'auteur regarde comme une secte superstitieuse, ou comme la source de la superstition, n'y avoit-il eu ni guerre ni sédition parmi les payens? N'y avoit-il eu ni destruction de villes, ni bouleversement d'Etats? Est-ce la *superstition* chrétienne et *les sectes soulevées par elle*, qui ont mis en mouvement les Huns, les Goths, les Vandales, et tous ces barbares du Nord, qui ont fondu sur l'em-

(*) Evenit enim ut postquam regna et respublicæ ad tempus floruerint, subinde perturbationes et seditiones et bella oriantur, inter quorum strepitus primò leges conticescunt, et homines ad naturæ suæ depravationes redeunt, atque etiam in agris atque oppidis vastitas conspicitur. Nam ita multò post (si hujusmodi furores continuentur), litteræ etiam et philosophia certissime discerpitur, adeo ut fragmenta tantùm ejus in paucis locis tanquam naufragii tabulæ inveniantur, et barbara tempora ingruant. (*de Sapientia veterum cap.* 13.)

pire romain, et auroient fait disparoître pour toujours les arts et les sciences, si le clergé et les moines n'en avoient, avec des peines infinies, sauvé et conservé les débris, ainsi que Bacon le reconnoît en propres termes?

Nous ne pousserons pas plus loin la preuve des inexactitudes ou des infidélités dans l'auteur de l'analyse, qui aboutiroient à répandre des doutes sur la religion de Bacon, et même à persuader qu'il n'en avoit aucune. On en verra encore plusieurs autres dans le cours de notre ouvrage.

C'en est bien assez pour convaincre les lecteurs que, quelque soit d'ailleurs le mérite de l'analyse, et quelque confiance qu'on puisse avoir en sa fidélité dans les parties purement philosophiques, ce n'est point dans cet ouvrage qu'on doit chercher les véritables sentimens de Bacon sur la religion.

Au reste, sur l'article des inexactitudes dont l'analyse est pleine, nous avons un accusateur et un témoin

irrécusable, qui auroit pu nous dispenser d'entrer dans aucun détail de preuves : cet accusateur, c'est l'auteur du *Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Il étoit lié d'amitié et de principes avec l'auteur de l'analyse, et il a assez estimé ce dernier ouvrage pour l'adopter, et en insérer les deux volumes tout entiers dans l'article *Bacon*, de son dictionnaire; mais ayant jugé à propos de lire les principaux ouvrages de Bacon, il déclare avoir reconnu *que l'analyste joignoit par-tout ses propres pensées à celles du philosophe anglois*; il fait de ce procédé une critique ouverte, et il ajoute : « Nous avons eu » soin de retrancher de *l'Analyse de* » *la Philosophie de Bacon*, la plupart » des idées et des réflexions qui ap- » partiennent à son élégant para- » phraste. Un homme aussi riche de » son propre fond que Bacon, ne » doit pas vivre en partie sur le re- » venu d'un autre; et nous avons

» dû rendre à chacun le sien aussi » souvent que nous avons pu recon- » noître et déterminer les limites de » leurs possessions respectives ». (Art. Bacon, p. 439). Mais il s'en faut bien que la restitution aît été complette.

Quoi qu'il en soit, l'auteur du dictionnaire a fait sur l'analyse adoptée, quelques notes qui intéressent essentiellement l'honneur et la religion de Bacon, et, par conséquent, qui nécessitent de notre part l'examen le plus attentif.

L'auteur de l'analyse a rendu l'article de l'athéisme, tiré des *Essais de Morale et Politique*, avec une fidélité qui auroit pu être plus grande, comme il sera facile de le reconnoître en consultant le texte original que nous mettons en note (*); mais en-

(*) Minus durum est credere portentosissimis fabulis alcorani, tamuldi, aut legendæ, quam credere huic universitatis rerum fabricæ mentem non adesse. Itaque Deus nunquam edidit miraculum ad atheismum convincendum, quoniam opera

fin, il fait dire à Bacon ce qui suit :

« Dieu n'a jamais fait de miracle » pour convaincre un athée, parce » que rien ne peut l'ébranler, s'il ré- » siste aux preuves naturelles que » l'univers lui donne. Le premier pas » de la philosophie peut mener à l'a- » théisme, parce qu'on passe aisément » de l'extrême imbécillité qui croit » tout, à l'extrême audace qui ne croit » rien, ou que le désordre apparent » des causes secondes fait oublier la » cause première ; mais la véritable » philosophie qui embrasse l'enchaî- » nement des parties et leur dépen- » dance d'un souverain moteur, » conduit nécessairement à la reli- » gion ».

---

ejus ordinaria huic rei sufficiunt. Verum est tamen, parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum, at altiorem scientiam, eos ad religionem circumagere. Et enim intellectus humanus, dùm secundas causas intuetur, dispersas, interdum iis acquiescere possit, nec ulteriùs penetrare : verùm cùm tandem catenam earum connexarum inter se et confœderatarum contemplari pergat, necesse habet confugere ad *providentiam et deitatem.* (Sermones fideles, cap. 16).

Cette observation de Bacon a donné beaucoup d'humeur à l'auteur du dictionnaire, jusques là, qu'il en a pris occasion de l'insulter d'une manière que nos lecteurs sauront bien qualifier.

« On ne reconnoît point, dans cette » page de Bacon, ce jugement si » droit, cette supériorité de raison » qui caractérisent les ouvrages de » ce philosophe. Si on y rencontroit » souvent des assertions telles que » celles qui font l'objet de cette note, » on seroit tenté de croire, qu'à » l'exemple de Cardan, de Vanhel- » mont, de Pascal, etc. il n'étoit pas » toujours dans son bon sens, et que « les grandes vues, les pensées fines, » profondes, hardies, répandues dans » tous ses écrits, avec cette profu- » sion, cet abandon qui annoncent » les richesses, et même l'abondance, » lui étoient pour-ainsi-dire inspi- » rées, dans les intervalles lucides, » où sorti de cet état d'orgasme (*) et

(*) Nous avouons franchement que nous igno-

» maître de lui-même (*sui compos*), » il pouvoit faire usage de toutes les » forces de son entendement ». (Art. Bacon, p. 369).

Cela veut dire, en un mot, que lorsque Bacon croyoit à l'existence de Dieu, et la prouvoit par l'ordre de ce monde, on doit croire qu'il étoit fou.

A la vue d'une assertion aussi étrange, on tombe dans un état de stupeur, et on se demande à soi-même si on ne rêve pas?

Quoi! oser dire, que ceux qui croyent en Dieu (*), et qui concluent

---

rions ce que signifioit *orgasme*. Richelet consulté, nous apprend que c'est un terme de médecine, qui signifie agitation des humeurs qui cherchent à s'évacuer.

(*) L'auteur semble vouloir rendre son accusation conditionnelle, et la restreindre au cas où l'on rencontreroit souvent dans Bacon de semblables assertions. *Si on rencontroit souvent*, dit-il, etc. mais on les rencontre souvent, et très-souvent, et l'auteur n'a pas pu l'ignorer; elles ne sont point consignées seulement dans les *Essais de Morale*; on les *rencontre* deux ou trois fois dans le Traité *de Augmentis*; on les *rencontre* avec un accroissement d'énergie dans les *Méditations*

son existence de l'enchaînement, et pour me servir des termes de Bacon, de la confédération qui existe entre toutes les parties de l'univers, *ne sont pas dans leur bon sens*, qu'ils sont *dans un état d'orgasme*; qu'ils ne sont pas alors *maîtres d'eux-mêmes, sui compotes*; que s'il leur arrive, en d'autres circonstances, de dire quelque chose de sensé, c'est qu'ils sont alors *dans des*

---

saintes, etc. Il y a plus, Bacon a donné une deuxième édition très-soignée de ses *Essais* en 1612, et une troisième peu de mois avant sa mort, plus soignée encore: il a fait aussi réimprimer sous ses yeux en 1623, le Traité *de Augmentis*: or, loin de supprimer ou d'affoiblir dans ces dernières éditions ce qu'il avoit avancé dans les premières sur l'athéisme, il le répète au contraire avec plus de force. Ajoutons que les hommages qu'il rend à la vérité du christianisme presqu'à chaque page de ses écrits, sont autant de témoignages rendus aussi à l'existence de Dieu que le christianisme suppose; et concluons que la restriction mise à l'accusation de folie intermittente, est manifestement illusoire, que cette accusation doit être censée absolue, que si on est dans un accès de folie lorsqu'on témoigne avec force qu'on croit en Dieu, la folie de Bacon a été continuelle; et l'auteur lui a fait grace en lui accordant des intervalles *lucides*.

intervalles lucides ; en un mot, prétendre qu'ils sont fous, et dans cette inculpation de folie avec Bacon, envelopper, et Leibnitz (*), qui pense ici comme le philosophe anglois, et prend formellement occasion de l'appeller *divin*, du texte même qui donne à l'accusateur le prétexte de le traiter de fou, et Newton qui souverainement convaincu de l'existence de Dieu, n'en a jamais fait valoir d'autres preuves que l'ordre du monde (**), et Fénélon, etc. en un mot tout le genre humain qui, dans sa croyance à la

---

(*) Il est très-singulier que le même texte qui a donné occasion à Leibnitz d'appeller Bacon *un homme divin*, aît donné lieu à l'auteur du dictionnaire, de dire qu'il *n'étoit pas dans son bon sens*. Effectivement, c'est ainsi que commence la confession de la nature contre les athées dans Leibnitz. *Divini ingenii vir Franciscus Baconus rectè dixit philosophiam obiter libatam a Deo abducere, penitus haustam reducere ad eumdem.* (Tome 1, Op. p. 5.)

(**) On sait que Newton, dans sa trente-troisième question du *Traité de l'Optique*, prouve l'existence de Dieu, par la situation des planètes dans le Zodiaque, et la distribution régulière des parties dans le corps des animaux.

Divinité, a toujours été déterminé par le spectacle de l'univers : aller jusqu'à envelopper dans cette inculpation de folie, (car pourquoi ne le remarquerions-nous pas?) les déistes eux-mêmes, jusqu'ici cependant si liés d'amitié et d'intérêt avec les athées, puisqu'enfin tous ceux qui portent le nom de *déistes*, font aussi profession de croire en Dieu, et n'ont pas apparemment d'autre motif pour y croire que celui qui détermine le reste des hommes. En vérité, nous ne craignons point de le dire, penser et parler ainsi, l'imprimer, le publier, l'afficher hardiment et impunément, c'est le phénomène le plus extraordinaire peut-être, et le plus remarquable de ces derniers tems, le phénomène le plus propre à caractériser ce siècle, et à montrer à quelles ténèbres affreuses devoient aboutir ces prétendues lumières dont il se vantoit avec tant d'arrogance.

Bacon d'accord sur ce point avec tous les historiens, assuroit dans les

commencemens du dernier siècle, que depuis l'origine du monde jusqu'à son tems, on ne connoissoit guères d'athées spéculatifs, qu'un Diagoras, un Bion, peut-être un Lucien et un petit nombre d'autres. Vers la fin du même siècle, Bossuet, à la face de toute la France, rendoit un témoignage semblable, et parloit ainsi des athées : « La terre porte peu de ces in-
» sensés qui, dans l'empire de Dieu,
» parmi ses ouvrages, parmi ses bien-
» faits, osent dire qu'il n'est pas, et
» ravir l'être à celui par qui subsiste
» toute la nature : les idolâtres même
» et les infidèles, ont en horreur de
» tels monstres ; et lorsque dans la
» lumière du christianisme on en dé-
» couvre quelques-uns, on en doit
» estimer la rencontre malheureuse
» et abominable ». (1. *Disc. de l'Av.*) Leibnitz qui écrivoit dans le même tems, et qui soupçonnoit quelques savans de pencher vers l'athéïsme, pensoit et parloit de même. « Il seroit
» bien à souhaiter, écrivoit-il à Spi-
» zélius, que tous les savans réunissent

» leurs forces pour achever d'exterminer le monstre de l'athéisme, et ne » souffrîssent qu'un mal, qui ne tend » à rien moins qu'à l'anarchie universelle, et au renversement de la » société humaine, infectât jamais aucun d'entr'eux ». (Esprit de Leibnitz, tom. 1, p. 69.)

Tel étoit, depuis l'origine du monde, l'opprobre qui couvroit généralement l'athéïsme: tel étoit, il y a peu d'années, le petit nombre de ceux qui le professoient, et qui n'osoient encore le professer que dans les ténèbres.

Qu'ils lèvent aujourd'hui une tête audacieuse; qu'ils se produisent en plein jour et avec une pleine sécurité; qu'ils se glorifient de leur athéisme, et prétendent, non sans raison, former une troupe nombreuse, qui grossit de jour en jour: rien en cela d'absolument étonnant. Mais qu'on ose aller jusqu'à traiter de fous ceux qui croyent voir une démonstration de l'existence de Dieu dans la correspondance et l'harmonie qui règne entre toutes les

parties de l'univers; qu'on intente à ce sujet contre tous les hommes qui ont vécu jusqu'à présent, et nommément contre Bacon, une accusation de folie; voilà encore une fois, un phénomène sans exemple, qu'on n'auroit jamais imaginé, et que nous, qui le voyons de nos propres yeux, avons encore peine à croire!

Quoique l'étonnement des hommes sensés, paroisse devoir être monté à son comble, il croîtra cependant encore, quand ils apprendront ce qui a fondé une accusation aussi étrange que celle qu'on a intentée contre Bacon, et ce qu'on oppose à la preuve de l'existence de Dieu, qui a frappé et convaincu l'univers dans tous les siècles.

« Le spectacle de la nature, c'est » l'auteur du dictionnaire qui parle au » même lieu, ne prouve absolument » rien, puisqu'il n'est à parler avec » précision, ni beau ni laid. Il n'y » a point dans l'univers un ordre » et une harmonie absolus, mais » seulement relatifs et déterminés

» par la nature de notre co-exis-
» tence pure et simple. L'ordre de
» l'univers, quel qu'il soit, sera tou-
» jours trouvé très-beau par celui qui
» co-existera d'une manière agréable
» et heureuse avec cet *enchaînement*
» *fortuit et éternel de causes et d'ef-*
» *fets nécessaires;* et cet ordre, res-
» tant d'ailleurs rigoureusement le
» même, paroîtra très-laid et très-
» imparfait à celui qui souffre, et
» dont la pénible existence est une
» succession presque non interrom-
» pue de maux physiques et moraux ».
C'est-à-dire, en deux mots, l'univers est très-beau pour les hommes heureux, et très-laid pour ces malheureux. Ainsi, le même homme, qui la veille, étoit ravi du spectacle de l'univers, qui ne voyoit qu'harmonie et que symmétrie dans les parties et dans le tout; si quelqu'accident le lendemain lui fait perdre sa fortune et sa santé, jugera tout autrement; et dans le mouvement des planètes, par exemple, dans l'organisation des ani-

maux, où il remarquoit auparavant tant d'ordre et de régularité, ne verra plus que confusion et que désordre. Mais cet étrange paradoxe n'est-il pas démenti journellement par l'expérience ? Ne sait-on pas, qu'au contraire, la petite classe des athées n'est guères composée que des heureux du siècle, et que les hommes les plus pénétrés du sentiment de l'existence d'un Dieu, les plus empressés à le reconnoître et à l'honorer, sont communément des hommes que le malheur accable, qui peuvent être quelque fois, il est vrai, déconcertés par la prospérité des méchans, et les tribulations des gens de bien ; mais qui bientôt sont rassurés par la pensée d'un avenir où Dieu punit les uns, et récompense les autres ? Non, quelque dégradée que soit l'espèce humaine, elle ne l'est pas au point de faire dépendre uniquement des plaisirs ou des peines qu'elle éprouve, le jugement qu'elle doit porter sur l'ordre ou le désordre,

la beauté ou la difformité de l'univers.

Sans doute on seroit tenté de tourner contre l'accusateur, l'inculpation de folie, et de dire que Leibnitz et Schaftbury ont eu donc bien raison de soutenir qu'il y avoit *des athées fanatiques ;* mais nous ne céderons point à cette tentation ; et fidèles aux principes qu'Origène témoigne avoir été communs aux premiers chrétiens, nous nous abstiendrons de rien dire qui ressente l'injure, aux ennemis même de Dieu et de la religion. « Les athées » de profession qui nient absolument » la Providence, ne sont-ils pas, dit » Origène, déjà assez malheureux ?.... » Car, quel plus grand malheur que de » ne pas se servir de l'ordre admirable » de ce monde pour arriver à la connoissance de son Auteur ? Et quelle » plus grande misère que d'être assez » aveugle dans l'esprit, pour ne pas » voir le Créateur et le père de tous » les esprits ». (Lib. 8, *contra Celsum*)

On présume bien que l'auteur du dictionnaire,

dictionnaire, qui n'a pu pardonner à Bacon de croire en Dieu, lui pardonnera encore moins de croire au christianisme; aussi lui intente-t-il sur ce chef une accusation plus odieuse en un sens que celle de folie, c'est l'accusation de radotage et d'imbécillité. « Au reste, » dit-il, toutes les fois que Bacon parle » du christianisme, l'homme de gé- » nie disparoît, et l'on ne voit plus » qu'un vieil enfant qui répète avec » une confiance aveugle, les contes ab- » surdes dont sa nourrice l'a bercé ».

Nous prions le lecteur, quoiqu'enveloppé lui-même dans cette accusation honteuse, ainsi qu'une partie si considérable du genre humain, de vouloir bien contenir l'indignation qui, sans doute, à ces paroles s'élève dans son cœur, et de continuer à prêter l'oreille: l'auteur poursuit, ayant toujours Bacon particulièrement en vue: « L'étude de la philosophie avance et » mûrit la raison, celle de la religion » la recule, l'obscurcit, et reporte » bientôt l'homme fait, et du sens le

» plus droit, à l'état d'enfance et d'im-
» bécillité ».

L'étude de la philosophie avance et mûrit la raison ; nous ne le contesterons point, pourvu toute fois, que nous sachions de quelle philosophie on parle : car il en est une bien commune aujourd'hui, et bien peu digne de ce nom, qui, loin de mûrir la raison, la retarde et l'égare.

L'étude de la religion recule la raison, l'obscurcit, etc. : nous voulons bien le supposer pour un moment ; mais aussi, qu'on nous permette de voir où cette supposition nous mène, et quelles conséquences nous sommes forcés de tirer. La première est fâcheuse pour l'auteur, les autres conduisent à dès absurdités palpables.

1°. Il suit de cette supposition, que l'auteur du dictionnaire, qui prononce d'un ton si despotique sur la religion, n'en a pourtant fait aucune étude : car, sans doute, il trouveroit très-mauvais qu'on le crût dans un état d'enfance et d'imbécillité ; et cependant, il est

évident que cet état seroit le sien, s'il avoit fait une étude de la religion un peu suivie, puisque, selon lui, l'état d'enfance et d'imbécillité est une suite nécessaire de cette étude.

2°. Il est incontestable que tous les hommes ont le plus grand intérêt de savoir à quoi s'en tenir sur la religion, et qu'ainsi l'étude de la religion est pour eux la plus intéressante et la plus indispensable de toutes. Cependant, la raison leur interdiroit rigoureusement cette étude, s'ils ne pouvoient s'y livrer, sans tomber dans l'état d'enfance et d'imbécillité. Poussons plus loin : tous les hommes seroient donc obligés de se décider pour ou contre la religion sans l'avoir étudiée, et par conséquent sans la connoître ? Plus même ils l'étudieroient, plus ils en connoîtroient à fond la doctrine, l'histoire et les preuves, et plus ils seroient incapables de se décider sagement ; puisque cette étude plus constante, cette connoissance plus appro-

fondie de la religion, n'auroit servi qu'à les rendre plus enfans et plus imbécilles.

Enfin, nous demandons ce que deviendroit dans cette supposition, le fameux arbre encyclopédique qui commence par l'étude de la religion? Il faudroit donc l'abattre, cet arbre planté avec tant de peines, entretenu avec tant de soin par Diderot et d'Alembert, ou du moins il faudroit en retrancher ce qu'ils en ont regardé comme la première et principale branche?

L'auteur du dictionnaire n'a point cru s'être procuré contre l'autorité de Bacon, une ressource assez sûre dans l'imputation de folie et d'imbécillité: il a cherché à s'en ménager une autre non moins odieuse dans le soupçon d'hypocrisie. « Bacon, dit-il ailleurs, » ne paroît pas exempt des préjugés » superstitieux, soit qu'à cet égard, » peu différent de quelques philoso- » phes de nos jours, il aît en ef- » fet pensé comme le peuple; soit

» que sur ces mêmes objets, élevé
» au-dessus de son siècle, et des opi-
» nions peu réfléchies de la multitude,
» *il aît cru néanmoins devoir s'expri-*
» *mer comme elle, et payer en public son*
» *tribut à l'erreur commune* ». (p. 337.)
C'est-à-dire, que Bacon a peut-être professé le christianisme sans y croire : mais l'auteur doit se rappeler comment il qualifie, et avec raison, une semblable conduite, à l'article *Campanella*. « La saine morale, dit-il,
» défend de faire servir à l'avance-
» ment de ses affaires, une religion
» qu'on croit fausse dans le fond de
» son cœur. Rien de plus vil et de
» plus lâche que cette espèce d'hy-
» pocrisie. On n'est point obligé d'ad-
» mettre comme vrai, comme révé-
» lé, ce qu'on croit absurde;... mais
» on est obligé d'être sincère avec
» soi-même et avec les autres. Ce
» n'est ni du juif, ni du chrétien,
» ni du déiste, dont on a besoin dans
» la société, mais de l'honnête
» homme ».

Cette censure n'est point trop sévère ; mais si nous demandons à l'auteur quel fondement lui fournissent la conduite ou les écrits de Bacon, pour le soupçonner de n'être dans sa haute et continue profession du christianisme, sincère ni avec lui-même, ni avec les autres, de manquer au caractère de l'honnête homme, de n'être qu'un lâche et vil hypocrite, il seroit forcé de garder le silence, ou de convenir qu'il n'en a point d'autre que le desir d'être délivré du poids accablant de l'autorité de Bacon. Nous aurons encore l'occasion de revenir sur cet objet dans le cours de notre ouvrage.

Cependant, il est une justice que nous devons rendre à l'auteur du dictionnaire ; il a regardé comme un procédé indigne et bas, de porter, comme tant d'autres, ses coups à la religion dans les ténèbres, et d'envelopper ses sentimens irréligieux dans des phrases obscures, entortillées, énigmatiques ; ses sentimens, il les

professe à haute voix, et sans aucune sorte d'ambiguité. Il n'a point non plus, comme tant d'autres, affecté de ne point voir la religion de Bacon, et gardé sur cet objet un silence perfide. Quoique prévenu au-delà de toute expression contre la religion en général (puisqu'il va jusqu'à dire, *que soit pour les individus, soit pour les Etats, changer de religion, ce n'est, en dernière analyse, que changer d'erreurs*); quoique très-disposé par conséquent à accueillir tout ce qui peut lui être contraire; il a eu cependant la droiture de supprimer dans l'analyse quelques traits injurieux à la religion chrétienne, quand il a reconnu qu'ils partoient de la main de l'analyste, et non pas de la main de Bacon. Il croit, il est vrai, qu'on ne peut pas être chrétien sans être *imbécille*; mais il convient que la plupart des grands hommes auxquels les hautes sciences sont si redevables, ont eu cette imbécillité. (p. 369.) Il avoue encore, qu'à l'é-

poque où il écrivoit, c'est-à-dire, en 1792, le plus grand nombre des gens de lettres pensoient comme Bacon sur la religion. (*) Enfin, il a la bonne foi de nous apprendre que ce M. d'Alembert qui dominoit dans la troupe des incrédules modernes, et en dirigeoit tous les mouvemens; d'Alembert, dont le nom est encore aujourd'hui pour nos jeunes mécréans, une autorité souveraine, eh bien! que d'Alembert *a écrit sur la philosophie avec peu de philosophie, et doit plutôt être compté parmi les bons esprits que parmi les grands esprits; magis inter bonos quam inter insignes*; c'est-à-dire, que d'Alembert n'étoit guères en philosophie qu'un homme au-dessus du médiocre, et rien de plus (**). (p. 372.)

(*) S'ils pensoient différemment aujourd'hui, nous serions curieux de savoir de quel côté, et par qui leur seroient venues, depuis cette époque, de nouvelles et extraordinaires lumières.

(**) Il nous semble que ce jugement, s'il est fondé, restreint furieusement la liste des penseurs, et que c'est chasser bien durement de l'Olympe philosophique, tant de beaux esprits, qui beaucoup moins *insignes* que d'Alembert, y figurent encore avec beaucoup d'honneur.

Ces aveux et ces confessions prouvent que quelque perverse, quelque destructive que soit par elle-même des bases de toute honnêteté, la doctrine dont l'auteur paroît faire gloire, cependant les hommes qui la professent peuvent ne point toujours en suivre les conseils, et souvent sont surmontés par la bonté de leur naturel, de même que les hommes qui mettent le souverain bien dans le plaisir, et non dans l'honnêteté. C'est la remarque que fait Cicéron dans son Traité des *Offices*, à l'égard de ces derniers : « S'ils sont conséquens, » dit-il, ils ne peuvent être fidèles ni » à l'amitié ni à la justice, à moins » qu'ils ne soient surmontés par la » bonté de leur nature ». *Qui summum bonum commodis suis, non honestate metitur : hic, si sibi ipsi consentiat et non interdum naturæ bonitate vincatur, neque amicitiam colere possit, neque justitiam.* (de Officiis, lib. 1, n°. 2.)

Apparemment la nature avoit pourvu l'auteur du dictionnaire, d'un grand

fond de droiture et d'honnêteté, et nous ne doutons pas qu'il ne vaille beaucoup mieux que ses principes.

Il est un point sur lequel nous sommes parfaitement d'accord avec lui, c'est dans le reproche qu'il fait à l'auteur de l'analyse, de n'avoir pas indiqué à la marge les différens ouvrages de Bacon, dont il traduisoit ou analysoit des parties. (Art. Bacon, p. 439.) Cette omission est d'autant plus fâcheuse, qu'elle donneroit lieu à des lecteurs soupçonneux, de penser qu'on a voulu rendre la confrontation avec le texte original moralement impossible; et dans la vérité, nous avons éprouvé que cette confrontation ne peut avoir lieu qu'avec une peine infinie. L'auteur du dictionnaire témoigne qu'il l'a éprouvé comme nous. On ne sera point fondé à nous faire le même reproche; nous citerons sur chaque partie l'ouvrage dont elle est tirée. Si cet ouvrage est distingué par livres et par chapitres, nous désignerons le livre et le cha-

pitre, et même le commencement ou le milieu ou la fin du chapitre. Nous aurions bien voulu indiquer aussi les pages, pour rendre au lecteur la vérification plus facile; mais il existe tant d'éditions différentes des ouvrages particuliers de Bacon, et même tant de différentes collections générales de ses œuvres, que cette indication auroit été en pure perte pour le très-grand nombre des lecteurs. Nous prévenons seulement que les ouvrages de Bacon, écrits en anglois et non traduits en latin, dont nous avons fait usage, ne se trouvent guères que dans les collections générales qui ont été imprimées à Londres dans ce siècle.

La première de ces collections en quatre volumes *in-folio*, fut publiée en 1730, par les soins de Blakbourne; la seconde également en quatre volumes *in-folio*, mais beaucoup plus complette, en 1740; la troisième, en trois gros volumes *in-folio*, en 1753: elle ne diffère de la précédente,

que par une meilleure distribution des pièces, et l'addition de quelques traductions latines. La dernière, en cinq volumes in-4°., a paru en 1765 ; elle renferme de plus que les précédentes, un certain nombre de lettres rendues publiques depuis 1753.

L'édition que nous citerons est celle de 1740.

VIE
DE FRANÇOIS BACON,
CHANCELIER D'ANGLETERRE.

FRANÇOIS BACON naquit à Londres, le 22 janvier 1560; il fut le cinquième et le dernier des fils de Nicolas Bacon, garde du grand sceau d'Angleterre, sous la reine Elizabeth (*), et d'Anne Cook, fille du chevalier Antoine Cook, précepteur d'Edouard VI. Nicolas Bacon avoit épousé Anne Cook en secondes noces, et il n'est point indifférent pour

(*) Nicolas Bacon étoit un magistrat aussi distingué par son intégrité que par ses lumières. La reine Elizabeth lui ayant un jour témoigné la surprise de ce qu'il étoit logé dans une aussi petite maison que celle qu'il occupoit à Hertfort; il répondit à cette princesse : « Madame, ma maison n'est point trop petite; mais » c'est vous, Madame, qui m'avez fait trop grand » pour ma maison. La vie de Nicolas Bacon est imprimée dans la *Biographie britannique*, et y forme un article assez considérable.

la vie de Bacon, d'observer que cette dame joignoit à un grand savoir et à une connoissance assez étendue du grec et du latin, beaucoup de piété et de vertu.

Les mémoires du tems ne nous ont transmis aucun trait qui appartienne aux premières années de Bacon, à l'exception d'une réponse spirituelle, qu'étant encore enfant, il fit à la reine Elizabeth. Cette princesse lui ayant demandé quel âge il avoit : J'ai, répondit-il aussi-tôt, deux ans de moins que le règne heureux de votre majesté. On sait seulement qu'il fut à l'âge de treize ans, envoyé à l'université de Cambridge, qu'il entra le 16 juin 1573, au collége de la Trinité; qu'il y fit en trois ans, et avec le plus grand succès, son cours d'étude, sous la direction du docteur Whitgist, mort archevêque de Cantorbery, que dès-lors, il connut le foible de la philosophie qu'on enseignoit dans les écoles, et qu'il forma dans son esprit, les premiers traits du grand *Plan de Restauration des Sciences*, qu'il exécuta dans la suite. C'est de lui-même qu'on tient cette dernière anecdote, si étonnante et si propre à montrer

la puissance du génie qu'il avoit reçu de la nature.

Au sortir de l'université, son père qui vouloit le former aux affaires, l'envoya à la suite du chevalier Powlet, ambassadeur à la cour de France. Ce seigneur conçut une si haute idée de la capacité et de la discrétion de ce jeune homme, que peu de tems après, il le renvoya en Angleterre, pour exécuter une commission délicate auprès de la reine Elizabeth. Bacon, après avoir rempli sa mission, à la satisfaction de la reine et de l'ambassadeur, revint en France, dans le dessein d'y séjourner quelques années. Nous ignorons quelle fut la durée précise de son séjour; mais nous jugeons par le tems de l'ambassade du chevalier Powlet, qui vint en France en 1577, et la date de la mort de son père, arrivée le 20 février 1579, et qui nécessita son prompt retour en Angleterre, que ce séjour a dû être d'environ deux années. Il étoit à Paris pendant la dernière maladie de son père; c'est de lui-même que nous tenons ce fait (*).

(*) Dans la dixième centurie du *Silva Silvarum*,

Nous savons aussi qu'il a voyagé dans l'intérieur de la France; mais nous ne connoissons aucun détail de ce voyage; il nous paroît seulement qu'il a résidé pendant quelques tems à Poitiers: notre conjecture est fondée sur ce qu'il dit avoir contracté dans cette ville une liaison étroite avec un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui devint depuis un très-grand personnage. *Memini, cùm adolescens essem Pictavii, me consuevisse familiariter cum gallo quodam juvene ingeniosissimo, sed paululum loquaci qui posteà in virum eminentissimum evasit*, etc. Une semblable liaison formée

---

ou de son Histoire naturelle, il recommande d'examiner avec soin tout ce qu'on raconte des secrètes sympathies entre des personnes étroitement unies par le sang, et des avertissemens qui sont donnés par des mouvemens secrets à quelques autres, sur la mort de leurs parens; et à cette occasion, il rapporte ce qui lui étoit arrivé à lui-même. « Je me souviens, dit-il, » qu'étant à Paris, tandis que mon père étoit à » Londres, je rêvai deux ou trois jours avant sa mort, » que notre maison de campagne étoit toute enduite » de noir, et je me rappelle aussi que je racontai » aussi-tôt mon rêve à divers gentilshommes an- » glois ».

pendant qu'il étoit à Poitiers, suppose nécessairement qu'il y a séjourné pendant un certain espace de tems : il est probable que c'est l'étude du droit, alors très-florissante à Poitiers, qui avoit appelé et retenu le jeune Bacon dans cette ville.

M. Mallet paroît croire que Bacon, pendant sa jeunesse, avoit voyagé dans les diverses parties de l'Europe ; mais il n'existe aucune preuve et aucun vestige de ces prétendus voyages, ni dans les ouvrages de Bacon, ni dans les historiens de sa vie. M. Mallet s'appuie sur un recueil d'observations relatives à l'état de l'Europe, faites par Bacon, à l'âge de 19 ans, et vers le tems de son retour en Angleterre ; mais, outre que M. Carteret (Biogr. brit., p. 311) a fort bien prouvé, par les dates de ces observations, que si Bacon a commencé son recueil vers le tems de son retour en Angleterre en 1580, il n'y a mis la dernière main, que deux ans au plutôt après son retour ; tout ce que Bacon nous apprend dans cet ouvrage, du caractère des princes qui règnoient alors, de leur gouvernement, de leurs ministres, de leurs favo-

ris, et qui paroît, à M. Mallet, une preuve concluante qu'il avoit voyagé dans leurs Etats, en est à nos yeux une preuve très-insuffisante. En concluant comme cet auteur, il faudroit donc dire, ce qui est très-faux, que Bacon a voyagé dans tous les Etats de l'Europe, grands ou petits, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit l'objet de ses observations : mais de plus, tout ce que cet illustre jeune homme a écrit sur le compte de ces princes, ne pouvoit-il pas, sans l'avoir remarqué par lui-même, l'avoir appris, ou de leurs propres sujets, ou d'étrangers qui avoient voyagé dans leurs Etats? Ainsi, nous croyons pouvoir affirmer que Bacon n'a voyagé, et n'a pris d'instructions hors de sa patrie, que dans la France seule. Nous insistons sur ce point, et nous recueillons précieusement ces petites anecdotes, parce qu'elles assurent à la France, la gloire d'avoir concouru, pour quelque partie, à former un aussi grand homme.

C'est sans doute en France que Bacon avoit connu les jésuites; c'est là qu'il avoit remarqué leur méthode d'élever la jeunesse dans les colléges, et qu'il avoit conçu pour

eux, cette haute estime dont il leur a donné tant de témoignages dans ses écrits.

Bacon de retour en Angleterre après la mort de son père, n'eut pour y subsister que des moyens très-médiocres. Son père qui avoit pourvu tous ses autres enfans, s'occupoit de pourvoir le cinquième, et avoit, dans ce dessein, amassé une assez grosse somme d'argent, qui devoit servir à lui acheter une terre; mais il fut prévenu par la mort, et l'argent amassé fut partagé entre les cinq frères : toute sa fortune consista donc dans la cinquième partie de la somme. Nous le voyons, il est vrai, dans la suite, possesseur de la belle terre de Gorhambury, qui avoit appartenu à son père, mais il en avoit hérité d'Antoine, son frère utérin.

La modicité de la fortune de Bacon, l'obligea donc de s'attacher à une profession lucrative; il choisit celle d'avocat. On présume facilement avec quel succès un aussi grand génie s'occupa de l'étude du droit, et quelles furent en peu de tems son habileté et sa réputation dans la conduite des affaires. Cependant il déclare dans une lettre à Thomas Bodley,

citée par Ténisson, qu'il n'avoit aucun goût pour les affaires civiles, et qu'il ne s'y livra jamais sans avoir à combattre son inclination naturelle. Le fond de son cœur le ramenoit sans cesse à l'étude de la philosophie et des loix de la nature ; au milieu des occupations que son état lui rendoit nécessaires, et toujours dans la vue d'être utile au genre humain, il ne les perdoit point de vue.

Bacon confesse cependant qu'il s'occupa alors de parvenir à quelque office distingué dans la république, et que cette recherche avoit fait une diversion à ses études chéries. Mais le motif principal qui le déterminoit, est bien digne de remarque, et montre combien, dans tous les tems, Bacon a été pénétré de zèle et d'amour pour la religion. « Je » fis réflexion, dit-il, qu'après tout, les avan- » tages que je me proposois de procurer aux » hommes par mes découvertes en philoso- » phie, quelques grands qu'ils pussent être, » ne s'étendroient point au-delà des bornes » de cette vie mortelle. Je conçus l'espérance » que dans le triste état où la religion étoit

» de mon tems, un poste un peu élevé me » donneroit quelque facilité de procurer le » salut des ames; mais mes vues tournées » de ce côté-la, furent taxées d'ambition: » mon âge un peu avancé, et ma santé déjà » affoiblie, m'avertirent encore que je m'y » prenois trop tard; enfin, je pensai que je » manquerois au devoir de ma conscience, » si je négligeois de procurer aux hommes » des avantages qui ne dépendoient que de » moi, pour travailler à leur en procurer » d'une autre espèce, qui dépendoient de » la volonté et du caprice des autres. Je re- » nonçai absolument à toutes ces idées, et » je ne m'occupai plus que de l'exécution de » mon plan ». (*de interpr. nat proem.*).

Nous devons croire, qu'au moment où Bacon écrivoit l'opuscule dont nous avons tiré les déclarations précédentes, il avoit cessé d'ambitionner les places distinguées; si dans la suite de sa vie, son cœur avoit cédé à des mouvemens d'ambition, ainsi que l'ont prétendu ses détracteurs, cachés quelquefois sous le nom de panégyristes, il n'y auroit rien en cela qui ne fût dans le cours des choses humaines. Nous sommes hors d'état de le nier;

car après tout, c'est la remarque de Tenisson, *Bacon n'étoit pas un ange.*

Cependant la réputation des talens extraordinaires et du savoir éminent de Bacon, croissant de plus en plus, les offices qu'il avoit cessé de rechercher, vinrent audevant de lui, les uns après les autres, jusques-là, que le plus éminent et le plus important de tous, vint se reposer sur sa tête. La reine Elizabeth le nomma à l'âge de 28 ans, son conseiller de loi extraordinaire, honneur qu'on assure n'avoir été fait à personne avant lui : et en cette qualité, il eut beaucoup de part aux affaires d'Etat et de finances ; elle lui accorda encore la survivance d'une charge de greffier de la chambre étoilée, qui valoit environ 1600 liv. sterlings de rentes; mais il n'en jouit que plus de vingt ans après ; cette longue expectative lui faisoit dire, *que cette charge étoit pour lui comme la terre de son voisin, qui pouvoit bien lui procurer une vue agréable, mais qui ne remplissoit pas sa grange.* C'est dans une lettre au chancelier Egerton, qu'on voit cette plaisanterie. Dans la même lettre, on lit les paroles suivantes, qui sont un témoignage de la mé-

diocrité de sa fortune, et de la générosité avec laquelle il la supportoit. « Mon bien, je vous » le confesse, est médiocre et chargé de » dettes : mon père, quoique j'ai lieu de » croire qu'il m'aimât plus qu'aucun de ses » enfans, m'a cependant traité comme le » dernier venu. Pour moi, j'ai plutôt tra- » vaillé à devenir homme de bien qu'à m'en- » richir ; et je suis assez sage pour ne point » m'en repentir ; mais comme Salomon dit » que la pauvreté vient d'abord comme *un* » *homme* qui marche à grands pas, et ensuite » comme *un homme armé*, je suis obligé de » reconnoître que je me trouve dans le pre- » mier cas, car elle s'est saisie de moi ; mais » pour le second cas, qui est de ne pouvoir » lui résister, j'espère, s'il plaît à Dieu, que » cela ne se vérifiera pas dans moi. Je me » repose en tout sur la Providence ». (*Baconiana*, *p.* 251.)

Elizabeth qui estimoit beaucoup Bacon, ne fit rien de plus pour son élévation et sa fortune. On en attribue communément la cause aux ministres de cette princesse qui redoutoient l'ascendant que donneroient à

Bacon son génie et ses connoissances, s'il leur étoit associé dans le ministère. Mais Jacques Ier., successeur d'Elizabeth, le combla de charges et d'honneurs. Dans la première année de son règne, c'est-à-dire, en 1603, il le créa chevalier; dans la seconde, il le nomma son avocat ou son conseiller de loi; dans la cinquième, solliciteur général; dans la neuvième, juge du banc du roi; dans la onzième, procureur général; dans la treizième, membre du conseil privé; dans la quatorzième, garde-des-sceaux. (Bacon avoit alors 54 ans); dans la seizième, grand chancelier, et ensuite Baron de Vérulam; dans la dix-huitième, vicomte de Saint Albans.

On sent bien que les différens offices dont Bacon fut revêtu et le rang qu'il occupoit dans l'Etat, l'impliquèrent quelquefois dans des intrigues de cour, et lui firent sur-tout jouer un rôle dans les affaires d'éclat qui furent alors portées devant les tribunaux, ainsi que dans les événemens mémorables qui eurent lieu sous le règne du roi Jacques; mais ces événemens, ces affaires, ces intrigues appartiennent proprement à l'histoire d'Angleterre: le

le récit que nous en ferions, si on lui donnoit l'étendue nécessaire, outre qu'il serviroit très-peu à faire connoître Bacon, le feroit encore pendant long-tems perdre de vue; sur-tout il intéresseroit bien foiblement la plupart des lecteurs qui cherchent principalement dans une vie de Bacon, à connoître l'homme privé et le grand philosophe, plutôt que l'homme de loi et l'homme de cour. Si quelqu'un cependant desiroit être pleinement instruit de cette partie, il peut consulter M. Mallet, dans la vie de Bacon, et mieux encore les auteurs de la *Biographie britannique*.

On ne peut que savoir au roi Jacques, le plus grand gré, d'avoir accumulé tant de charges et d'honneurs sur la tête de Bacon, et rien n'honore davantage sa mémoire. Ce prince n'a pas pris rang, il est vrai, parmi les grands rois; mais il mérite d'être compté parmi les savans hommes de son siècle. Personne n'étoit donc plus capable que lui d'apprécier le mérite et les talens littéraires de son chancelier. Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, une lettre qui montre l'opinion avantageuse qu'il en avoit

conçue. Cette lettre, qui honore le prince et son ministre, fut écrite à Bacon, à l'occasion du *Novum organum*, qui venoit de paroître, et qui étoit dédié au roi.

« Milord, j'ai reçu votre lettre et votre » livre; vous ne pouviez me faire un pré- » sent qui me fût plus agréable, et je ne » peux mieux vous en témoigner ma recon- » noissance, qu'en vous déclarant la ferme » résolution où je suis de le lire avec atten- » tion, et de dérober, dans ce dessein, quel- » ques heures à mon sommeil; car vous sa- » vez que je n'ai pas plus de loisir pour lire, » que vous n'en avez pour composer; au reste, » j'en agirai avec la liberté d'un véritable » ami, c'est-à-dire, que je ne vous épargnerai » pas les questions sur les endroits qui me » paroîtront souffrir quelque difficulté: c'est » à l'auteur de l'ouvrage à en fournir les » éclaircissemens; *nam ejus est explicare* » *cujus est condere*: mais aussi, d'un autre » côté, je me propose de vous faire connoître » les parties de votre ouvrage qui m'auront » plu davantage. En attendant, je peux vous » assurer avec confiance, que vous ne pou-

» viez pas choisir, pour le traiter, un sujet
» plus convenable à la place que vous occu-
» pez, et plus propre à faire briller votre
» méthode, ainsi que l'universalité de vos
» connoissances. D'après un premier coup-
» d'œil, j'ai déjà remarqué en général, que
» comme vous êtes d'accord avec moi pour
» garder toujours un sage milieu entre les
» deux extrêmes, vos opinions, dans quel-
» ques cas particuliers, sont aussi parfaite-
» ment conformes aux miennes. Je prie Dieu
» qu'il donne à votre ouvrage un succès tel
» que votre cœur le desire, et que votre tra-
» vail le mérite ». (Lettre 238.)

Le *Novum organum* présenté au roi Jacques Ier. par Bacon, est le plus célèbre et le plus travaillé de tous ses ouvrages; mais telles étoient la force et l'étendue de son génie, qu'il pouvoit en même tems suffire et aux plus profondes spéculations de la philosophie, et aux plus importantes comme aux plus vastes occupations de la magistrature. Bacon, dans les différens offices dont il fut revetu, honora la science, et prouva, par son exemple, comme Grotius l'a fait depuis, que les politiques se

trompent, quand ils prétendent que les savans ne sont pas propres aux affaires; car Bacon remplit constamment tous ces offices avec la plus grande distinction, et quand il fut dépouillé avec tant de rigueur de celui de chancelier, il ne fut jamais question de lui reprocher le défaut de capacité ou celui d'application aux affaires.

Il est donc vrai que Bacon, parvenu au plus haut degré de la magistrature, en fut ignominieusement dépouillé par un jugement émané du parlement d'Angleterre. C'est ici le trait le plus fâcheux dans la vie de ce grand homme; mais la Providence l'a fait tourner à sa gloire, puisqu'il a servi à faire singulièrement éclater sa religion et sa piété.

La nation, à l'occasion de différens monopoles qui paroissoient avoir été favorisés par la cour, étoit extrêmement mécontente. Elle voulut faire tomber son mécontentement sur le favori du roi, et sur ses ministres; le roi sauva son favori et abandonna le chancelier aux ressentimens du parlement; il lui conseilla même, à ce qu'on assure, de se soumettre à la chambre des pairs, en lui

donnant sa parole royale, qu'il le rétabliroit dans tous ses honneurs, s'il arrivoit qu'il en fût privé. Bacon, plein de dévouement pour la volonté du roi, voulut bien déférer au conseil qui lui étoit donné; mais il prévit quelles en seroient pour lui et pour le roi, les fâcheuses conséquences. « *Il est fort à craindre,* » lui dit-il, en prenant congé de lui, *que* » *ceux qui attaquent votre chancelier, n'at-* » *taquent aussi votre personne, et je souhaite* » *que comme je suis la première victime,* » *je sois aussi la dernière* ». (*Baconiana.*) On sait les événemens qui fatiguèrent toutes les dernières années du roi Jacques, et comment se termina le règne de Charles Ier. son fils.

Quoi qu'il en soit, Bacon ayant appris qu'on procédoit contre lui au parlement, et qu'il étoit accusé de corruption dans l'exercice de la justice, écrivit, le 19 mars 1620, une lettre aux seigneurs du parlement, qui leur fut remise le même jour par le marquis de Bukingham : il les prie, dans cette lettre, de ne point interpréter en mauvaise part son absence; il les assure qu'elle n'indique en lui

ni foiblesse, ni mensonge ; mais qu'elle est occasionnée par une maladie douloureuse, jointe pourtant à la consolation de croire avec confiance, qu'il n'étoit pas éloigné du ciel dont il avoit déjà des avant-goûts ; qu'ayant dans la circonstance de sa maladie, presque entièrement séquestré son esprit de toutes les choses de ce monde, et s'occupant du compte qu'il avoit à rendre devant la plus haute des cours, il demandoit que, suivant l'usage des autres tribunaux, il lui fût accordé un tems suffisant pour consulter avec son avocat, et préparer sa réponse ; que son avocat auroit cependant peu de part à cette réponse, parce qu'il ne prétendoit point, avec la grace de Dieu, se parer d'une fausse innocence à la faveur de la chicane ; mais qu'il déclareroit pleinement et ingénuement, ce qu'il savoit ou ce qu'il se rappelleroit, conformément à son caractère de franchise bien connu de tout le monde ; que s'il survenoit de nouvelles plaintes, il demandoit qu'il n'en résultât point contre lui de préjugés fâcheux ; qu'on devoit se rappeler à quelles surprises doit être exposé un juge qui donne chaque année deux mille or-

dres, ou deux mille décrets. Sa lettre renfermoit encore d'autres demandes aussi simples que raisonnables.

La lettre que Bacon écrivit au roi le même jour, est pleine aussi d'observations et de réflexions très-sages. Nous ne remarquerons que ce trait. « On m'accuse de m'être laissé corrompre par des présens; j'espère qu'au jour » où tous les cœurs seront ouverts, on ne » verra point en moi un cœur corrompu, » et qui aît été dans l'habitude de pervertir » la justice pour des récompenses, quoique » je reconnoisse ma fragilité, et que je ne » sois pas exempt de la corruption de notre » siècle. C'est par cette raison, que je suis » résolu de ne point me parer, ainsi que » je l'ai déjà écrit aux seigneurs, d'une » fausse innocence, en employant les artifices et les ressources de la chicane; mais je » leur parlerai selon les sentimens de mon » cœur, et je leur tiendrai le même langage que » me tient ma conscience, soit en excusant, » ou en atténuant, soit en confessant ingénuement les choses. Je prie Dieu bien sincèrement de me faire la grace de voir mes

» fautes dans toute leur étendue, et de ne » pas permettre qu'en cherchant à faire pa- » roître ma conscience plus pure qu'elle n'est » dans la réalité, je tombe dans l'endurcis- » sement ».

Le 22 avril, le prince de Galles fit avertir les seigneurs que le chancelier avoit envoyé un acte de soumission. L'auteur de la *Biographie britannique* assure qu'il n'existe peut-être aucune pièce de ce genre, écrite avec une plus grande beauté de style, et une plus grande vigueur d'expression : ce qui prouve, ajoute- » t-il, que Bacon, dans l'abîme du malheur, » étoit capable de commander à ses pensées, » et d'écrire avec autant de force et de liberté » d'esprit qu'au tems de sa prospérité ». Nous ajoutons de notre côté, que cette pièce pleine de candeur, de simplicité, d'humilité, et qui pouvoit toucher les cœurs les plus durs, fait éclater encore la religion et la piété de Bacon. Il commence par témoigner sa joie, de ce qu'après cette vie qui sera suivie d'un siècle d'or, la grandeur et le crédit d'aucun juge ne seront un asyle contre les coupables : il remarque qu'on attend une justification de sa

part; mais qu'il n'en veut point d'autre que celle de Job; et qu'après avoir fait une claire et sincère confession, il espère pouvoir dire avec ce saint homme : *je n'ai point caché mon péché et retenu mes fautes dans mon sein*; qu'il confesse et reconnoît sincèrement qu'ayant appris les accusations portées contre lui, il y trouve des sujets suffisans pour le faire renoncer à toute apologie, et pour engager les pairs à le condamner; qu'il n'insistera ni sur le défaut de preuves concluantes, ni sur le caractère des témoins, ni sur les circonstances du tems et de la manière, qui serviroient à sa justification; qu'il ne demande rien qui puisse être contraire au noble projet qu'on annonce de réformer les abus; qu'il souhaite humblement qu'il plaise au roi de lui ôter les sceaux; que cette privation sera pour lui, sans doute, une bien grande humiliation; mais aussi qu'elle sera une expiation de ses fautes.

« Vous êtes, milords, leur dit-il, ou des » hommes de naissance, et la compassion » habite toujours dans les cœurs qu'un noble » sang anime, ou des prélats respectables, » ministres de *celui qui ne brise pas un ro-*

» *seau cassé, et qui n'éteint pas le lumi-*
» *gnon qui fume encore.* Vous êtes tous sur
» un théâtre élevé, et vous ne pouvez, par
» conséquent, ignorer les révolutions aux-
» quelles les choses du monde sont sujettes,
» ni les chûtes qui menacent ceux qui oc-
» cupent les places les plus élevées : vous ne
» pouvez oublier, milords, qu'il y a des
» vices des *tems*, et des vices *personnels*,
» et que dans une réforme, qu'on entreprend
» de faire, les commencemens de la réforme
» ont une vertu opposée à celle de la *piscine*
» *de Bethsaïde.* Celle-ci avoit la vertu de
» guérir le premier qu'on y plongeoit, et
» les autres font périr les premiers sur les-
» quels ils tombent.... Mon humble prière
» est donc que cette confession de ma faute
» soit mon arrêt, et la perte des sceaux, mon
» châtiment ».

Les seigneurs ne furent point encore satisfaits de cette confession, ils en exigèrent une autre plus circonstanciée et plus nette : il la leur envoya le 29 avril. Dans cette confession, il avoue quelques faits, il en nie d'autres, et tâche d'expliquer le reste d'une manière

qui en atténue l'odieux ; nous n'en citerons que ce trait dont on peut tirer pour sa justification, ou du moins contre la sévérité de sa condamnation, de grandes conséquences.

« Je n'ai jamais été taxé d'avarice, dit-il, » et l'apôtre dit, *que la convoitise des richesses* » *est la racine de tous les maux.* Je me flatte » d'autant plus, milords, que vous me trouverez digne de grace, que *parmi les faits* » *à ma charge, il n'y en a guères, ou même* » *point du tout, qui ne soient arrivés, il* » *y a au moins deux ans* ; aulieu que ceux » dans qui la corruption est tournée en habitude, vont ordinairement en empirant, » en sorte qu'il a plu à Dieu de me conduire » par degrés au repentir ; et ma fortune est si » peu de chose, que mon plus grand embarras aujourd'hui est de payer mes dettes. » Je vous prie donc, si vous prononcez contre » moi, de ne point m'accabler par un arrêt » qui consomme ma ruine ».

Nous ne prétendons point que Bacon ait été vraiment irrépréhensible, et que la sentence prononcée contre lui, considérée en elle-même, doive être regardée comme

injuste ; mais on connoît la maxime, *summum jus, summa injuria* ; et nous ne craindrons point de le dire, puisque tous les faits imputés à Bacon étoient antérieurs de deux ans à l'accusation intentée contre lui, qu'il étoit au moment où on l'a condamné, depuis longtems irréprochable, il n'y avoit donc aucune nécessité de le traiter avec une aussi impitoyable rigueur ; et le parlement, qui lui étoit redevable de sa convocation, nous paroît avoir plus besoin d'apologie que Bacon lui-même. Oui, ce parlement ne se lavera jamais du reproche que les amis des sciences et du genre humain lui feront dans tous les tems, d'avoir pour des fautes anciennes et légères, sur lesquelles il étoit si facile et si convenable de fermer les yeux, dégradé et flétri autant qu'il étoit en son pouvoir, le personnage qui faisoit le plus d'honneur à sa nation ; un personnage, dont les travaux si constamment et si heureusement dirigés vers la gloire et l'accroissement de toutes les sciences, n'avoient pas cessé non plus, d'avoir pour objet particulier la gloire et le bonheur de sa patrie.

Quoi qu'il en soit, le 3 mai 1621, le par-

lement prononça contre Bacon, absent pour cause de maladie, la sentence suivante : « que » le chancelier paieroit une amende de qua- » rante mille livres sterlings ; qu'il seroit mis » à la tour, pour autant de tems qu'il plairoit » au roi ; qu'il étoit déclaré inhabile à possé- » der aucune charge dans le royaume, à » jamais avoir séance au parlement, et à » jamais se montrer dans l'étendue de la ju- » risdiction de la cour ». S'il ne fut pas encore privé de ses titres, il en fut redevable aux suffrages des évêques.

Bacon ne garda la prison que peu de jours : l'ordre de ne point paroître dans l'étendue de la jurisdiction de la cour, fut modifié en différens tems, et de différentes manières ; le roi lui remit l'amende à laquelle il avoit été condamné, et pour le mettre un peu à couvert des poursuites de ses créanciers, il la donna à ses parens. Dans une lettre au roi, du 30 juillet 1624, on voit que Bacon demandoit à être entièrement relevé de la sentence du parlement. Les anglois continuateurs du *Dictionnaire de Bayle*, disent, « qu'il est » vraisemblable que sa requête fût entérinée ;

» car il paroît, continuent-ils, qu'il fut » appelé au parlement la première année du » règne de Charles Ier. ».

Ce dernier fait, s'il étoit vrai, supposeroit nécessairement l'abolition de la sentence, puisque Bacon, par cet acte, avoit été dépouillé du droit d'entrer dans le parlement; mais ce que ces auteurs n'avancent qu'avec une sorte de réserve, les éditeurs des œuvres de Bacon en 1730, en 1740, etc. l'affirment sans hésiter. Ils rapportent même la lettre du roi à son procureur général, contenant l'ordre de dresser l'acte d'abolition; et quoique l'évêque Williams qui avoit remplacé Bacon dans l'office de garde-des-sceaux, et qui ne l'aimoit pas, aît fait de vives représentations au duc de Bukingam, sur cet acte, quand il fut présenté au sceau (*the parlam. hist. t.* 5, *p.* 423.), on ne doit pas balancer à croire qu'il a été expédié.

Mais que faut-il penser de la condamnation de Bacon, et quel jugement en ont porté les auteurs les plus instruits et les plus estimables ? Rawley, dans la vie de Bacon, n'a pas craint de dire « que des jaloux avoient

» tenté, mais en vain, d'imprimer quelque » tache sur la réputation de Bacon; qu'à la » vérité, il avoit été destitué de tous ses em- » plois par le roi et par le parlement; mais » que cette destitution avoit été l'ouvrage de » l'envie. *Id aliâ nisi procurante invidiâ causâ* » *factum non est* ». Il est bon de remarquer une circonstance qui donne plus de poids au sentiment de Rawley, c'est que le membre qui agit plus vivement pour donner suite à la plainte portée contre Bacon à la chambre des communes, et la faire renvoyer à la chambre des pairs, ce fut Edouard Coke, son ancien antagoniste. (*Biog. brit. p.* 401.)

Les continuateurs anglois du *Dictionnaire de Bayle*, observent « que les sentimens sont » fort partagés sur le fond même du crime » dont il étoit accusé, lorsqu'il s'agit de dé- » cider jusqu'à quel point il étoit coupable » (p. 18.); ils citent un écrit intitulé: *Réflexions sur le cas de ceux qui se laissent corrompre par des présens*, où l'auteur assure « que les his- » toriens contemporains parlent obscurément » du fond de cette affaire, et que la plupart » de ceux qui ont écrit sur ce sujet, paroissent

» disposés à le croire innocent du crime dont » il étoit soupçonné ». Ils prétendent encore, que si la chambre avoit suivi les formalités ordinaires, peut-être n'auroit-elle jamais pu parvenir à une entière évidence de crime. (Dict. p. 20.)

» Bacon, dit encore M. Guthrie, auteur » d'une histoire d'Angleterre estimée, étoit » généreux, obligeant, plein d'humanité, et » naturellement juste; son malheur a été d'a- » voir eu des domestiques qui étoient des » harpies. Il paroît, par les charges portées » contre lui dans la chambre des communes, » que si quelques-uns des présens avoient » été faits dans le dessein de corrompre la » justice, non seulement ils ne sont point » entrés dans sa bourse, mais qu'ils ont été » faits à son insu : il avoit condamné quel- » ques corrupteurs; et le ressentiment de ceux- » ci les porta à l'accuser du même crime ». (*Biog. brit. nouv. édit.*, *p.* 499.)

Mais quoi qu'il en soit de la vérité de ces faits et de l'autorité des auteurs qui les attestent, il nous suffit de pouvoir avec confiance ajouter aux observations que nous avons déjà

faites, 1°. que la plupart des présens qu'on accusoit Bacon d'avoir reçu, avoient été donnés en vue d'obtenir des ordres *interlocutoires*, et que, malgré que ces présens dussent le rendre suspect d'injustice, cependant, dans tous les ordres de cette espèce, de même que dans tous les arrêts qui sont émanés de son tribunal, il avoit toujours régné une si grande équité, qu'on n'en a jamais cassé un seul comme injuste, ainsi que l'ont remarqué les plus habiles jurisconsultes; 2°. que la plupart des dons, ainsi qu'il ne craint point de l'avancer dans sa défense, avoient été faits à titre de présens, dans un tems où celui qui les faisoit, n'avoit aucun procès, ou longtems après que le procès avoit été terminé.

C'est Rushworth (collect. t. 1, p. 25) qui nous fournit les remarques précédentes.

Mais nous avons cru devoir lire nous-même avec attention les vingt-trois articles de charges proposées contre Bacon, ainsi que ses réponses. La plupart de ces charges ne sont appuyées chacune, que sur la déposition d'un seul témoin. Il en est trois ou quatre sur lesquelles il n'a point fourni de défense: mais

sur toutes les autres, il donne des éclaircissemens et des explications qui ne permettoient plus qu'on en fît la base d'un jugement de condamnation.

Tantôt il répond qu'une somme d'argent a bien été reçue par son domestique ; mais qu'il a ordonné d'en faire la restitution; tantôt que l'argent donné n'avoit été accepté qu'en contractant l'obligation de le rendre ; quelquefois que ce qu'il avoit reçu, étoit un présent fait de concert entre des parties, et qui n'avoit rien d'odieux dans les circonstances : le plus souvent, il représente, comme l'avoit déjà remarqué Rushworth, que les dons n'ont été faits que quinze jours ou un mois, en un mot, longtems après que le procès avoit été jugé. Enfin, il s'explique dans sa confession, et en général il a procédé dans tout le cours de cette affaire, avec une simplicité, une candeur qu'on ne peut s'empêcher, il est vrai, d'admirer dans un génie aussi transcendant et qui auroit eu tant de ressources pour mettre en défaut ses ennemis et échapper à ses accusateurs, mais cependant qu'on regrette, en quelque sorte, qu'il aît employé, quand on voit quel avan-

tage en ont tiré ses adversaires, et que son siècle, semblable au nôtre sur ce point, étoit déjà trop corrompu pour en sentir le prix. Oui, on regrette en quelque sorte que Bacon ne se soit pas défendu avec toute la force et toute l'adresse dont il étoit capable, et que, par sa confession, il ne se soit laissé et n'ait laissé à ses amis aucune ressource pour sa pleine justification; mais il avoit quelque tort: il l'a senti; et son ame, naturellement droite et généreuse, a mieux aimé s'exposer à tout, plutôt que de le contester contre le témoignage de sa conscience.

Les observations que nous venons de faire sur les charges imputées à Bacon, justifient de plus en plus l'opinion que nous n'avons point craint d'énoncer sur le jugement qui condamna Bacon, en soutenant que ce jugement qui nous a paru déjà peu nécessaire, et peu convenable en lui-même, étoit de plus excessif dans sa rigueur: et pour donner plus de poids encore à notre opinion, nous observons qu'il n'existoit point d'exemple d'un jugement avant celui qu'on prononça contre Bacon, qui eût condamné un pair à ne jamais siéger au par-

lement pendant tout le cours de sa vie : c'est milord Clarendon, auteur d'une très-grande autorité en cette matière, qui nous fournit cette remarque, et qui ajoute même, que dans la règle, une semblable peine ne devoit point être infligée à un pair, à moins qu'il n'y eût un bill de proscription. (*Stephens account of the life, etc. p.* 23.) On sait que plusieurs des pairs à qui on reprocha dans la suite cet excès de sévérité, furent réduits à donner cette misérable excuse, qu'ils savoient bien que le roi adouciroit la rigueur de leur sentence. (Dict. p. 18.)

Au reste, nous ne croyons pas être les premiers qui nous soyons permis de blâmer la rigueur du parlement d'Angleterre dans la condamnation du chancelier Bacon. Haket, évêque de Lichfield, dans la vie de l'archevêque Williams, insinue manifestement qu'il pensoit comme nous (p. 49.)

Nous avouons que Bacon est blâmable de n'avoir pas veillé avec plus de soin sur le choix et la conduite de ses officiers : nous convenons encore qu'il ne s'est pas tenu assez en garde contre tout ce qui pouvoit faire soup-

sonner dans sa personne, l'intégrité du magistrat : mais rien de plus noble, de plus généreux que l'aveu qu'il en fait. La grandeur de son caractère qui permettoit bien qu'il lui échappât des fautes, parce qu'elle ne le dépouilloit pas de la fragilité humaine, ne lui a pas permis d'user ou de tergiversation pour les contester, ou d'artifice pour les pallier. « Son cœur » n'avoit pas, dit Williams Dugdale, cette » fierté orgueilleuse, qui nie ou justifie ouvertement les crimes dont elle se sent intérieurement coupable » (Williams Dugdale, t. 2. du Bar. d'Angl.) ; ajoutons, et qui craint de solliciter l'indulgence de ses juges et l'oubli de ses fautes. Aux yeux des hommes maîtrisés par les préjugés vulgaires, l'humilité que témoigna Bacon dans le cours de son affaire, montre beaucoup de foiblesse dans le caractère, et peu d'élévation dans les sentimens; mais aux yeux des hommes qui pénètrent jusqu'au fond, rien ne montre plus de force et de grandeur véritable, puisque l'humilité chrétienne est un sentiment qui nous élève au-dessus de notre nature corrompue, et nous engage, pour rendre hommage à la vérité,

à fouler aux pieds tous les préjugés du siècle et toutes les répugnances de la nature. Si la philosophie orgueilleuse censure et dédaigne Bacon à cette époque de sa vie, le christianisme le loue au contraire, et l'accueille dans son sein; et il est très-vrai que Bacon a montré alors la pitié la plus tendre et la plus ingénue. Il tira de ses malheurs, pour s'humilier sous les yeux de Dieu, et se détacher pleinement des faux biens de ce monde, tout l'avantage que la Providence, sans doute avoit en vue, en permettant sa honteuse et éclatante disgrace: sa piété, qui dans tous les tems de sa vie, avoit été sincère et remarquable, reçut des accroissemens sensibles. Tenisson n'a pas craint de dire, après Dugdale, qu'il devint dès-lors *un modèle de pénitence et d'humilité.* (*Baconiana*, *p.* 254.) Et si l'on veut bien dès-à-présent, jeter les yeux sur la prière qu'il composa dans cette conjoncture, cette prière qui ravissoit le cœur d'Addisson, l'on verra combien touchans et édifians, combien, pour tout dire en un mot, étoient chrétiens les sentimens qui remplissoient alors son cœur.

Mais ce qui montre bien que son courage

ne fut point abatu, ni son cœur flétri par l'infortune, qu'il conservoit alors toute la dignité de son ame, c'est la hauteur des pensées, la vaste étendue des desseins, la noblesse du style qui caractérisent les nombreux ouvrages qu'il composa dans les tems qui suivirent cet événement; c'est que, dans les mêmes ouvrages, on ne trouve aucune trace de plaintes et de murmures, au sujet de ses malheurs; il ne daigne en parler qu'une seule fois, et il en parle avec on ne peut plus de modération et de dignité; c'est dans la belle épître à l'évêque de Vinchestre, qu'on voit à la tête de ses dialogues sur la guerre sainte: là il observe que ses malheurs ont des rapports avec ceux de Démosthène, de Cicéron et de Senèque. « Tous trois, dit-il, ont occupé les » premières dignités dans leur patrie: tous » trois se sont vus ruinés, non par le sort des » armes, ou par des accidens malheureux; » mais par l'autorité de la justice et des loix, » en qualité de coupables et de criminels: » tous trois ont été d'illustres écrivains, et la » mémoire de leurs disgraces est aujoud'hui » chez la postérité, comme un tableau qui

» représente une nuit placée au milieu des » beaux et excellens tableaux, où leurs ac- » tions et leurs ouvrages sont peints dans » leur éclat : tous trois ont écrit pendant » le tems de leur disgrace »; mais Bacon ajoute qu'il préfère à cet égard l'exemple de Senèque, qui n'écrivit point sur les affaires politiques, et ne composa plus d'ouvrages que sur des sujets utiles à tous les siècles. Il déclare, en conséquence, qu'il emploiera tout son loisir à écrire, et qu'il placera le *talent* que Dieu lui a confié, non dans la *banque de quelques particuliers*, ainsi qu'il lui est arrivé auparavant, mais dans la *banque du public*, qui ne peut jamais faillir, et qui lui rendra un intérêt assuré, c'est-à-dire, qu'il n'aura point absolument d'autre but dans ses écrits, que l'utilité publique.

Bacon dit qu'il se console par l'exemple des grands hommes dont il vient de parler; mais c'est dans la religion, sur-tout, qu'il déclare avoir puisé ses consolations. « Ce n'est » pas, dit-il, une consolation légère de met- » tre sous nos yeux les infortunes qui ont de » la conformité avec les nôtres, parce que

» les

» les exemples font une plus vive impression
» que les raisonnemens, et qu'ils nous font
» voir ce que l'écriture-sainte nous donne
» comme un motif de consolation, qu'il ne
» nous est rien arrivé de nouveau ; *nihil novi*
» *nobis accidisse*. Les exemples des malheurs
» arrivés à d'autres, nous touchent d'autant
» plus, que ces malheurs ont plus de ressem-
» blance avec les nôtres, et que ceux qui les ont
» éprouvés, nous étoient supérieurs en mérite
» et en dignité. Car, c'est raisonner juste et
» conclure sagement, que de dire : il en est
» qui ont souffert les mêmes maux que moi,
» et qui, à tous égards, valoient mieux que
» moi; donc je ne suis pas fondé à me plaindre
» si haut, et avec tant d'amertume. Je n'ai
» point négligé, continue-t-il, ce genre de
» consolations ; mais comme chrétien, j'en ai
» goûté de bien plus parfaites ».

Bacon affranchi de la servitude de la cour et des affaires, se livra totalement à l'étude de la philosophie : il regrettoit, dit Bushel, un de ses anciens domestiques, de n'avoir pas uniquement consacré à cette étude tant d'années qu'il avoit données à la politique et à l'é-

tude des loix : « car, disoit-il, la dernière occu-
» pation apprend tout au plus à connoître le peu
» de fond qu'on doit faire sur la fortune la plus
» brillante, au lieu que l'autre dévoile à nos yeux
» les mystères si intéressans de la nature ».
(Dict. p. 19.) Il n'interrompit guères le cours de ses études, et la profonde retraite dans laquelle il s'étoit enseveli, que pour écrire de tems-en-tems au roi. Apparemment il lui écrivoit dans les momens où il étoit plus vivement poursuivi par ses créanciers, et pour solliciter le paiement de ses pensions qui se faisoit avec peu de régularité. (Dict. p. 21.) c'est dans une de ces lettres, qu'il supplie le roi *de ne pas permettre, qu'après avoir porté les sceaux, il soit réduit sur ses vieux jours à porter la besace, et à étudier pour vivre, lui qui ne souhaitoit de vivre que pour étudier.* (Lett. 149.)

Bacon profita de sa retraite pour composer ou refondre la plupart de ses ouvrages. Nous allons indiquer les principaux, et en donner une notion succincte.

Il étoit bien naturel que Bacon, attaché d'abord à la profession de jurisconsulte, consacrât aux loix les premiers essais de sa plume;

il l'a fait aussi. Les œuvres de jurisprudence occupent même dans la collection de ses écrits une place considérable; on y voit des discours qui prouvent qu'il étoit aussi grand orateur qu'habile jurisconsulte. Nous croyons cependant que le célèbre Johnson va trop loin, lorsqu'il assure que *ces discours sont au-dessous de tout ce que vantent l'insolente Grèce et la superbe Rome.* Mais dans tout ce que Bacon a écrit sur la jurisprudence, rien n'est plus remarquable, qu'un petit Traité *de la Justice universelle, ou des Sources du Droit*, inséré dans le Traité *de Augmentis.* Bacon dans ce petit écrit, montre qu'il étoit capable, non-seulement de donner aux hommes de sages loix, mais encore de faire des leçons aux législateurs eux-mêmes.

En 1610, Bacon fit paroître le Traité *de Sapientiâ veterum*, qui est une explication de plusieurs points de la mythologie des anciens. On a publié peu d'ouvrages en Angleterre ou ailleurs, qui aient été accueillis avec plus d'applaudissement, et qui paroissent devoir se maintenir plus long-tems en possession de l'estime générale. Bacon, dans cet ouvrage,

donne une preuve singulière du talent qu'il avoit de plaire à tous les partis dans la république des lettres, comme dans la conduite politique il plaisoit à tous les partis dans l'Etat; les admirateurs et les détracteurs de l'antiquité applaudirent également. Les premiers furent charmés d'un ouvrage qui paroissoit fait exprès pour justifier leur admiration; les seconds en étoient aussi très-satisfaits, parce qu'il en résultoit manifestement, que telle étoit la sagacité d'un moderne, qu'il avoit vu plus de raison dans les ouvrages des anciens, que les anciens n'y en avoient peut-être mis eux-mêmes. Dans la réalité, si les conjectures de Bacon sur le sens renfermé dans les fables du paganisme, ne sont pas toujours heureuses, elles sont toujours très-ingénieuses; et quand il semble ne pas assez bien réussir à découvrir la sagesse propre des anciens dans quelqu'une de leurs fables, il réussit toujours à manifester la sienne. On voit, par une lettre écrite à Salamanque, à M. Mathew, catholique anglois, qui fut dans tous les tems son ami fidèle, qu'il avoit à cœur que son nouvel ouvrage se répandît en Es-

pagne, et qu'il le croyoit assez ortodoxe pour ne point redouter l'examen du grand inquisiteur.

On a de Bacon quelques opuscules relatifs à la religion, qui sont tous entrés dans notre ouvrage; ils sont en assez petit nombre, et c'étoit la matière de ses regrets dans les dernières années de sa vie. Il se reprochoit d'avoir porté toutes ses offrandes dans *la cité*, et de n'en avoir point ou presque point porté dans *le temple*. Tenisson observe que les œuvres théologiques de Bacon ne renferment rien d'aussi extraordinaire que ses autres ouvrages. Cette observation bien entendue, est un éloge, et non pas une critique : Bacon, dans ses autres ouvrages, a pu ouvrir de nouvelles routes, proposer de faire, et faire lui-même de nouvelles découvertes; mais dans la religion, il n'y a rien de nouveau à découvrir, et si on ne veut pas s'égarer, il faut marcher nécessairement dans les anciennes routes; *non nobis opus est inquisitione post evangilium*, disoit Tertullien, *cùm credimus, nihil desideramus ultrà credere; hoc enim prius*

credimus non esse quod ultrà credere debeamus. (Libro de prescrip. n°. 8.) Mais toutes les espèces de mérite qui peuvent convenir à des ouvrages où il s'agit de dogme et de discipline, se trouvent éminemment dans ce qui est sorti de la plume de Bacon en ce genre. Sa Confession de foi, sur-tout, a fait l'admiration des docteurs anglois eux-mêmes.

L'histoire d'Henri VII est un des ouvrages de Bacon, les plus connus, quoiqu'il soit un des moins importans : quelques auteurs en ont critiqué les uns le style, les autres le fond. La défense de Bacon seroit facile, mais elle n'est pas nécessaire : il suffit qu'il soit incontestable que Bacon se montre dans cette histoire un grand écrivain, et en même tems, un sage, religieux et profond politique. Elle fut traduite en françois, par la Tour-Hotman, et imprimée à Paris en 1626, c'est-à-dire peu de tems après qu'elle eut paru à Londres, et dans l'année même où mourut Bacon. Cet empressement de traduire dans notre langue les œuvres de ce grand homme, montre que

la nation françoise n'a pas tardé d'en reconnoître le mérite extraordinaire, et a peut-être à cet égard été plus exacte et plus équitable que l'Angleterre.

Les lettres de Bacon forment une partie très-considérable de la collection de ses œuvres; il déclare, dans une lettre écrite peu de tems avant sa mort, qu'à l'exemple de Cicéron, de Démosthène, Pline le jeune, et de quelques autres anciens, il avoit conservé avec soin ses discours et ses lettres, que cependant il n'avoit jamais été dans l'intention de les publier pendant sa vie; mais qu'il les léguoit par son testament au docteur Williams, évêque de Lincoln, et au chancelier du duché de Lancastre, pour en disposer comme ils jugeroient à propos : elles méritoient effectivement d'être conservées, et rendues publiques; mais on doit mettre une différence entre les lettres dont il avoit fait la collection lui-même, et celles qui n'étoient point entrées dans cette collection, et qui n'ont été publiées que vers le milieu de ce siècle; il semble qu'il avoit jugé les premières dignes d'être conservées,

qu'il les avoit même en quelque sorte ratifiées, et qu'il avoit jugé différemment des autres.

Les *Essais de Morale et de Politique* sont une des premières productions de Bacon; il les publia en 1597. En 1612, il en donna une édition considérablement augmentée. En 1625, peu de tems avant sa mort, il les fit paroître traduits en latin sous le nouveau titre de *Sermones fideles seu interiora rerum*, avec des additions plus considérables encore que les premières. Il disoit au duc de Bukingham, dans l'épître dédicatoire, *Delibationes meas quæ ex omnibus operibus meis, fuerunt acceptissimæ, auxi et numero et pondere, in tantum ut opus novum sint.* Bacon mettoit beaucoup de prix à cet ouvrage, et il déclaroit à l'évêque de Vinchester que, quoiqu'il lui eût moins coûté que les autres, et que sa composition eût été pour lui un délassement, cependant, il présumoit qu'il contribueroit plus qu'aucun autre à l'illustration de son nom. Dans l'épître dédicatoire au duc de Bukingham, il va jusqu'à dire qu'il subsistera aussi long-tems que subsisteront les livres

et les lettres. Nous pensons comme Bacon sur ce dernier article, parce que ses principes et ses conseils sur les différens points de morale et de politique qu'il y traite, sont effectivement si sages, si solides, sont proposés avec tant de naturel et de clarté, que le livre qui en est dépositaire, ne périra qu'avec tous les autres; mais l'événement a montré que Bacon s'étoit trompé sur le premier; car son grand et incomparable ouvrage, celui qui est la source principale de sa gloire, et son premier titre à l'immortalité, c'est l'ouvrage du rétablissement des sciences, *de Instauratione magna Scientiarum*; ouvrage qui l'avoit occupé dès les premiers instans de sa carrière littéraire, et qu'il n'a jamais perdu de vue au milieu même de la cour et de ses occupations immenses: il l'avoit divisé en six parties. Nous ne possédons que le plan des trois dernières, et quelques matériaux destinés à entrer dans le corps de l'édifice; mais il n'en est pas de même des trois autres parties.

La première est son Traité de la dignité et de l'accroissement ou de la perfection des Scien-

ces, *de dignitate et augmentis Scientiarum.* Il donne pour ainsi-dire, dans ce Traité, le *bilan* des connoissances humaines; c'est-à-dire, qu'il montre d'un côté, ce que nous possédons en ce genre, et de l'autre, ce qui nous reste à acquérir ou à découvrir; et il indique en même tems la route qu'on doit suivre pour parvenir à ces découvertes, et completter le corps de nos connoissances : cette partie à laquelle il avoit mis la dernière main, et qui seule, forme un tout complet, est de tous les ouvrages de Bacon le plus admirable, du moins, c'est celui qu'on lit avec plus de satisfaction et de plaisir. On ne sait ce qu'on doit y admirer davantage, ou la vaste étendue des desseins, ou la profondeur des pensées, ou la sagacité de la critique, ou le sage emploi d'une érudition immense, ou la noblesse des sentimens, ou la magnificence du style. Le Traité *de Augmentis*, composé d'abord en anglois, et divisé en deux livres, avoit paru en 1605. Bacon, dans les premiers tems de sa retraite, avec le secours de quelques amis, le traduisit en latin; il l'augmenta très-considérablement, et

le divisa en neuf livres. C'est dans cet état, qu'il le fit imprimer en 1623, deux ou trois ans avant sa mort.

La seconde partie de l'*Instauratio magna* est le *Novum organum*, ou nouvel Instrument. Bacon, dans cet ouvrage, propose et fait valoir une nouvelle méthode de raisonner par induction, fondée sur l'expérience; on ne peut mieux voir la nature et les avantages de cette méthode, ou comme on dit, de cette nouvelle logique, que dans le témoignage de Gassendi que nous avons produit dans le discours préliminaire. Bacon écrivit le *Novum organum* en latin, et le fit paroître en 1620, quelque tems avant sa disgrace: ce Traité exige pour être entendu, plus d'attention que celui *de Augmentis*, parce qu'il est plus concis et plus axiomatique; mais la lecture n'en est pas moins utile. Voltaire a dit que *c'est l'échafaut avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie, et quand cet édifice a été élevé, du moins en partie, l'échafaut n'a été d'aucun usage.* Les admirateurs les plus passionnés de Voltaire, conviennent eux-mêmes et prouvent qu'il se trompe dans la dernière

partie de ce jugement; ce qui seroit susceptible de quelque critique dans cet ouvrage, c'est la censure peut-être trop rigoureuse que fait Bacon du sillogisme (*), et l'introduction de nouveaux termes qui ne sont guères moins défectueux que ceux de l'école. « Malgré la cri-» tique qu'il fait de la logique ordinaire, » comme trop remplie de mots », dit Baker, auteur anglois, d'ailleurs, grand admirateur de Bacon, « il est tombé dans le défaut » qu'il condamne; car que peut-on dire de » ses *Idola Tribus*, *Idola Specus*, *Fori*, *thea-*

(*) Voici ce que Leibnitz pensoit du sillogisme : « Je tiens que l'invention de la forme du sillo-» gisme est une des plus belles inventions de l'esprit » humain, et même des plus considérables. C'est » une espèce de *mathématique universelle*, dont » l'importance n'est pas assez connue, et l'on peut » dire qu'un art d'infallibilité y est contenu, pourvu » qu'on sache et qu'on puisse s'en bien servir, etc. » (*Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, *p.* 446.) Il est vrai que s'il s'agit de faire des découvertes en physique, la voie de l'induction servira beaucoup plus que celle du sillogisme, et c'est apparemment tout ce que dans le fond a prétendu Bacon.

» *tri*, ou de ses *instantiæ solitariæ*, *migran-*
» *tes*, *ostensivæ*, *clandestinæ*, *constitutivæ*, *etc.*
» sinon que ce sont de grands mots pour ex-
» primer des choses communes et ordi-
» naires » ?

La troisième partie de l'*Instauratio magna*, ou de son Plan général, devoit être l'Histoire naturelle et expérimentale, ou les phénomènes de l'univers. On sent qu'une semblable histoire est nécessairement immense, et ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, ni d'un seul siècle. Bacon a commencé cette histoire, et dans cette vue, il a composé plusieurs Traités. Le principal est *le Silva silvarum ;* c'est une collection d'expériences faites ou à faire, divisées en dix centuries. Les vues qu'ouvre Bacon pour varier et pousser plus loin les expériences déjà faites, portent toutes le caractère de sa grande pénétration ; il a, sur la foi d'autrui, rapporté le plus grand nombre de ces expériences; aussi a-t-il été souvent induit en erreur. Les raisons qu'il rend des phénomènes, il faut en convenir encore, ne sont pas toujours fort satisfaisantes ; mais il étoit donné à Bacon de nous conduire jusqu'à la porte de

la physique expérimentale : cette porte, il nous l'a même ouverte, il nous a invité d'entrer ; cependant, il n'est pas entré lui-même ; cela étoit réservé à l'incomparable Boyle et à ses successeurs. Il est même très-heureux que Bacon ne se soit point occupé de vérifier et de faire lui-même des expériences ; ces expériences, dont le nombre auroit toujours été fort borné, pouvoient être faites par d'autres, comme elles l'ont été effectivement, et elles lui auroient emporté un tems considérable qu'il a consacré à des ouvrages bien plus intéressans, et qui ne pouvoient être faits que par lui seul. C'est ainsi qu'on aura éternellement à regretter que Descartes aît consumé en observations anatomiques, une si grande partie de son tems.

Il est deux autres Traités de Bacon qui appartiennent à l'Histoire naturelle, très-dignes, l'un et l'autre de la haute réputation de leur auteur. L'un est l'*Histoire des Vents* ; Bacon est le premier qui aît appelé fortement l'attention des philosophes sur ces agens si importans dans la nature. Cette histoire est très-méthodique et très-digne de servir de

modèle en ce genre. Le second Traité est l'*Histoire de la Vie et de la Mort*. L'objet qu'il s'y propose, est de rendre la vie des hommes plus saine, plus douce et plus longue. Cet ouvrage fait autant d'honneur à son caractère moral, qu'à l'étendue et à la variété de ses connoissances.

Il est dans les œuvres de Bacon une multitude de petits Traités, ou de pièces détachées, toutes destinées à entrer dans le corps du grand édifice dont il avoit donné le plan, et qu'il avoit commencé à construire : leur énumération raisonnée nous meneroit trop loin; nous n'indiquerons en particulier que la *Nouvelle Atlantide*. Dans cet ouvrage, qui est demeuré imparfait, l'auteur donne le plan d'un collége sous le nom de *maison de Salomon*, ou *d'ouvrage de six jours*, dont le but seroit d'expliquer la nature, et de coopérer par de grands et admirables ouvrages à l'utilité du genre humain. « On a », dit le docteur Shaw, célèbre auteur anglois, « dans ce Traité, comme en miniature, l'abrégé de toutes les connoissances;

» exemples, préceptes, modèles pour for-
» mer l'esprit et le perfectionner dans l'his-
» toire, la géographie, la chronologie, la
» discipline militaire, la société, la morale,
» la politique, la médecine; ce qui en fait
» comme le supplément ou l'abrégé du grand
» plan de Bacon, pour la perfection des
» sciences ».

Tels sont les principaux ouvrages de Bacon, on ne peut en prendre quelque connoissance, sans reconnoître combien est légitime le droit qu'ils lui ont acquis à la reconnoissance de tous les siècles, et au titre de fondateur de la nouvelle philosophie.

Ce seroit ici la place naturelle des glorieux témoignages qu'ont rendus au genie et aux services de Bacon, les écrivains les plus illustres et les témoins les plus irrécusables; mais nous les avons déjà rassemblés dans le Discours préliminaire; le lecteur est prié de les consulter. Ainsi que nous ne pouvons rien ajouter à l'autorité absolue ou relative des témoins, nous n'avons rien à réformer dans le compte qu'ils rendent des ouvrages de Bacon, ni à retrancher de

la magnificence des éloges qu'ils lui donnent (*). Nous nous contenterons ici de dis-

(*) Dans l'éloge que Voltaire a fait de Bacon, il est cependant un trait qui nous paroît devoir être effacé. Nous sommes très-intéressés, il est vrai, à ne rien supprimer et ne rien affoiblir de tout ce qui peut donner plus de poids à l'autorité de Bacon; mais la vérité doit prévaloir sur toute autre considération, et il est de la dignité d'un aussi grand homme que Bacon, qu'à tant de titres à l'immortalité, qui sont véritables, et qui lui appartiennent incontestablement, on n'en mêle point qui soient faux.

Voltaire assure « qu'on voit, en termes exprès, » dans le livre de Bacon, cette attraction nouvelle, » dont Newton passe pour l'inventeur »; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le fond du fameux système de Newton appartient à Bacon, et qu'il doit en partager la gloire.

Voici comment le dernier traducteur de la vie de Bacon (M. Bertin) fait parler Voltaire dans sa préface. « Le plus grand service peut-être que F. Bacon » ait rendu à la philosophie, dit M. de Voltaire, a été » de deviner l'attraction; Newton en a démontré » l'existence : il faut que les hommes s'en tiennent là » jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux : mais quelle » sagacité, ajoute-t-il, dans le baron de Verulam, » d'avoir deviné cette attraction, quand personne n'y

siper quelques ombres qu'a voulu jeter sur la gloire de Bacon, un auteur célèbre, dont

» pensoit, et dans un tems où il n'y avoit que des » aveugles en physique ». On ne sauroit porter plus loin l'éloge du chancelier Bacon.

Voltaire cite à l'appui de ce qu'il avance, deux ou trois passages extraits d'un ouvrage qu'il ne nomme pas, et que nous croyons être le deuxième livre du *Novum organum ;* mais quand on confère ces trois passages, sur-tout le premier, avec le texte, on découvre des différences notables. Bacon parle bien, il est vrai, d'une force magnétique qui feroit descendre les corps graves vers la terre, et d'une autre qui peut-être aussi élève les eaux de la mer; mais il n'y dit point qu'*il faille chercher si cette force opère entre les planètes, etc.* Nous avons consulté, mais inutilement les autres ouvrages de Bacon, pour découvrir s'il ne proposoit pas ce point de recherche qui seroit effectivement très-remarquable. Quoi qu'il en soit, en partant de ce qu'a incontestablement enseigné ou soupçonné Bacon sur cette matière, on n'arrivera pas à la conclusion de Voltaire, et il ne paroîtra pas suffisamment fondé à dépouiller l'un des deux grands hommes dont il s'agit, d'une partie de la gloire dont il est en possession, pour en revêtir l'autre.

Ce qui constitue, pour ainsi-dire, ce qui caractérise le système de Newton, n'est point l'attraction que la terre exerce à l'égard des corps graves:

nous avons pourtant invoqué ailleurs le témoignage.

---

cette attraction prise en général, et sans examiner si elle a, ou si elle est elle-même une cause mécanique, a été reconnue dans tous les tems, et c'est une vérité de fait et populaire; ce n'est pas non plus la tendance des graves vers la terre, croissant à mesure qu'ils s'en approchent, et diminuant à proportion qu'ils s'en éloignent: ce point est commun à tous les systêmes sur la gravité, et il appartient au systême de Descartes, aussi-bien qu'à celui de Newton. Ce qui caractérise et différencie vraiement le dernier systême, 1°. c'est l'attraction universelle et mutuelle de toutes les particules de la matière, en sorte qu'il n'en est aucune qui n'attire chacune des autres dans toute l'étendue de l'univers, et qui ne soit aussi attirée par chacune d'entr'elles; 2°. c'est la loi de cette attraction qui agit en raison inverse des quarrés des distances. Or, Bacon qu'on ne dit assurément pas, avoir rien affirmé ni soupçonné sur cette dernière partie, n'a pareillement rien affirmé ni soupçonné sur la première. Il n'a certainement pas soupçonné l'attraction universelle, puisqu'il conjecturoit que les graves placés à une certaine distance de la terre, ne tomberoient plus, et demeureroient suspendus comme elle, et qu'ainsi qu'il y avoit des corps qui, de leur nature, étoient graves et tendoient vers le centre, il en étoit d'autres qui, de leur nature, étoient légers, et tendoient à la circon-

Hume, dans son *Histoire de la maison de Stuart*, a comparé Bacon avec Galilée, et

férence; il ne soupçonnoit pas non plus que cette attraction étoit mutuelle, et que si un caillou, par exemple, étoit attiré par la terre, la terre étoit aussi attirée par le caillou; rien absolument dans ses écrits ne le donne à entendre. Voltaire lui fait bien dire, il est vrai, qu'*il faut que les corps graves soient poussés vers le centre de la terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés*; mais le mot *mutuellement* n'est pas dans Bacon. Voici le texte de Bacon : « Necesse est » ut gravia vel tendant ex naturâ suâ ad centrum » terræ, per proprium schematismum, vel ut a massâ » corporeâ ipsius terræ, tanquam a congregatione » corporum connaturalium attrahantur et rapiantur, » et ad eam per consensum ferantur ».

Toutes les pensées et les vues de Bacon sur la pesanteur, sont consignées dans le deuxième livre du *Novum organum*, dans une préface d'un Traité *de la Pesanteur et de la Légèreté* qui est perdu, dans le *Silva silvarum* (Cent. 1re., expérience 33e.), à la fin *de la Philosophie de Parmenides*, et sur-tout dans le Traité *de Augmentis* (liv. 5, chap. 13), où il propose dix neuf questions ou recherches à faire sur la gravité. Or, si on veut prendre la peine de consulter Bacon dans tous ces lieux, on verra que ses idées sur la pesanteur, sont absolument incohérentes, contradictoires même aux points capitaux de la philo-

il adjuge au dernier une grande supériorité sur l'autre. « Si Bacon, dit-il, est considéré

---

sophie de Newton; c'est ainsi qu'il conjecture que, plus la masse des corps augmente, moins ils ont de disposition à la pesanteur. Nous venons de citer quelques autres traits de ce genre : si les bornes d'une note nous permettoient de multiplier les citations, nous porterions ce point jusqu'à l'évidence. Voltaire n'a pu l'ignorer, puisque quelques-uns de ces traits dans le *Novum organum* sont mêlés aux textes qu'il a allégués. Ainsi, par exemple, il a bien vu Bacon soupçonner que dans l'Océan atlantique, il y avoit des masses d'eaux suspendues dans les airs, et qui, lorsqu'elles tomboient, étoient déterminées plutôt par une impulsion violente, que par le mouvement naturel de la gravité; mais la gloire de paroître avoir fait une découverte curieuse et mieux posséder les auteurs anglois que les anglois eux-mêmes, lui auront fait illusion.

Au reste, si on s'obstinoit à prétendre que Bacon, en conjecturant que la gravité des corps diminue à mesure qu'augmente leur distance de la terre, doit être censé avoir donné à Newton la première idée de son système, qui est ce qu'on peut dire de plus spécieux, pour justifier l'assertion de Voltaire; alors la gloire d'avoir donné cette première idée, devroit être adjugée à l'Anglois Gilbert, et n'appartiendroit point à Bacon, puisque celui-ci a cité plusieurs fois Gilbert,

» simplement comme auteur et philosophe, » quoique très-estimable sous ce point de » vue, il est fort inférieur à Galilée, son » contemporain, et peut-être même à Kepler. Il forme ensuite la comparaison, et la

---

comme l'auteur dont il tenoit cette conjecture. « Non » sine causa Gilbertus qui de magnete laboriosissime et » secundùm viam experimentalem scripsit, dubitatio- » nem injecit, num non forte corpora gravia, post » longam a terra distantiam, motum versus inferiora » paulatim exuant ». (*de Augm. l.* 2, *cap.* 13, *l.* 5, *cap.* 3. *num.* 8.)

C'est le même écrivain qui lui a fourni ses idées sur l'influence et la quantité des forces magnétiques, et il croyoit même que Gilbert les avoit poussées trop loin. *Opinio Gilberti est quod magnetica vis terra ad alliciendum gravia, non extendatur ultra orbem virtutis sua.* (Nov. organ.) *Vires magneticas non insciè introduxit Gilbertus; sed et ipse factus magnes, nimio scilicet plura quam oportet ad illas trahens et navem ædificans ex scalmo.* (*Hist. gravis et levis.*)

On peut juger facilement, d'après les observations précédentes, combien dangereusement Voltaire et tant d'autres qui le croient sur sa parole, compromettent la gloire de Bacon, en établissant pour *le principal titre de cette gloire*, la découverte du système de Newton.

termine par ces paroles : « l'esprit natio-
» nal qui domine parmi les Anglois, leur fait
» prodiguer à leurs éminens écrivains, entre
» lesquels ils comptent Bacon, des louanges
» et des acclamations qui peuvent souvent
» paroître ou partiales ou excessives ». Feller, dans son *Dictionnaire historique*, blâme hautement la comparaison que fait Hume : « il
» faut avoir, dit-il, étrangement le goût des
» comparaisons, pour comparer Bacon avec
» un astronome, et chercher des rapports
» entre deux hommes, pour avoir le plaisir
» de dire qu'il n'y en a pas ». Feller a raison, mais il auroit pu cependant encore mieux justifier sa censure. Tenisson, mort archevêque de Cantorbery, avoit déjà fait, près de cent ans avant Hume, une sorte de parallèle entre Bacon et Galilée, mais plus sage et plus savante que celle de Hume : aussi sa conclusion est-elle bien différente. « Galilée, dit-il,
» a perfectionné la doctrine de Copernic, il
» a découvert à la faveur du télescope, de
» nouveaux astres dans les cieux ; il a écrit
» des dialogues sur le système du monde et
» sur le mouvement local ; et on peut dire

» de ce dernier ouvrage, que c'est une clef qui
» ouvre la nature; mais Galilée n'est point
» entré dans le détail des différentes classes
» de corps, il ne s'est point occupé des par-
» ticularités qu'ils contiennent, non plus
» que de leurs mouvemens et de leurs usages
» respectifs. Plusieurs années avant que Ga-
» lilée eût publié aucun de ses ouvrages, Ba-
» con avoit déjà conçu et formé dans sa tête
» le vaste plan de la *Science expérimentale*;
» car le *Sidereus nuntius* de Galilée, n'a
» paru que vers le milieu du règne du roi
» Jacques Ier.; et le roi Charles Ier. étoit
» déjà depuis quelques années sur le trône,
» lorsque Galilée publia ses dialogues sur
» le système du monde; aulieu que Bacon
» avoit non-seulement publié ses deux livres
» *de Augm. Scient.* dans les premières années
« du règne de Jacques Ier.; mais il avoit déjà
» écrit sous le règne d'Elizabeth, ainsi qu'il
» paroît évidemment par sa lettre au père Ful-
» gence Vénitien, son *Temporis partus mas-*
» *culus*; or, ce dernier ouvrage, pompeux,
» il est vrai dans le titre, mais solide dans
» sa substance, semblable à ces grands pa-
» naches

» naches qui ombragent quelquefois de » bonnes têtes, contient au moins imparfaitement, et autant que son âge peu avancé » pouvoit le permettre, tous les principes de » son Traité de l'*Instauration*. Ainsi Bacon » avoit dès-lors dans sa tête, ce grand ouvrage, cet ouvrage si vaste et si parfait » dans son ensemble, auquel dans ces derniers tems, on a bien pu ajouter, ou dont » on a pu retrancher quelque chose : mais » de manière qu'il est toujours vrai de dire » que Bacon seul avoit formé le plan de *cette* » *maison de sagesse* ». (*Baconiana*, *p.* 8.) (*)

Rien de plus sage et de plus concluant que ces réflexions; elles sont une réfutation anticipée du jugement que devoit porter Hume dans ces derniers tems; mais nous avons à produire une réflexion du même auteur, bien simple et bien naturelle, et cependant, très-propre à montrer la force du génie de Bacon pour la

(*) Il fait allusion à la Nouvelle Atlantide, où cet admirable collége que Bacon a suposé avoir été établi pour l'avancement des sciences, est appelé *maison de sagesse*.

philosophie, et à lui faire adjuger une sorte de supériorité sur tous les autres philosophes.

« Il est une circonstance, dit-il, qui » semble mettre Bacon au-dessus de Des- » cartes, Gassendi, Copernic, Galilée, en » un mot, de tous les grands philosophes de » son tems; c'est que ces philosophes ont » joui d'un grand loisir, et se sont occupé » principalement, et sans distraction, de la » partie qui étoit l'objet de leurs études, » aulieu que Bacon a toujours été plongé dans » les affaires les plus importantes; d'abord » jurisconsulte de profession, et successive- » ment avocat extraordinaire de la reine Eli- » zabeth, et sous le règne du roi Jacques, » avocat du roi, solliciteur général, juge du » banc du roi, procureur général, membre » du conseil privé, garde-des-sceaux, lord » protecteur pendant le voyage que le roi fit » en Ecosse, enfin grand chancelier d'Angle- » terre. N'est-ce pas un miracle qu'avec un » genre de vie semblable, toutes les semences » de la philosophie, dans ce grand person- » nage, n'aient pas été chaque jour foulées » aux pieds, et en peu de tems, entière-

» ment étouffées, et que quelques-unes d'en-
» tr'elles aient pu parvenir à maturité? Ce-
» pendant, elles ont prospéré dans Bacon,
» bien au-delà de ce qu'ont fait les semences
» de même espèce dans les philosophes dont
» nous avons parlé, quoiqu'ils ne fussent
» point comme Bacon, accablés sous une si
» grande multitude d'affaires temporelles ».
(*Baconiana*, *p.* 6.)

On comprend qu'on doit excepter du tems où Bacon étoit obsédé d'affaires, les quatre ou cinq années de sa vie qui suivirent sa disgrace. Il eut alors autant de liberté que les autres philosophes, de consacrer tout son tems aux progrès de la philosophie; aussi n'y eut-il que la mort qui mit un terme à ses études. En 1625, il fut attaqué de la peste qui régna pendant l'été dans la Grande-Bretagne; c'est alors qu'il traduisit en vers anglois un certain nombre de pseaumes. Ce pieux exercice étoit son délassement et sa consolation pendant sa maladie; il rendit bientôt sa traduction publique, et la dédia à Georges Herbert, son ami, qui étoit à-la-fois théologien et poëte.

Nous ne sommes point en état de décider si cette traduction annonce dans Bacon un talent extraordinaire pour la poésie ; nous sommes seulement très-assurés, par son Traité *de Augmentis*, qu'il connoissoit à fond tous les principes de cet art. Cette traduction, dans les circonstances où elle a été faite, prouve au moins la sincère et tendre piété de ce grand homme.

Il échappa heureusement à la peste de 1625 ; mais son tempérament étoit délicat, et il passa avec peine l'hiver suivant, qui fut très-rude. Au printems, il voulut faire en campagne des expériences sur la conservation et l'endurcissement des corps ; ces expériences que nous ne connoissons pas, lui réussirent très-bien, à ce qu'il assure dans une lettre au comte d'Arundel, qui est la dernière qu'il aît écrite ; mais il fut la victime de son goût pour l'Histoire naturelle, comme l'avoit été Pline l'ancien, ainsi qu'il l'observe dans la même lettre. Dans le même jour où il fit l'expérience, il se trouva si mal, qu'il fut obligé de s'arrêter entre Londres et Highgate, dans la maison du comte d'Arundel ; il y vécut environ une

semaine, et y mourut d'une fluxion de poitrine le 9 avril de l'an 1626 qui étoit le jour de Pâques, âgé de soixante-six ans.

Nous ne connoissons aucune circonstance des derniers momens de Bacon; apparemment il ne s'est trouvé alors personne auprès de lui, qui aît été propre à recueillir et à nous transmettre ses dernières paroles et ses derniers sentimens. Bacon avoit vécu dans la communion de l'église anglicane; il doit être censé mort dans la même communion. Son corps fut porté dans l'église de saint Michel, près saint Alban, et y fut enseveli auprès de sa mère, conformément à ses dernières volontés. On trouvera dans notre ouvrage un extrait du testament qu'il fit deux ou trois mois avant sa mort. C'est un témoignage bien frappant et bien authentique de sa religion profonde et de la tendre piété qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours.

Ce testament prouve encore que Bacon n'est pas mort, comme l'ont avancé quelques écrivains, dans une extrême pauvreté. Les legs nombreux, et quelques-unes des dispositions que cette pièce renferme, suppo-

sent que Bacon croyoit posséder encore une fortune considérable. Il est vrai que sa succession parut assez embarrassée aux exécuteurs testamentaires qu'il avoit désignés pour qu'ils aient refusé d'accepter cet office. L'administration des biens fut confiée à deux de ses créanciers, Thomas Méantis et Robert Rich; mais Stephens nous apprend qu'au bout de trois ans, ils firent la répartition, et il croit que les fonds furent plus que suffisans pour acquitter les legs et les créances. (Acount, p. 26.) Au reste, Rawley, son chapelain, déclare à ceux qui prétendoient, apparemment dans un esprit de critique, que Bacon avoit terminé ses dernières années dans un état de pénurie, qu'après la perte de ses emplois, il auroit pu tenir encore un grand état, mais qu'il fut incomparablement plus heureux qu'auparavant, en vivant avec beaucoup de modestie, et en offrant un exemple très-mémorable de toutes sortes de vertus, mais sur-tout de patience, de bonté et de piété (*).

(*) Voici les termes de Rawley, qui étoit un des légataires de Bacon. *Neque est quod ullam ei post remotionem, familiaris rei tenuitatem objicere velit :*

Bacon n'a point laissé de postérité. A l'âge de 40 ans, il avoit épousé une fille du Chevalier Barnham, alderman de Londres, qui lui apporta tant en argent qu'en fonds de terre, une dot considérable : elle ne lui donna point d'enfans ; mais il n'eut pas moins pour elle la tendresse la plus vive et la plus constante.

Nous n'avons guères, jusqu'à présent, fait connoître dans Bacon, que le savant et le philosophe, et si l'on veut encore, l'homme religieux, mais on n'a point encore vu l'homme privé. Il est bon d'en donner aussi quelque connoissance. Nous croyons pouvoir dire, avec vérité, que le cœur chez Bacon, n'étoit pas moins excellent que l'esprit. Il est impossible

---

constat enim post hanc, nihil quicquam horum quæ ad statûs magnificentiam fecissent, illi defuisse, sed ità nihilominus vixisse, ut jovi ipsi de felicitate controversiam facere velle visus fuerit, virtutis omnis, pietatis, humanitatis, patientiæ imprimis exemplum maxime honorabile.

Si l'on veut plus de détails sur cette prétendue pauvreté de Bacon, on peut consulter le Dictionnaire de Chauffepié, article Bacon, p. 22.

de lire ses ouvrages, et de ne point l'aimer; on y chercheroit envain des injures ou des critiques personnelles; on n'y découvre ni fiel, ni amertume; on n'y entend ni plaintes ni murmures, et cela est vrai des ouvrages qui ont suivi sa catastrophe, aussi-bien que de ceux qui l'ont précédé : tout y respire le zèle le plus ingénu pour la vérité et la charité la plus tendre pour les hommes. Bacon, sans doute, a eu des ennemis et des ennemis aussi violens qu'injustes; mais il ne fut jamais l'ennemi de personne, et ne conserva jamais le plus léger ressentiment des injures qui lui avoient été faites. Il en prend Dieu à témoin dans cette belle prière qu'il lui adressoit au tems de sa disgrace. « Vous savez, Seigneur, que si » quelques personnes m'ont traité en ennemi, » je ne m'en suis point souvenu, et le so- » leil ne s'est presque jamais couché sur le mé- » contentement qu'auroit pu me donner leur » conduite : semblable à une colombe, j'ai » toujours été sans malice. Je n'ai jamais, » dit-il ailleurs, nourri ni enfanté de malice ». (Rawley, vit.) Rien de plus beau, sans doute, que le témoignage que Bacon se rend à lui-

même; mais ce témoignage échappe à sa simplicité et sa candeur; il n'est démenti dans aucune ligne de ses écrits, et il seroit bien difficile d'avoir lu Bacon, et de ne point croire à sa parole.

On sent bien, qu'avec un cœur si beau et si facile à pardonner les injures, Bacon ne pouvoit qu'être bon dans toute la force de ce terme. La bonté de son cœur qui perce déjà dans tous ses écrits, se manifestoit bien plus sensiblement dans toute sa conduite. Jusques dans les réquisitoires où, forcé par sa qualité de procureur général, il dénonçoit les coupables et poursuivoit leur punition, cette qualité se faisoit sentir, il l'a même portée trop loin, et c'est un excès de bonté qui a été la source de ses fautes et de ses malheurs. Addisson l'avoit dit avant nous, *le principal défaut de Bacon a été l'excès de cette vertu qui couvre la multitude des péchés.* (Addisson Vorks, t. 2, p. 401.) De jeunes gens appartenans à des familles distinguées, bien instruits que Bacon traitoit les personnes de sa maison avec beaucoup de bonté, et les pourvoyoit bientôt d'emplois honorables,

s'empressoient d'entrer à son service, et dans le nombre, il s'en est trouvé qui ont abusé de sa facilité et de sa protection pour leur malheur et plus encore pour celui de leur maître. (Rawley.)

On jugera facilement encore, que la bonté de Bacon devoit le rendre doux, complaisant, conciliant dans le commerce de la vie; aussi l'étoit-il au souverain degré. Ce caractère de conciliation et de paix, il le portoit dans la discussion de toutes les affaires ecclésiastiques ou civiles; le roi Jacques lui rendoit le témoignage, qu'il avoit le talent de traiter et de terminer toutes les affaires par des voies douces. Bacon auroit donc bien desiré voir finir par de semblables voies, les divisions qui déchiroient alors les églises d'Angleterre, et qui aboutirent enfin, à faire périr sur l'échafaut, un prince qui lui étoit infiniment cher. Il l'auroit voulu, par amour pour la paix et pour l'unité; mais il faut convenir qu'il l'auroit aussi desiré par zèle pour le progrès des sciences arrêté par les troubles des controverses. « Je ressemble, écrivoit-il, » en 1609, à M. Mathew, au meûnier de

» Manchester (village près de Cambridge), » qui prioit au milieu de ses saules, pour » la tranquillité de l'air, parce que, disoit » ce bon meûnier, quand les vents souffient, » les moulins à vent travaillent, et mon mou- » lin à eau ne travaille plus, ou travaille » moins ».

Nous venons de dire que, par une suite de son amour pour la paix, auquel se joignoient sans doute des considérations d'une plus haute importance, il auroit bien voulu voir la fin des divisions qui troubloient l'église d'Angleterre ; mais ses vœux se portoient plus loin, il auroit aussi desiré ardemment la réunion de cette église à l'église romaine, et en général, la réunion de toutes les parties de la chrétienté ; il parle fréquemment de l'unité dans l'église, il en fait valoir les avantages, il en détermine la nature en général, il propose les moyens de la procurer ; et un chapitre entier est consacré à cet objet dans ses Essais de morale.

Assurément si Bacon avoit vécu dans les mêmes circonstances que Leibnitz, il auroit travaillé avec autant d'ardeur, et peut-être plus

de succès que ce grand homme, à la réunion des protestans et des catholiques. On sait que Leibnitz a correspondu pendant longtems avec l'illustre évêque de Meaux sur cet objet; il l'avoit extrêmement à cœur; et on voit, dans la collection de ses œuvres, une multitude de lettres écrites à différens personnages, qui portent en titre, *de Concilio irenico*, de la Pacification des sociétés chrétiennes.

Cette réunion, si desirable dans tous les tems, combien l'est-elle plus dans les circonstances présentes? Les rapprochemens de personnes qu'ont occasionné les conjonctures, ont fait évanouir les préventions qui en formoient le plus grand obstacle; il est donc permis de l'espérer plus que jamais; et il est consolant de penser que tant de maux n'ont été permis par la Providence, que pour préparer un si grand bien.

Bacon, quoiqu'élevé par une mère zélée protestante, et qui avoit poussé le zèle pour sa religion, jusqu'à prendre elle-même la peine de traduire de latin en anglois, l'*Apologie de de l'église d'Angleterre de l'évêque Jewels*, ouvrage qui, depuis la traduction, devint élé-

mentaire; Bacon, dis-je, avoit toujours été moins prévenu contre les catholiques et leur doctrine, que les protestans n'ont coutume de l'être. On voit qu'il s'en rapprochoit à mesure qu'il avançoit en âge et en connoissances. Il est très-remarquable que, dans sa Profession de Foi qui est très-étendue, et peut-être celui de ses ouvrages qui est travaillé avec plus de soin, il n'a inséré aucun des articles qui sont propres à l'église anglicane, et qui la divisent d'avec l'église romaine : nous avons même déjà observé dans le Discours préliminaire, qu'il seroit assez difficile d'y trouver quelqu'article qui ne pût être avoué par un théologien catholique (*).

(*) L'endroit qui pourroit présenter à ce théologien plus de difficulté, est celui où Bacon dit que l'église à qui il *appartient d'interpréter les saintes écritures, doit fonder son interprétation sur les écritures elles-mêmes.* Il sembleroit d'abord, par ces paroles, vouloir exclure le secours que l'église tire pour cette interprétation de la tradition des SS. PP.; mais on peut croire que Bacon n'a point eu cette intention; autrement il n'auroit pas été d'accord avec lui-même, puisque, dans son avertisse-

Une petite circonstance qui n'est peut-être pas indigne de quelqu'attention, c'est que dans son dialogue sur la Guerre sainte, où il met en œuvre six interlocuteurs, cinq de ces interlocuteurs sont supposés catholiques, un seul est protestant.

Mais ce qui est vraïment digne de remarque, c'est que Bacon paroît admettre le grand principe des catholiques, qui seul bien entendu et bien suivi, suffiroit pour terminer toutes les controverses; *l'église est seule juge des différens sur la religion.*

On sait d'un côté, que Bacon croyoit que l'épiscopat est de droit divin, que par le même droit, les évêques sont supérieurs aux prêtres, que c'est à leurs soins et à leur autorité que sont confiés le gouvernement de l'église et la décision de toutes les affaires ecclésiastiques: et d'un autre côté, voici comment dans la

---

ment sur les controverses de l'église d'Angleterre, il blâme fortement certains sectaires qui, « en dégra- » dant, dit-il, l'autorité des SS. PP., se sont » privés eux-mêmes, et ont privé l'église des se- » cours si avantageux qu'on peut en tirer pour l'in- » telligence des livres saints ».

dixième de ses *Considérations sacrées*, Bacon parle sur le texte : *vous les protégerez, Seigneur, dans votre tabernacle contre la contradiction des langues.* (Ps. 30. 21.) « La » contradiction des langues, dit-il, se rencontre par-tout hors du tabernacle de Dieu ; » aussi de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne trouverez point de fin à » toutes les controverses, à moins que vous » ne vous réfugiez dans le tabernacle. Vous » me direz peut-être, cela est vrai, si vous » entendez par-là qu'il faut entrer dans » l'unité de l'église ; mais je réponds, prenez garde, le tabernacle renfermoit l'arche, » et l'arche étoit dépositaire du *témoignage*, ou des tables de la loi.... Le » tabernacle n'avoit été construit que pour » garder et pour qu'on prît de là, le *témoignage ;* et c'est ainsi que le corps des écritures a été confié à l'église pour qu'elle le » gardât soigneusement, et qu'on le reçût de » ses mains.... (*) »

(*) Nous croyons devoir rapporter le texte latin : Contradictiones linguarum ubîque occurrunt extra,

Bacon dit encore dans sa Confession de foi, n°. 19 : « l'église ne peut rien enseigner ni » rien commander qui soit contraire à la pa- » role consignée dans les écritures ; mais elle » est semblable à l'arche, où les tables du » premier testament étoient gardées et con- » servées, c'est-à-dire, que l'église a seule- » ment la garde et la distribution des écri- » tures qui lui ont été confiées. Cependant, » elle a de plus encore le droit de les inter- » préter ». Au IXe. livre *de Augmentis*, il soutient que l'autorité d'interpréter les saints livres est fondée dans le consentement de l'église ; *autoritas interpretandi sacras scripturas, in consensu ecclesiæ firmatur.*

---

tabernaculum Dei. Quare, quocumque te verteris, exitum controversiarum non reperies, nisi huc te receperis. Dices, verum est, nempe in unitatem ecclesiæ. Sed adverte. Erat in tabernaculo arca, et in arcâ testimonium, vel tabulæ legis. Quid mihi narras corticem tabernaculi, sine nucleo testimonii ? tabernaculum ad custodiendum et tradendum testimonium erat ordinatum. Eodem modo et ecclesiæ, custodia et traditio per manus scripturarum demandata est, sed anima tabernaculi est testimonium.

C'est encore enseigner en d'autres termes que le droit d'interpréter les écritures, appartient à l'église.

Concluons : Bacon enseigne expressément qu'on doit recevoir des mains de l'église, le corps des saintes écritures, et que c'est à elle qu'il appartient de les interpréter, c'est-à-dire, d'en faire connoître le véritable sens. Donc il a cru que l'église étoit juge et seule juge des controverses qui s'élèvent sur le sens des saintes écritures (*).

Rawley, chapelain du chancelier Bacon, et qui a écrit sa vie, nous apprend que sa conversation étoit aussi agréable qu'instruc-

---

(*) Il seroit bon de consulter encore l'art. XX de la Confession de foi. Nous ajouterons seulement que nous n'avons pas vu, sans quelque surprise, Bacon rapporter simplement, sans l'accompagner d'aucune note critique, l'apophtegme suivant : « Etienne Gardiner, évêque de Vinches-» ter, grand défenseur de l'église romaine, avoit » accoutumé de dire que les protestans qui s'ap-» puient sur l'écriture, ressembloient à ces mes-» sagers qui portent la vérité dans leurs lettres et le » mensonge dans leur bouche. » (Apopht. 118.)

tive; il dit avoir vu des personnes d'un grand mérite, qui invitées à sa table, faisoient usage de leurs tablettes, aussi-tôt qu'elles en sortoient. Bacon ne cherchoit point à s'emparer de la conversation, ni à briller aux dépens des autres : il avoit même l'attention de les faire parler sur les sujets qu'ils possédoient le mieux; il ne méprisoit les observations de personne, et recevoit volontiers des instructions, de quelque part qu'elles vinssent. Quand il parloit, on l'écoutoit sans le contredire, comme s'il eût prononcé des oracles : tant il savoit mettre de raison, de clarté, d'intérêt dans ses discours; et tant étoit grande l'opinion qu'on avoit de son savoir et de sa sagesse. « J'ai souvent remarqué, dit Rawley, » et bien des personnes distinguées l'ont » observé comme moi, que quand il lui arri- » voit de rapporter dans la conversation ce » qu'avoit dit un autre, il avoit le talent d'y » donner un tour plus avantageux et plus » agréable, ensorte que l'autre, en recon- » noissant le fond de ses pensées, les trou- » voit beaucoup mieux rendues ».

Bacon qui parloit si bien dans les conver-

sations particulières, étoit supérieur à lui-même dans la tribune. « Jamais homme, dit » Jonhson, qui l'avoit souvent entendu, ne » parla avec plus de justesse, de facilité et de » solidité, sans mêler jamais à ce qu'il di- » soit, rien de frivole ou d'inutile. Chaque » partie de son discours avoit ses graces par- » ticulières; ses auditeurs ne pouvoient ni » tousser, ni détourner les yeux, sans perdre » quelque chose de ce qu'il disoit; il donnoit » des loix en parlant, il irritoit et appaisoit » à son gré les juges; quand on avoit com- » mencé de l'entendre, on n'avoit d'autre » crainte que de le voir finir ». Johnson termine ce glorieux témoignage rendu à l'éloquence de Bacon, par ces paroles qui l'honorent lui-même. « Les dignités aux- » quelles Bacon a été élevé, n'ont rien ajouté » à l'idée que je m'en étois formée; mais » j'ai respecté, et je respecte la grandeur » qui lui étoit propre.... Quand il a vécu » dans le malheur, j'ai prié Dieu seule- » ment de fortifier son courage, et je n'ai » pu en témoigner aucune peine, persuadé » que les accidens de la fortune ne peuvent

» donner aucune atteinte à la vertu, et ne » servent qu'à la manifester davantage ».

Quand on pense d'un côté à la multitude des occupations civiles qui ont rempli la vie de Bacon, et de l'autre, à l'immense lecture que supposent ses ouvrages, on tombe dans un grand étonnement, on a peine à concevoir comment il a pu suffire à l'une et à l'autre; mais l'étonnement cesse en grande partie, quand on sait que Bacon ne perdit jamais aucune partie de son tems; qu'aussitôt après qu'il avoit terminé une affaire, ou qu'il étoit de retour dans sa maison, il reprenoit, sans perdre un seul instant, le fil de ses lectures ou de ses méditations. Cependant il usoit d'une sage sobriété dans son goût pour la lecture; jamais il ne la poussoit jusqu'à provoquer au-dedans de lui-même l'ennui et la satiété. Il croyoit même devoir l'interrompre quelquefois, pour donner à son esprit un peu de repos, et il remplissoit les intervalles de ses lectures par des exercices pris avec modération, tels que le jeu de boule, la promenade à pied ou à cheval, ou en voiture, etc. Rawley observe, et cette

observation fait honneur à sa sagacité, que Bacon paroît cependant ne rien devoir à la lecture; que ses idées principales lui appartiennent en propre; qu'il n'en a pris le germe nulle part, et que si quelque philosophe dans ces derniers tems, a reçu immédiatement de Dieu dès lumières extraordinaires dans l'ordre des sciences humaines, c'est assurément le chancelier Bacon.

On présumeroit facilement, quand bien même nous n'en parlerions pas, que Bacon dans ses lectures n'oublioit pas l'écriture-sainte; mais on doit aller plus loin; on doit croire qu'on peut dire de lui avec autant de vérité qu'on l'a dit de Newton, que *de tous les livres, celui qu'il lisoit plus assiduement, étoit la Bible.* Ce ne sont pas seulement les citations de l'écriture, répandues si abondamment et si habilement dans ses écrits, qui nous autorisent à rendre ce témoignage; nous avons un témoin du fait, bien intègre et bien instruit, c'est Bacon lui-même. *Vos créatures ont été mes livres*, disoit-il à Dieu, dans cette admirable prière qu'il lui adressoit après sa disgrace, et l'on sait qu'effec-

tivement Bacon étudioit bien assiduement la nature; *mais vos écritures l'ont été bien davantage.*

Long-tems avant la mort de Bacon, sa réputation étoit très-grande en France aussi-bien qu'en Italie. Le marquis d'Effiat, ambassadeur de Louis XIII à la cour d'Angleterre, envoyé à l'occasion du mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, fut à peine arrivé à Londres, qu'il s'empressa de faire une visite à l'ancien chancelier: il le trouva malade dans son lit, avec les rideaux fermés: « Vous avez toujours été pour moi, » lui dit le marquis, comme les anges dont » j'ai beaucoup entendu parler, et sur le sujet » desquels j'ai lu bien des choses, mais que » je n'ai jamais vu ».

« Monsieur (*), répondit aussi-tôt Bacon,

(*) Voltaire a cru devoir donner un autre tour à ce compliment du marquis. « Vous ressemblez, lui » fait-il dire, aux anges; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, » et on n'a jamais la consolation de les voir ». Les traducteurs de la vie de Bacon, par Mallet, ont emprunté la formule de Voltaire. L'exactitude demande

» qui avoit la répartie très-vive, si la bonté des » autres me fait comparer aux anges, mes in- » firmités me font sentir que je suis homme ». Il se forma, depuis ce moment, une étroite amitié entre l'un et l'autre; le marquis l'appeloit son père, et Bacon, quand il lui écrivoit, le nommoit son fils. Rien n'honore davantage ce seigneur français, et ne justifie mieux le témoignage rendu par les auteurs du tems à son mérite extraordinaire, que l'attachement qu'il conçut et la vénération qu'il témoigna pour le chancelier Bacon, vivant alors dans la disgrace. Les auteurs anglois ont ignoré, ou ne nous ont pas fait connoître un trait de son zèle pour les intérêts de ce grand personnage; il seroit difficile d'en douter : le sieur de Golefer, *conseiller et historiographe* du roi, le rappellé et atteste, parlant au marquis d'Effiat dans l'é-

---

qu'on la rapporte telle qu'on la trouve dans Rawley et Stephens. Le marquis d'Effiat fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, maréchal de France en 1631. Il mourut en 1632, près de Trèves, en allant commander en Allemagne.

pître d'édicatoire qu'on lit à la tête de la traduction du Traité *de Augmentis*, imprimé en 1632; ce trait, c'est que le marquis solli-cita auprès du roi Jacques, pendant qu'il étoit en Angleterre, et obtint le rétablissement d'une pension que Bacon avoit perdue.

Dans la collection des lettres de Bacon, il s'en rencontre une au marquis d'Effiat; c'est le seul monument dans ses œuvres, d'où nous puissions inférer qu'il savoit la langue française, et ne l'avoit pas oubliée dans les dernières années de sa vie. Nous croyons devoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Monsieur l'ambassadeur mon fils, voyant » que votre excellence fait et traite mariages » non-seulement entre les princes d'Angle-» terre et de France; mais aussi entre les » langues (puisque vous faites traduire mon « livre (*) de l'*avancement des Sciences* en

(*) Il y a quelqu'apparence que la traduction à laquelle faisoit travailler ce seigneur, est celle dont nous avons parlé plus haut. Cette traduction paroît faite avec soin; mais Golefer suppose dans ses notes marginales, qu'il en existoit une autre, dont l'auteur s'appeloit Maugard, faite sur le texte » français)

» français) j'ai bien voulu vous envoyer mon
» livre dernièrement imprimé que j'avois
» pourveu pour vous : mais j'étois en doupte
» de le vous envoyer, pour ce qu'il étoit
» écrit en anglois; mais à cette heure, pour
» la raison susdite, je le vous envoie : c'est
» un recompilement de mes *Essais Morales*

---

anglois, avant que le Traité eût été traduit en latin par Bacon, et en eût reçu les augmentations qui le rendoient une fois plus considérable. Tenisson, dans le *Baconiana*, se plaint de l'infidélité de la traduction française du Traité *de Augmentis*.

Si l'accusation est bien fondée, nous croyons qu'elle tomberoit sur la traduction de Maugard, que nous ne connoissons point.

Bacon, dans sa lettre, semble inviter le marquis d'Effiat à procurer aussi la traduction des *Essais de Morale et de Politique*. Ce qui est certain, c'est que les *Essais de Morale*, dans l'état où ils venoient d'être mis par Bacon, furent très-promptement traduits en français; puisque le privilége pour l'impression de la traduction est du 3 janvier 1626, et que le traducteur (Beaudoin), dans l'épître dédicatoire au chancelier d'Aligre, suppose que Bacon vivoit encore. Stephens (*Account of the life*) dit que les *Essais de Morale* ont été traduits par le marquis

» *et civiles*, mais tellement enlargies et en-
» richies tant de nombre que de poids, que
» c'est de fait un œuvre nouveau. Je vous
» baise les mains, et reste votre très-affec-
» tionné ami et très-humble serviteur ». Cette lettre, dont nous n'avons pas la date, paroît écrite très-peu de tems avant la mort de Bacon, elle est l'avant-dernière dans la collection de ses lettres.

On a prétendu que Bacon avoit été un vil flatteur; c'est principalement à l'égard du roi Jacques et du duc de Bukingham son favori, qu'on l'accuse d'avoir joué ce rôle méprisable; mais il n'a rien loué dans l'un et dans l'autre qui ne fût vraiment louable. Il a loué l'esprit, le savoir et la bonté dans le roi Jacques, son bienfaiteur; ces éloges étoient fondés: ce prince qui manquoit d'ailleurs de quelques qualités essentielles à un grand roi, a été incon-

---

d'Effiat. Apparamment il a voulu dire, par ses conseils et par ses soins. Cette traduction de Beaudoin eut dans le tems un grand succès, puis qu'en 1636, on en étoit à la troisième édition; mais il en a paru une bien meilleure à tous égards, en 1734, et réimprimée à Paris en 1796.

testablement le plus savant monarque des derniers siècles : il seroit né, et auroit vécu dans une condition privée, qu'il auroit occupé un rang distingué parmi les hommes de lettres de son tems. Le duc de Bukingham, tant loué par Bacon, avoit de grands défauts, sans doute ; mais il avoit aussi de grandes qualités qu'on a pu louer avec justice. Le lord Clarendon, juge très-compétent en cette matière, assure que Bukingham avoit tout ce qu'il falloit pour faire un très-grand ministre. On doit savoir gré à ce seigneur, de la protection constante qu'il accorda à Bacon, et d'avoir été jusqu'à la fin son ami fidèle. Si on veut bien lire les avis qu'il en reçut lorsqu'il fut élevé au rang de premier ministre, on verra que cet ami lui parloit avec beaucoup de franchise, et qu'il étoit bien éloigné de faire à son égard l'office d'un vil adulateur. Bacon qui ne disoit jamais rien que d'honnête à tout le monde, devoit-il donc changer de langage, quand il parloit aux rois et aux grands ?

On a reproché encore à Bacon d'avoir manqué à la reconnoissance qu'il devoit au

comte d'Essex, et il est des auteurs de sa vie, comme Mallet, qui semblent passer condamnation sur cet article. Le comte d'Essex étoit un favori de la reine Elizabeth qui périt sur un échafaut, mais tellement plaint et regretté du peuple dont il étoit l'idole, que la reine crut devoir justifier publiquement ce grand acte de sévérité; elle fit servir à ce dessein les talens bien connus de Bacon. Le public trouva très-mauvais qu'il eût prêté sa plume pour ce triste ministère, et Bacon fut obligé de faire sa propre apologie. Il est très-vrai que le comte d'Essex avoit été son bienfaiteur; mais assez long-tems avant qu'on instruisît son procès, il avoit rompu avec lui, et cessé de l'honorer de son amitié. Sans rechercher la cause de cette rupture qui, vraisemblablement seroit honorable à Bacon, la question se réduit à savoir si ce dernier personnage devoit résister à l'ordre de la reine, et renoncer à l'office de conseiller et d'avocat de cette princesse dont il étoit revêtu depuis long-tems, lorsqu'elle lui ordonna d'écrire et de parler dans cette affaire: nous doutons que tout le monde

prenne ici l'affirmative ; qu'on se donne d'ailleurs la peine de lire sans prévention l'apologie de Bacon, on verra que sa justification résulte de la simple exposition des faits, et on admirera avec quel ménagement il sait s'excuser, sans aggraver jamais les torts du comte.

Bacon avoit trop de mérite, et il s'étoit élevé trop haut pour que l'envie et la méchanceté ne se soient pas attachés à flétrir sa mémoire. Il est donc encore bien des faits déshonorans qu'on lui impute : ces faits n'ont guères d'autres garans que le chevalier Arthur Wilson, et le chevalier Antoine Weldon, deux hommes si évidemment prévenus contre Bacon, que dans tout ce qu'ils en racontent de désavantageux, et qui n'a qu'eux seuls pour garans, ils sont absolument indignes de créance, sur-tout le dernier qui a publié contre notre philosophe un véritable libelle (*),

(*) Voici ce que Sanderson, évêque de Lincoln, nous apprend de l'un et l'autre, dans la préface de la seconde partie de l'*Histoire du roi Jacques*, Londres, 1653. « Nous trouvons le vrai et le faux artis-

ces faits ont été prouvés faux et calomnieux par Tenisson, Stephens et les continuateurs anglois de Bayle. Ce seroit fatiguer inutilement le lecteur, que de lui en rappeler la mémoire; mais cependant, nous croyons devoir relever et détruire avec encore plus de

---

» tement mêlés dans la vie du roi Jacques, de Wil-
» son, si cet ouvrage est de lui. ... Ces deux ou-
» vrages, celui de Wilson et celui d'Antoine Wel-
» don sont des avortons qui, comme des petits ours,
» ont été soigneusement léchés par d'habiles gens.
» L'un est un manuscrit du chevalier A. Weldon, qu'il
» avoit destiné au feu, touché de repentir de ce qu'il
» avoit malicieusement écrit, mais qu'on a enlevé
» depuis du cabinet d'une dame pour le donner au
» public.... Dans l'autre, il n'y a que de vieux
» recueils. J'en sais des nouvelles, et je connois le
» ministre qui en est l'auteur, le poëte qui les a mis
» ensemble, le docteur qui y a donné la forme; et
» pour faciliter le débit, on y a mis le nom de
» Wilson ».

Le docteur Heilin, dans la préface de son Examen général, qualifie cet ouvrage de Wilson, d'*infâme satire du règne du roi Jacques, où on ne sait ce qui l'emporte, de la fausseté du fond, ou de la dureté du style.* (Dictionnaire de Chauffepied, art. Wilson.)

soin qu'on ne l'a fait, la calomnie qui se rapporte à ses mœurs ; ce qui nous y engage, c'est que dans ce siècle, quelques auteurs graves l'ont répété, sans se défier que c'étoit une pure calomnie : nous citons Boërhaave en exemple. Mais nous y sommes encore plus fortement engagés par une raison dont nous rendrons compte à la fin de cet article.

On a donc inculpé les mœurs de Bacon dans un point très-grave, c'est Arthur Wilson qui nous en assure, et qui pourtant est forcé à la fin, de rendre témoignage à l'innocence de ce grand homme. Rien de plus frivole en effet, que le fondement qu'il prétend qu'on donnoit à cette inculpation. Robert Stephens, historiographe du roi, dans le compte qu'il a rendu de la vie de Bacon, à la tête des lettres et fragmens de cet auteur imprimés en 1734, assure et prouve qu'elle est destituée de toute vraisemblance. Nous sommes même surpris que les anglois, continuateurs du dictionnaire de Bayle, qui rapportent le sentiment de Stephens et les raisons décisives sur lesquelles il l'appuie, aient daigné, dans un autre article de leur dictionnaire, rappe-

ler cette misérable accusation ; il citent donc, sans cependant donner à entendre qu'ils y ajoutent quelque foi, le fragment d'une vie encore manuscrite d'un certain chevalier d'Ewes, écrite par lui-même, où il répète effectivement l'accusation précédente, mais il s'ôte en même tems toute créance, par les injures de toute espèce contre Bacon, dont il l'accompagne. Quelle imprudence et quelle injustice n'y auroit-il donc pas de croire à une accusation de ce genre, dirigée contre un personnage aussi respectable, sur l'autorité de deux hommes évidemment passionnés, l'un inconnu en quelque sorte, et qui dit ne parler que d'après des bruits populaires, c'est le chevalier d'Ewes ; l'autre c'est Wilson, connu il est vrai, mais connu aussi comme ayant mêlé indistinctement dans son histoire le mensonge avec la vérité, et qui, d'ailleurs déclare lui-même, que ce qu'il rapporte, est une calomnie ! Cette accusation ne seroit-elle pas encore suffisamment démentie par toute la conduite de Bacon, et par le silence absolu de tous les auteurs du tems, qui sont dignes de quelque foi, de ceux-mêmes qui ne l'ai-

moient pas ? L'étrange corruption de cœur qu'on lui impute, ne perceroit-elle pas dans quelques parties de ses lettres ou de ses écrits ? Cependant, dans les quatre volumes *in-folio* de ses œuvres, il n'est pas une page, une ligne, un mot même qui en donne le plus léger indice : tout est réservé dans ses expressions, tout est honnête dans ses récits et ses conseils ; il saisit toutes les occasions qui se présentent, d'exalter les bonnes mœurs, et de s'élever contre la débauche. Qu'on voie comment il s'explique à ce sujet dans le chapitre X^e^. des *Essais de Morale et de Politique ;* mais c'est sur-tout dans sa *Nouvelle Atlantide*, qu'il rend à la chasteté l'hommage le plus éclatant : c'est par leur amour pour la chasteté, qu'il trouve les peuples de cette île plus recommandables ; et il met dans leur bouche la condamnation la plus expresse et la plus sévère de tous les excès qui outragent cette vertu parmi nous. Le lecteur est prié de consulter cet article dans notre ouvrage.

Il n'est point indifférent de remarquer pour la justification de Bacon en cette matière, qu'il vécut dans la meilleure intelligence avec

son épouse, et qu'il conserva pour elle jusqu'à la fin, l'attachement le plus tendre. Ses ennemis qui sentoient bien que cette circonstance suffiroit pour décréditer entièrement leur calomnie, ont prétendu le contraire; mais nous avons pour témoin et pour garant du fait avancé, Rawley, le commensal et le chapelain de Bacon. Cet auteur, à la suite et à l'appui de son témoignage, observe que Bacon, dans son testament, fait peu de tems avant sa mort, et qu'on peut consulter dans le recueil de ses œuvres, donna encore de très-grandes marques d'attachement à son épouse : aussi, continue-t-il, elle n'a pas cessé, pendant les vingt années qu'elle lui a survécu, d'honorer sa mémoire (*).

Nous ajouterons encore une observation qui

(*) Voici le texte latin de Rawley. Liberos ex eâ suscepit nullos..... Neque verò liberorum defectus ullo pacto amorem ejus erga nuptam imminuit, quam summâ semper dilectione conjugali et amoris indiciis prosecuta est : supellectili lautâ, monilibus variis, fundis insuper dotavit, additâ etiam trabeâ honorariâ maritali quam viginti plus minus annos post obitum ejus gestavit.

suffiroit seule pour confondre cette misérable calomnie. La piété bien connue de Bacon n'a pas été concentrée seulement dans ses écrits et dans quelques formules de prières, il en faisoit une profession ouverte; elle éclatoit au dehors par tous les actes qui en sont les effets ou les signes ordinaires. Bacon assistoit régulièrement aux offices divins, soit à ceux qui avoient lieu dans sa chapelle, soit à ceux qu'on célébroit dans les églises, c'est Rawley son chapelain qui nous l'apprend; il entendoit les sermons; il s'approchoit de la sainte table, et il n'y eut jamais que le mauvais état de sa santé qui l'empêcha de remplir assiduement ces exercices de religion. Si Bacon avoit été un infâme débauché, et si ses débauches eussent été publiques, comme le prétend l'auteur cité, Bacon auroit donc été gratuitement, (car qui l'obligeoit, et qu'avoit-il à gagner à toutes ces fausses démonstrations?) le plus vil et le plus impudent des hipocrites. Or, qui oseroit le dire? qui oseroit seulement le penser? Mais en voilà assez et peut-être trop sur cet article.

Nous avons d'abord eu la pensée d'imi-

ter la sage réserve de l'auteur de la vie de Bacon dans la *Biographie Britannique*. Après avoir rapporté dans l'affaire du jugement de Bacon, les témoignages pour et contre, il finit par observer qu'il est encore d'autres délits dont on a voulu charger la mémoire de ce grand homme; mais qu'il ne daigne pas en parler, parce qu'ils ne lui sont imputés que dans des libelles, et que ne devant leur naissance qu'à la méchanceté des hommes, ils devoient périr dans l'oubli; mais nous avons craint que des mécréans, qui avoient jusqu'à présent compté Bacon parmi les principaux chefs de leur secte, surpris et humiliés de se voir au contraire condamnés ouvertement à son tribunal, ne cherchassent à affoiblir l'autorité de son jugement en décréditant sa personne, et dans ce dessein, ne voulussent renouveller ces calomnies. Nous avons donc cru qu'il convenoit de leur enlever d'avance cette misérable ressource, en montrant qu'elles étoient destituées de toute espèce de fondement, et ne pouvoient avoir d'autre effet que de déshonorer leurs premiers auteurs,

et tous ceux qui voudroient en tirer avantage.

En travaillant à effacer les taches odieuses que la méchanceté ou la jalousie ont jeté sur la conduite personnelle de Bacon, c'est l'amour de la vérité qui a conduit notre plume, encore plus que le tendre intérêt qu'inspire sa personne à tous ceux qui le connoissent par ses ouvrages. D'ailleurs, nous ne prétendons pas que Bacon soit sans défaut; nous avons déjà dit, comme Ténisson, lorsqu'il remplissoit à-peu-près la même tâche que la nôtre, *qu'après tout, nous ne parlons pas d'un ange.* Nous confessons encore une fois, que Bacon est inexcusable d'avoir veillé avec si peu d'attention sur ses officiers, et d'avoir trop négligé le soin de ses affaires domestiques. L'importance et la multitude des occupations dont il étoit chargé, les profondes distractions que lui donnoit sans doute l'étude de la philosophie, ne fournissent point ici d'excuses suffisantes; mais Bacon lui-même, n'a point prétendu être sur tous les points, irréprochable. Qu'on consulte la confession qu'il envoya au parlement; qu'on lise, sur-tout, la prière qu'il

composa après sa disgrace, et même celle qui étoit sa prière ordinaire, et l'on verra de quels sentimens de repentir et de componction son cœur étoit habituellement pénétré; combien en général et sur combien de chefs en particulier il se croyoit comptable à la justice divine.

Le lecteur desire sans doute avoir quelque connoissance du tempérament, du régime et de la figure de Bacon. Tout intéresse dans un aussi grand homme.

Bacon étoit né avec un tempérament délicat, rien en cela d'extraordinaire; mais ce qui l'est véritablement, c'est que dans toutes les éclipses de lune, soit qu'il en fût prévenu ou non, il tomboit tout-à-coup en défaillance; et cette défaillance qui duroit pendant tout le tems de l'éclipse, finissoit avec elle, sans laisser aucune impression d'incommodité. Nous sommes très-surpris, il est vrai, de ne point apprendre de lui-même une singularité si importante et si propre à démontrer l'influence des corps célestes sur les corps humains; car il n'en parle point dans toute son *Histoire naturelle*, où il a rassemblé tant d'expériences moins curieuses, et où il traite expressément des

influences de la lune sur la terre ; mais il ne seroit pourtant guères permis de la révoquer en doute, puisque nous avons pour garant du fait, Rawley, son chapelain et son commensal.

Bacon ne négligeoit pas le soin de sa santé, il faisoit un usage fréquent du nitre tant vanté dans ses écrits. Pendant les trente années qui précédèrent immédiatement sa mort, il en prit régulièrement tous les matins la dose d'environ trois grains dans un bouillon tiède et léger. On dit communément, c'est l'observation de Rawley, *qui vivit medicè, vivit miserè : celui qui vit médicinalement vit misérablement :* il a vécu *médicinalement*, continue Rawley, puisque tous les six ou sept » jours, il prenoit, un peu avant le dîner » ou le souper, une demi-dragme de rhubarbe macérée et infusée pendant une demi-heure, dans un verre de bierre et de vin » blanc mêlés ensemble. Cependant il n'a » pas vécu *misérablement*, parce que cette » médecine étoit fort légère, et que d'ailleurs, » quoiqu'on en aît dit, il n'étoit point dans » l'usage de prendre d'autres médicamens ».

Bacon étoit sujet à des attaques de goutte ; mais l'expérience lui avoit appris un remède qui le trompa rarement, et qui la faisoit disparoître dans l'espace de vingt-quatre heures : nous croyons faire plaisir au lecteur de lui en donner la recette (*).

Remède de Bacon contre la goutte.

(*) Il y a beaucoup de médicamens, dit Bacon (Exp. 60, 1re. cent., *silva silvarum*), qui seuls n'opèrent rien, peut-être même sont nuisibles, mais qui, appliqués l'un après l'autre, et dans un certain ordre, produisent de très-grands effets. L'expérience m'a appris un remède contre la goutte, qui la chasse dans vingt-quatre heures, et m'a rarement trompé ; en voici la recette :

Ier. *cataplasme.*

Prenez trois onces de pain de seigle, la mie seulement, et soigneusement émiettée : faites-la cuire dans du lait, jusqu'à ce qu'elle y soit fondue et réduite en bouillie ; ajoutez alors une dragme et demie de feuilles de roses rouges pulvérisées, dix grains de safran, et une once d'huile de rose, étendez ce cataplasme sur un linge, appliquez-le tiède sur la partie malade et laissez-le trois heures.

Ce grand philosophe étoit bien fait de sa personne, il avoit le front large et découvert, l'œil vif et perçant, tout l'extérieur gracieux, et en même tems respectable; il regardoit toujours en haut, comme s'il eût été sans cesse occupé de contemplations sublimes. Dans le monument que lui fit ériger le chevalier Méautis, il est représenté assis dans un fauteuil,

---

IIe. *fomentation.*

Prenez une demi-poignée de feuilles de sauge, six dragmes de racines de ciguë, hachées menu, une demi-once de racine de brione, deux pincées de feuilles de roses rouges; faites bouillir le tout dans une pinte d'eau ferrée, jusqu'à réduction d'un quart, passez à travers un linge, ajoutez une demi-pincée de sel gris, trempez alors dans la décoction un morceau d'écarlate ou de la laine teinte en écarlate; appliquez l'étoffe ou la laine impregnée sur la partie souffrante, et répétez sept fois l'opération, chaque fois dans l'espace de quinze ou vingt minutes.

IIIe. *emplâtre.*

Prenez d'onguent diacalcitis ce qu'il en faudra pour couvrir la partie malade; faites-le dissoudre dans de l'huile de rose en quantité suffisante pour qu'il puisse s'appliquer; étendez-le sur un linge fin, et l'appliquez.

avec l'attitude d'un homme qui médite et qui a les yeux élevés vers le ciel, et l'épitaphe déclare que telle étoit son attitude ordinaire, *sic sedebat* (*). Ses historiens s'accordent à dire qu'il étoit d'une taille médiocre ; quand ils ne nous l'apprendroient pas, il seroit naturel de le présumer d'après une plaisanterie qui lui est échappée sur les hommes d'une

---

(*) Voici l'épitaphe :

Franciscus, Bacon
Baro de Verulam, sti Albani vice comes.
Seu notioribus titulis,
Scientiarum lumen, facundiæ lex,
Sic sedebat.
Qui postquam omnia naturalis sapientiæ
Et civilis arcana exsolvisset,
Naturæ decretum explevit,
Composita solvantur.
Anno domini M. DC. XXVI
Ætatis LXVI.

Tanti viri
Mem.
Thomas Meautys,
Superstitis cultor,
Defuncti admirator,
H. P.

haute taille, et que vraisemblablement il ne se seroit pas permise, s'il avoit été d'une taille semblable. La cour de France étant à Calais, envoya M. de Cadenet, frère du connétable de Luynes, avec la qualité d'ambassadeur, pour saluer le roi d'Angleterre. Ce seigneur se conduisit avec tant de légéreté, que le roi, après l'audience, demanda à milord Bacon, ce qu'il en pensoit. *Sire*, répondit-il, *c'est un grand homme, bien fait. Mais*, reprit le roi, *que pensez-vous de sa tête, la croyez-vous fort propre à une ambassade? Sire*, repliqua Bacon, *les gens d'une riche taille ressemblent aux maisons qui ont quatre ou cinq étages, le plus haut est ordinairement le plus mal meublé.*

Nous terminerons la vie de Bacon par ces paroles du *Biographe Britannique* (. 1, p. 411.)

« Qu'importe à la mémoire d'un si grand » homme, si Jacques Howel a mêlé à quel- » ques anecdotes connues sur son compte, » une multitude d'impostures; si Rapin, cet » étranger qui fait le dictateur dans notre his- » toire, l'a maltraité sur l'autorité d'un Weldon » et de quelques autres faiseurs de libelles » diffammatoires, qui n'ont point connu

» d'autre moyen d'échapper à l'oubli, que » d'assassiner de grands noms; mais qui n'ont » réussi qu'à vouer leurs propres noms à une » infamie éternelle..... De semblables traits » jetés par l'envie, ne peuvent porter aucune » atteinte à sa gloire. Ses défauts n'ont nui » qu'à ses contemporains, et ont été bien » expiés par ses souffrances; mais ses ver- » tus, mais sa science, et sur-tout son zèle » pour le genre humain, se feront sentir, tan- » dis qu'il y aura des hommes; et conséquem- » ment, tandis qu'il y aura parmi les hommes » de la reconnoissance, le nom de *Bacon*, » de *Vérulam*, *de saint Alban*, ne sera jamais » prononcé sans réveiller le sentiment de » l'admiration ».

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PENSÉES

PENSÉES DE BACON SUR LA RELIGION, etc.

L'EXISTENCE

D'une première cause supposée dans la fable de Pan.

De augmentis scientiarum, l. 2, cap. 13, ante med.

Le dieu Pan, chez les anciens, étoit le symbole de l'univers, ou de l'universalité des êtres, ainsi que son nom même le fait assez connoître. Les anciens lui donnoient des cornes larges par le bas et aiguës par le haut. Effectivement, la nature ou l'univers paroît se

terminer en pointe, et peut être représenté par une pyramide.

Les individus, en nombre infini ou presqu'infini, forment comme la base de cette pyramide : au-dessus de cette base, s'élèvent différentes espèces, formées du rassemblement de ces individus, et par conséquent moins larges que la base : au-dessus des espèces, s'élèvent les genres formés par la réunion des espèces. Au-dessus des premiers genres, s'élèvent consécutivement d'autres genres supérieurs; jusqu'à ce qu'enfin la nature ou l'univers se retrécissant de plus en plus, paroisse se terminer à un point ou à l'unité : et c'est ce que signifie la figure pyramidale que donnent les anciens aux cornes de Pan.

Il ne faut point s'étonner de ce qu'ils supposent encore que ces cornes s'élèvent jusqu'au ciel; car les hauteurs de la nature ou les idées universelles touchent en quelque sorte la divinité: et c'est pour exprimer la même vérité, qu'on assuroit aussi que cette fameuse chaîne d'Homère, qui sans doute, est la chaîne des causes naturelles, étoit attachée au pied du trône de Jupiter. Il y a plus, je ne sache aucun homme, qui aît étudié la métaphysique, et ce qu'il y a d'éternel et d'immuable dans la nature, et par là, se soit élevé un peu au-dessus du courant des choses sensibles, qui

n'aît abouti à la théologie naturelle; tant le passage du sommet de cette pyramide à la divinité est prompte et facile.

CONSIDÉRATIONS

Sur l'Athéisme (*).

Fideles sermones ethici, politici, sive interiora rerum, cap. 16.

Il est plus facile de croire à l'Alcoran, au Talmuld et aux histoires de saints les plus fabuleuses, que de croire qu'aucune intelligence ne préside à l'univers. Aussi, Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre un athée. Les œuvres ordinaires de la Providence suffisent pour sa conviction. Il est vrai cependant qu'un peu de philosophie fait in-

---

(*) L'article de l'athéisme est un de ceux ayant trait à la religion, que l'auteur de l'analyse de la philosophie de Bacon a moins défiguré dans la partie qu'il en rapporte. Cependant, nous prions le lecteur de conférer quelques traits cités en note, avec ceux qui leur sont analogues dans notre traduction. L'auteur n'a point analysé l'article suivant sur l'athéisme, qui est au moins aussi important que l'autre, peut-être ne l'a-t-il pas connu.

cliner les hommes vers l'athéisme; mais une connoissance plus approfondie de la nature les ramène à la religion. En voici la raison : l'homme qui considère les causes secondes séparées et désunies, peut bien quelquefois s'y borner, et ne pas aller plus avant; mais quand il vient enfin à considérer comment ces causes sont liées et enchaînées les unes aux autres, il est forcé de recourir à une providence et à une cause première, pour rendre raison de cette dépendance mutuelle, et de cet admirable enchaînement.

Il y a plus, l'école la plus fortement inculpée d'athéisme, est celle qui sert le plus à démontrer l'existence d'un Dieu; je parle de l'école de Leucippe, de Démocrite, d'Epicure; car il est beaucoup moins incroyable que quatre élémens sujets au changement, et une cinquième essence qui n'y est pas sujette, placés convenablement de toute éternité, aient pu, sans la direction d'un Dieu, produire cet univers, qu'il n'est incroyable qu'une multitude infinie d'atômes et de semences, dispersés sans ordre dans l'espace, aît pu, sans l'intervention d'un divin ordonnateur, produire ce même univers, et donner naissance à cet ordre admirable et à cette beauté dont nous sommes spectateurs.

L'Ecriture dit (Ps. 13. 1.) : *l'insensé a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu.* Elle

ne dit pas : *l'insensé a pensé dans son cœur.* Cet insensé se dit cela au-dedans de lui-même, plutôt comme une chose qu'il désireroit être véritable, que comme une chose qu'il sente, et qu'il croye véritablement.

« Personne ne nie qu'il y a un Dieu, » sinon celui à qui il importe qu'il n'y ait » point de Dieu ». *Nemo Deos non esse credit, nisi cui Deos non esse expedit ;* et rien assurément ne prouve mieux que l'athéisme réside sur les lèvres seulement, et non pas dans le cœur, que la manie qu'ont tous ces prétendus athées de parler toujours de leur opinion. Cette manie indique assez qu'ils tremblent au-dedans d'eux mêmes, et qu'ils cherchent à se rassurer un peu par l'approbation des autres.

On voit même quelquefois des athées qui, semblables aux chefs des autres sectes, travaillent à réunir autour d'eux des disciples ; enfin, ce qui est plus étonnant encore, on en a vu qui l'ont mieux aimé souffrir la mort, que de rétracter leur opinion. Mais si ces derniers étoient réellement persuadés qu'il n'existe point de Dieu, quel intérêt avoient-ils de le soutenir au péril de leur vie (*) ?

(*) L'auteur de l'analyse de la philosophie de Bacon, rend ainsi ces dernières phrases. (t. 2, ch. 4.) « Cependant, comment l'athéisme a-t-il pu trouver des mar-

On prétend qu'Épicure n'a enseigné qu'il existoit quelques natures heureuses, qui se suffisoient à elles-mêmes et ne se mêloient point du gouvernement de l'univers, que pour ne point se perdre dans l'opinion publique : qu'en tenant ce langage, il ne faisoit que céder à la nécessité des tems; mais qu'au fond, il ne croyoit pas qu'il existât de Dieu. Cette imputation ne me paroît pas assez bien fondée; car voici une sentence d'Épicure, et qui est vraiement admirable et divine : *Ce n'est point une profanation, de méconnoître les dieux du vulgaire; mais c'en est véritablement une, d'attribuer aux dieux les opinions du vulgaire.* Platon lui-même n'auroit pas mieux parlé.

Il paroît de là que quoiqu'Épicure aît porté l'audace jusqu'à contester aux dieux l'administration de l'univers, il n'a pas pu la pousser jusqu'à contester leur nature.

Les Indiens occidentaux ont des noms pour

» tyrs, lui qui ne promet point de récompense et qui » n'offre aucun motif capable de faire illusion? Quoi! » l'erreur toute seule auroit autant d'empire sur l'es- » prit humain, que la vérité soutenue de mille avan- » tages? L'entêtement fera plus que la grace. O » abîme! ô misère »!

Il n'y a rien là qui appartienne à Bacon; mais on y reconnoît le ton dérisoire, si ordinaire au chef des incrédules de ce siècle et à ses imitateurs.

leurs dieux particuliers ; mais ils n'en ont point pour signifier Dieu, en général. Ils sont dans le cas où auroient été les payens, si, ayant dans leur langue les noms de *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, etc., ils eussent manqué d'un terme pour exprimer *Dieu*. Ce qui montre aussi que les peuples, même les plus barbares, ont la notion de la divinité, quoique cette notion soit très-imparfaite. Ainsi les sauvages mêmes se réunissent avec les philosophes pour combattre les athées.

Les athées spéculatifs sont bien rares. Un Diagoras, un Bion, peut-être un Lucien et un petit nombre d'autres, voilà ce qui compose cette classe, bien moins nombreuse encore qu'on ne le pense ; parce que les défenseurs d'une religion ou d'une superstition qu'on attaque, s'attachent souvent et réussissent quelquefois à faire passer pour des athées leurs adversaires, qui ne sont pourtant pas sur ce point moins orthodoxes qu'eux (*).

Mais les plus grands athées, en effet, sont les hypocrites qui traitent continuellement les choses saintes, et cela, sans aucun sentiment

---

(*) Voici encore comment l'analyste rend cette pensée. « Il n'y a pas autant d'athées qu'on voudroit » le croire ; mais c'est le *zélotisme* qui a étendu cette » réputation sur tous les esprits libres ».

Bacon ne parle point de *tous les esprits libres*.

de religion : ensorte qu'à la fin, il est impossible que leur conscience ne se cautérise pas.

L'athéisme a différentes causes. La première, ce sont les divisions dans l'ordre de la religion, si elles sont en grand nombre. Une seule division n'aboutiroit qu'à enflammer le zèle de l'un et de l'autre parti ; mais des divisions multipliées, en dégoûtant de la religion, conduiroient à l'athéisme (*). Une autre cause de l'athéisme, c'est la vie scandaleuse des prêtres (**) quand elle en vient

(*) « Les portes de l'athéisme sont la tolérance de » toutes les religions ; (car une secte dominante, » combattue par une secte rivale, entretient la religion), les scandales des prêtres, et les écrits des philosophes dans des tems de lumière et de prospérité ; » car l'adversité nous fait recourir aux dieux. Les » temples sont des asyles qu'on diroit n'être faits » que pour le malheureux ». (Anal. t. 2, ch. 4.)

1°. *La tolérance de toutes les religions* n'est pas la même chose que la multitude des sectes religieuses. C'est cette dernière que Bacon assigne comme une des causes de l'athéisme.

2°. La dernière réflexion de l'auteur, étrangère à Bacon, donneroit à entendre que les calamités seules ont fait imaginer et invoquer la divinité.

(**) Le fameux P. Mersenne, dans son grand ouvrage des *Questions sur la Genèse*, qui est principalement dirigé contre les athées, et qui parut deux années avant la mort de Bacon, assigne aussi comme ce grand philosophe, cette cause de l'athéisme, avec cette différence, qu'il y joint le désir d'envahir les biens ecclésiastiques.

au point que St-Bernard avoit en vue, lorsqu'il s'écrie : *Non est jam dicere ut populus sic sacerdos, quia nec sic populus ut sacerdos* (Isaïe. 24, 2.) « On ne peut pas dire,

---

Ecclesiæ prasules monitos velim et omnes sacerdotes, ne quam ansam et occasionem scandali perfidis illis deistis præbeant qui non rarò suæ opinionis firmamentum in illorum vitâ non solùm sacerdote, verùm etiam homine indignâ collocant. Quamquam non ignoro deistas, atheos et politicos, in sacerdotes insurgere, et Dei templa spernere, quòd doleant ea in altaris ornamentis, sacris domibus ædificandis, atque viris diù noctù que Deo servientibus alendis impendi, quibus suum exsatiari marsupium, et suis uxoribus atque filiabus monilia fieri summopere desiderent, qui, si possent, cultum omnem religiosum everterent, ut omnia cederent in eorum utilitatem. (Page 1830.)

Nous citerons encore un ou deux témoignages de Mersenne, à l'appui de quelques autres parties de la doctrine de Bacon, sur l'athéisme, dans cet article et les articles suivans.

Incautis suadere nituntur, cultum divinum ad hoc institutum esse ut populus in officio contineatur; ideò que viris doctis ac religiosis arbitrantur se magnam conflare invidiam, dum audacter mentiuntur neminem esse doctum qui deismo vel atheismo non faveat. Plura alia comminiscuntur, tum ut impietatem virtutis instar et ut subtilioris ingenii monimentum venditent, tum ut habeant socios, ne si soli fuerint, singuli ab eorum familiaritate velut a lycantrophis abhorreant.... Plus bas il assure, et non sans raison, que, dans le fait, les déistes

» comme on a dit autrefois le prêtre sera
» comme le peuple, parce qu'il ne sera pas
» même comme le peuple ».

Une troisième cause, c'est l'habitude de

---

doivent être communément comptés parmi les athées. *Deistas igitur aggrediuntor qui licet fingant se Deum admittere, revera tamen cum athcis numerandi sunt : quippe qui omnia committunt rationi et Deum absque providentiâ et justitiâ concipiunt.*

Sans doute il est des personnes qui trouveront étrange qu'on daigne s'appuyer sur l'autorité d'un homme que M. de Voltaire a appelé *le minime et très-minime Mersenne;* mais quand M. de Voltaire a parlé dans ces termes d'un personnage qui fut le correspondant, le conseil, l'ami de Peiresc, de Fermat, de Roberval, de Pascal, de Descartes, d'Hobbes même, qui fut initié, profond même dans les langues savantes et dans toutes les hautes sciences, qui, peut-être, a contribué, plus que tout autre dans son tems, aux progrès de ces sciences, et dont les ouvrages sur la musique, la physique, les mathématiques, sont tous les jours consultés par les savans; quand, dis je, M. de Voltaire a parlé ainsi, il n'a pas nui au P. Mersenne dans l'esprit des hommes honnêtes et instruits, il n'a fait que se nuire à lui-même, et il a prouvé seulement qu'il ne parloit pas toujours avec une connoissance suffisante de cause, et que chez lui, l'appas d'une plaisanterie, bonne ou mauvaise, l'emportoit quelquefois sur toute autre considération.

Les disciples qui veulent justifier le propos du maître, conviennent que le P. Mersenne avoit un commerce épistolaire avec les savans les plus célèbres de son tems; mais ils prétendent que c'est

badiner et de plaisanter des choses saintes. Rien ne détruit plus sensiblement que cette habitude tout respect pour la religion.

Enfin on a remarqué que l'athéisme avoit été plus commun dans les siècles où on avoit le plus cultivé les lettres, sur-tout, lorsque l'abondance et la paix régnoient en même tems; car les adversités et les calamités ont l'avantage de tourner, avec plus de force, que toute autre chose, l'esprit de l'homme vers la religion.

Ceux qui nient la divinité, détruisent tout ce qu'il y a de noble dans le genre humain. N'est-il pas effectivement certain que l'homme, par le corps, est semblable aux bêtes? Si, par l'ame, il ne ressemble point à Dieu,

---

de là seulement qu'il a tiré toute sa considération. Comment donc ne voient-ils pas qu'un simple religieux avec qui tous les savans, françois ou étrangers, entretenoient une correspondance suivie sur les objets de leurs recherches, et au jugement de qui ils soumettoient leurs découvertes et leurs démêlés littéraires; un religieux qui, le premier, a tenu dans sa cellule des assemblées régulières de savans, et par là a donné lieu d'imaginer et d'établir les différentes académies de l'Europe, étoit nécessairement estimé de ces savans; qu'il n'étoit donc pas indigne de l'estime de M. de Voltaire, et que s'il étoit *minime* par la dénomination de l'ordre religieux dont il étoit membre, il ne pouvoit être *très-minime* par l'esprit et par les connoissances.

il n'est plus alors qu'une vile et ignoble créature.

Les athées détruisent encore toute magnanimité et toute élévation dans la nature humaine. Jettez les yeux sur un chien, combien ne montre-t-il pas de générosité et de courage, lorsqu'il se voit soutenu par son maître qui lui tient lieu de Dieu ou d'une nature supérieure : ce courage est manifestement tel, qu'il ne pourroit jamais l'avoir à ce haut point, sans sa confiance dans une nature meilleure que la sienne. Il en est ainsi de l'homme; lorsqu'il fonde son espérance et son appui sur la providence et sur la grace de Dieu, il tire de là une confiance, une force à laquelle la nature humaine, livrée à elle seule, ne pourroit jamais parvenir.

Ainsi l'athéisme, si digne de haine, sous tous les rapports, l'est encore particulièrement en ce point, qu'il prive l'homme de la faculté qu'il a de s'élever au-dessus de la foiblesse humaine.

Ce que nous avons dit des individus, se vérifie aussi dans les nations entières. Quelle nation égala jamais les Romains en magnanimité? Or, écoutez ce que dit Cicéron: « Quelque prévenus que nous puissions être » en notre faveur, pères conscripts, nous » sommes forcés de convenir que nous ne » l'avons point emporté sur les Espagnols,

» par le nombre, sur les Gaulois, par la force
» du corps, sur les Carthaginois, par la ruse,
» sur les Grecs, par l'habileté dans les arts, sur
» les Italiens eux-mêmes et les Latins, par le
» sens exquis qui est comme propre et naturel
» à ce sol et à cette nation : mais nous l'avons
» emporté sur tous les peuples et toutes les na-
» tions du monde par la piété et la religion, et
» par cette sagesse supérieure qui nous a fait
» reconnoître que cet univers étoit conduit et
» gouverné par la providence des dieux im-
» mortels ». *Quam volumus, licet, patres conscripti, nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis et terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos et Latinos; sed pietate ac religione atque ac unâ sapientiâ quòd deorum immortalium numine omnia regi gubernari que perspeximus, omnes gentes nationes que superavimus.*

LES principales Considérations précédentes sur l'athéisme, fortifiées et développées.

Meditationes sacræ, t. 2, p. 401.

L'INSENSÉ a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

Premièrement, *l'insensé a dit dans son cœur.* Le prophète ne dit pas, il a pensé dans son cœur; c'est-à-dire, qu'au fond, il ne sent pas ce qu'il dit, il veut seulement le croire : il voit qu'il seroit très-intéressant pour lui qu'il n'existât point de Dieu : en conséquence, il s'efforce en toute manière de faire entrer cette idée de la non existence de Dieu dans son esprit, et de se la persuader à lui-même. Il s'étudie à la publier, à l'établir, à la soutenir comme un point de fait, un article accordé, un dogme véritable. Cependant cette étincelle de la lumière primitive qui nous découvre la divinité, subsiste encore; c'est en vain qu'il s'efforce de l'éteindre totalement, et d'étouffer dans son cœur le trouble qu'elle y fait naître. Quand il avance donc qu'il n'y a point de Dieu, ce n'est pas le sens et la lumière naturelle qui dictent en lui ce jugement, c'est

la corruption, c'est la perversité de sa volonté; et il peut dire, avec le poëte comique, mon esprit s'est rendu à mon sentiment : *tunc animus meus accessit ad sententiam meam*; comme si son esprit et lui formoient deux différens personnages. Ainsi, je le répète, l'athée dit bien dans son cœur, mais ne sent point dans son cœur, qu'il n'y a point de Dieu (*).

Secondement, il a dit *dans son cœur*, il n'a pas exprimé par sa bouche; mais pourquoi craint-il d'énoncer son sentiment? C'est par la crainte de l'infamie et de l'animadversion des lois; car si on peut, sans inconvénient, dit un ancien, s'élever contre l'existence de Dieu dans une société particulière, il est toujours très-dangereux de le faire dans une assemblée du peuple. Mais que cette crainte cesse, vous verrez qu'il n'y a point d'hérésie qui aît plus d'empressement et d'ardeur pour se produire, pour s'étendre et se mul-

(*) « L'athéisme, dit Montagne, étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile et aussi mal-aisée à établir dans l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être, il s'en est vu, par vanité et fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui s'ils *sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir planté.* » L. 2, chap. 12.

tiplier, que l'athéisme, et que ceux qui sont tombés dans ce prodigieux égarement de l'esprit, ne parlent que d'athéisme, ne respirent presque, et n'inculquent à tout propos que l'athéisme. L'épicurien Lucrèce en fournit un exemple frappant : il traite dans son poëme une multitude de sujets divers; et il n'en est presqu'aucun où il n'intercale des invectives contre la religion. Voici quelle est apparemment la raison de cette étrange manie. Un athée n'étant pas, malgré tous les mouvemens qu'il se donne, assez content de lui-même, ne se confiant pas assez à lui-même, éprouvant au-dedans de lui-même que son opinion est sujette à de fréquentes éclipses et de fréquens évanouissemens, il est naturel qu'il cherche à se rassurer un peu en se procurant, s'il pouvoit, l'assentiment des autres. Un ancien avoit déjà remarqué, avec beaucoup de sagesse, *que celui qui est si empressé de faire adopter son opinion par les autres, témoigne par là même qu'il s'en défie.*

Troisièmement, c'est *l'insensé* qui a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu; et il est très-vrai que celui qui parle ainsi, est un insensé, non pas seulement parce qu'il n'a point d'idée ni de goût des choses divines, mais encore parce qu'il n'a aucune des qualités qui constituent l'homme sage.

Premièrement, si vous examinez quels

sont les esprits qui ont plus de penchant vers l'athéisme, vous verrez que ce sont presque toujours des esprits superficiels, frondeurs, présomptueux, bizarres, des hommes, en un mot, très-éloignés d'être recommandables par la gravité des mœurs et par la sagesse de leur conduite.

Secondement, les politiques qui ont eu plus d'élévation dans le génie et de grandeur dans les sentimens, n'ont point envisagé la religion et ne l'ont point employé comme une espèce d'art inventé pour contenir le peuple; ils ont été intérieurement pénétrés de sa vérité, et ont supposé constamment que la providence divine présidoit à tous les événemens de ce monde. Au contraire, ceux qui ont tout donné à leur art et à leur industrie, aux causes prochaines et apparentes, et qui, comme parle le prophète, (Hab. 1. 16), *ont immolé à leurs filets*, n'ont été que *de minces et petits politiques*, *des hommes très-vulgaires*, *incapables d'imprimer aucune grandeur à leurs actions*.

Troisièmement, quant à ce qui regarde la physique, je ne crains point de soutenir qu'un peu de philosophie naturelle, et de médiocres progrès dans cette science qui n'auroient conduit que jusqu'à sa porte, font pencher les opinions vers l'athéisme; mais qu'une connoissance plus étendue de cette même

philosophie, que des progrès dans cette philosophie qui nous auroient permis de pénétrer jusques dans son fond, ramènent les esprits à la religion. Ainsi, l'athéisme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, paroît convaincu d'être l'enfant de l'ignorance et de la folie; et c'est avec raison qu'on a dit que ce langage, *il n'y a point de Dieu*, étoit le langage d'un insensé.

INCONVÉNIENS

De l'instruction donnée aux railleurs et aux impies.

Serm. fideles, cap. 59, Consilia de negotiis, ex parabolis, par. 6.

CETTE parabole de Salomon (Prov. 9, 7.) est bien digne de remarque : « Celui qui » entreprend d'instruire un railleur, attire » sur soi des reproches et des railleries : » mais celui qui reprend un impie, attire » une tache sur sa réputation ». *Qui erudit derisorem, ipse sibi injuriam facit, et qui arguit impium, sibi maculam generat.* Effectivement, si vous essayez d'instruire un homme qui tourne tout en raillerie, les gens sages vous reprocheront l'inutilité de votre

entreprise : vous perdez véritablement votre tems, et cet homme futile, n'aura que du mépris pour les instructions que vous aurez pris la peine de lui donner. Mais vous vous exposez à de bien plus grands inconvéniens, si vous voulez reprendre un impie : non seulement il ne vous écoute pas, mais vous lui devenez odieux; vous vous en faites un ennemi dangereux; et si, dans le moment, il ne vous charge pas d'outrages, croyez que dans la suite il vous accablera de calomnies (*).

(*) L'illustre madame de Rohan, abbesse de Malnoüe, et amie du duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, rend ainsi dans la morale du sage, cette partie de proverbe : *Qui arguit, etc. Quiconque donne des avis à un homme endurci dans le vice et dans l'impiété, expose sa réputation en proie à sa malice, et se prépare un sujet de persécution et de repentir.* Il est impossible que ce trait ne rappelle pas le nom de l'auteur, qui a été le chef des impies dans ce siècle.

MÉMOIRE DE L'IMPIE,

Bientôt détestée.

Serm. fideles, cap. 59, Consilia de negotiis, par. 8.

SALOMON a dit (Prov. 10, 7.), que la mémoire du juste seroit accompagnée de louanges, mais que le nom des impies pourriroit comme eux. *Memoria justi cum laudibus : at nomen impiorum putrescet.*

L'expérience confirme chaque jour cette vérité. L'homme juste est-il mort ? L'envie qui noircissoit sa réputation, meurt avec lui : on lui rend aussitôt justice ; et les voix qui se réunissent alors pour chanter ses louanges, s'élèvent et éclatent de plus en plus. Mais pour l'impie, quoique ses amis et les hommes de son parti aient réussi pendant un court espace de tems à donner quelque célébrité à son nom ; ce nom, peu de tems après, commence à inspirer du dégoût : enfin, une gloire momentanée fait place à une infamie durable : et le nom, ainsi que le corps de l'impie, ne répand plus qu'une odeur de mort (*).

(*) Madame de Rohan traduit ou paraphrase ainsi la maxime de Salomon, dans la morale du sage : *La*.

THÉOLOGIE NATURELLE.

Nature, objet et bornes de la Théologie naturelle ; recherches sur les anges et sur les démons, non étrangères à cette Théologie.

De aug. scient. L. 3, cap. 2.

Nous avons distingué trois sortes de philosophie, *la divine*, *l'humaine* et *la naturelle*. On peut bien appeller la théologie naturelle, *une philosophie divine* et définir celle-ci la *science*, ou plutôt une étincelle de la *science* qui a Dieu pour objet, telle qu'on peut l'acquérir par la lumière naturelle et par la contemplation des choses créées ; et cette science qui est bien *divine* à raison de son objet, peut cependant, à raison de la manière dont elle le connoît, être censée *naturelle*.

Cette science va bien jusqu'à nous mettre à portée de connoître la loi naturelle, de réfuter encore, et de confondre l'athéisme ;

mémoire du juste sera suivie d'un honneur éternel, et sa vertu recevra enfin les louanges qu'elle mérite ; mais le nom des méchans s'évanouira à mesure que la pourriture en consommera les corps.

mais elle ne va pas jusqu'à établir suffisamment la religion. Aussi, tandis que Dieu n'a jamais fait de miracles pour convertir un athée, parce que cet athée peut parvenir à la connoissance de Dieu par la lumière naturelle, il en a fait pour la conversion des idolâtres et des superstitieux, qui ont reconnu une divinité, et se trompoient seulement dans le culte qu'on doit lui rendre; c'est qu'effectivement, pour découvrir la volonté de Dieu et reconnoître le culte qu'il exige de l'homme, la lumière naturelle est insuffisante. Les œuvres des hommes montrent bien, il est vrai, la puissance et l'habileté de l'ouvrier, mais elles ne représentent pas les traits de son visage. Il en est ainsi des œuvres de Dieu, elles nous découvrent bien manifestement sa sagesse et sa toute-puissance; mais elles ne nous peignent en aucune manière son image. Et en ce point, les sentimens des payens ne s'accordent pas avec ce que nous apprennent les saintes écritures. Les payens enseignoient que le monde étoit l'image de Dieu, & l'homme l'image du monde: mais les saintes lettres n'ont jamais fait au monde l'honneur de dire qu'il étoit l'image de Dieu, elles ont seulement dit qu'il étoit l'ouvrage de ses mains: c'est l'homme qu'elles ont déclaré être immédiatement l'image de la divinité. Ainsi, quand il s'agit de prouver qu'il existe un Dieu, que ce Dieu gou-

verne le monde, qu'il est souverainement puissant, qu'il est sage, que l'avenir lui est connu, qu'il est bon, qu'il récompense, qu'il punit, qu'il doit être adoré, les œuvres de Dieu nous fournissent des preuves et des démonstrations convaincantes. Il est même à l'égard des attributs de Dieu, et beaucoup plus encore à l'égard du gouvernement et de l'économie de l'univers, une multitude de vérités admirables qu'on peut encore, en procédant avec sagesse, extraire, pour ainsi dire, des œuvres de Dieu et rendre manifestes; quelques auteurs se sont occupés avec succès de ce travail.

Mais vouloir d'après seulement la contemplation des choses naturelles et les principes de la raison humaine, raisonner sur les mystères de la foi, et en presser trop vivement la croyance, les regarder trop curieusement, les discuter, et en rechercher la manière ou le comment, c'est à mon avis, une entreprise dangereuse : *laissez à la foi ce qui appartient à la foi;* voilà la règle générale, et les payens eux-mêmes, dans cette célèbre et divine fiction de la chaîne d'or, semblent en convenir, quand ils enseignent, *que ni les dieux, ni les hommes, n'ont pu, à la faveur de cette chaîne, tirer Jupiter du ciel en terre, mais que Jupiter a pu les tirer de la terre dans les cieux.* Aussi tenteroit-on inu-

tilement de faire descendre jusqu'à la raison humaine, les mystères célestes de la religion, et il est beaucoup plus convenable d'élever autant que nous pourrons nos esprits, pour contempler et adorer le trône de la céleste vérité.

Loin donc de penser que dans cette partie de la *theologie naturelle*, on soit demeuré en arrière, nous croyons plutôt qu'on a été trop loin; et cette petite digression a eu pour objet de faire remarquer cet abus, à cause des inconvéniens et des très-grands dangers qui en résultent pour la théologie et la philosophie; car cet abus a effectivement donné lieu aux hérésies, et a rempli la philosophie de chimères et de superstitions.

Mais il en est autrement de la nature des anges et des esprits : elle n'est point impénétrable à la raison humaine, et la recherche ne nous en est point interdite; nous avons même, pour cette recherche, une grande ouverture dans l'affinité qu'ont les anges avec l'ame des hommes. La sainte écriture nous dit bien, il est vrai (Colos. 2, 18), que personne ne vous séduise dans la hauteur de ses discours et la religion des anges, en parlant de ce qu'il ne connoît pas : *Nemo vos decipiat in sublimitate sermonum et religione angelorum ingerens se in ea quæ non novit.* Mais si l'on veut approfondir cet avertissement, on verra que

que deux choses seulement nous sont défendues: la première, c'est de rendre aux anges l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul: la seconde, c'est d'adopter à leur égard des opinions qui respireroient le fanatisme, telles que sont celles qui les éleveroient au-dessus de la condition des simples créatures, et celles qui supposent qu'on a, sur ce qui les concerne, des connoissances bien plus étendues que celles qu'on en a effectivement, et qu'aucun homme n'en a jamais eues. Mais une recherche modeste de ce qui regarde les anges, et qui tendroit à nous faire parvenir à connoître leur nature, en remontant à eux, par les degrés des choses corporelles, ou bien en les contemplant dans l'ame humaine comme dans un miroir; une semblable recherche, dis-je, ne nous est point défendue. Nous en disons autant des *esprits immondes* (*) qui sont déchus de

(*) M. Euler a pensé aussi qu'à la faveur de la seule lumière naturelle, on pouvoit faire des recherches sur la possibilité, l'existence et la nature des démons. Voici comment il parle des esprits malfaisans dans sa 96me. lettre à une princesse d'Allemagne.

« Le péché est sans doute le plus grand mal et la » plus grande imperfection qui puisse exister. Il ne » sauroit y avoir, en effet, à l'égard des esprits, un plus » grand déréglement que, quand ils s'écartent des » loix éternelles de la vertu, et qu'ils s'abandonnent » au vice. La vertu est le seul moyen de rendre un

leur état : sans doute il n'est pas permis d'avoir avec eux aucun commerce, d'employer leur ministère, et à bien plus forte raison, de leur rendre aucune espèce d'hommage ou de culte religieux ; mais la recherche et la connoissance de leur nature, de leur puissance, de leurs prestiges, tirée non-seulement de ce que nous en apprend la sainte écriture, mais encore de ce que nous en découvrent la raison et l'expérience, n'est pas la partie la moins curieuse de la *sagesse spirituelle*. L'apôtre lui-même, se glorifie de cette connoissance. *Nous n'ignorons point*, dit-il, *les ruses de Satan.*

Après tout, il est aussi bien permis dans

» esprit heureux, et il seroit impossible à Dieu de » rendre heureux un esprit vicieux. Tout esprit » adonné au vice, est nécessairement malheureux ; » et tant qu'il ne retourne pas à la vertu, ce qui » pourroit bien être souvent impossible, ses mal- » heurs ne sauroient jamais finir : et voilà l'idée que » je me forme des diables, des esprits méchans, et » de l'enfer, laquelle me paroît être très-bien d'ac- » cord avec ce que la sainte écriture nous enseigne » là-dessus.

» Les esprits forts se moquent, quand ils en- » tendent parler des diables ; mais comme les hommes » ne sauroient prétendre être les meilleurs de tous les » êtres raisonnables, on ne pourroit non plus les » accuser d'être les plus méchans. Il y a sans doute » des êtres beaucoup plus méchans que les hommes » qui le sont le plus, et ce sont les diables ».

la théologie naturelle, de rechercher la nature des démons, qu'il est permis dans la morale, de rechercher la nature des vices, et dans la physique, la nature des poisons. Or, cette partie de la science sur les anges et les démons n'est point au rang des choses dont nous désirons qu'on s'occupe; un grand nombre d'auteurs s'en sont déjà occupés suffisamment. Nous désirerions plutôt qu'on ne pût point reprocher justement à plusieurs de ces écrivains, de ne s'être point assez tenus en garde dans leurs recherches contre la vanité, la superstition et une frivole subtilité.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

De augm. scient. L. I, vers. fin.

QUELQUES philosophes entièrement plongés dans les sens, n'ayant assurément rien de divin, et niant avec opiniâtreté l'immortalité de l'ame, ont cependant été contraints par la force de la vérité, d'avouer que, quoique les mouvemens purement affectifs périssent, il est pourtant probable que tous les mouvemens et tous les actes qu'exerce l'ame sans le ministère du corps, tels que sont, sans doute, les actes de l'entendement, subsistent encore après la

mort: tant la science leur a paru une chose incorruptible et immortelle. Mais nous, aux yeux de qui a brillé la lumière de la révélation, nous élevant au-dessus de la sphère grossière et ténébreuse des sens, nous savons que, non-seulement les actes de notre esprit, mais encore nos sentimens, après qu'ils auront été épurés survivront à notre corps; que non-seulement notre ame est immortelle, mais que notre corps, lui-même est appellé à jouir dans son tems, de l'immortalité.

HISTOIRE

Des prophéties et histoire des vengeances divines, partie de l'histoire ecclésiastique.

De augm. scient. L. 2, cap. 11.

NOUS proposons de diviser toute l'histoire ecclésiastique en *histoire ecclésiastique* proprement dite (conservant à cette partie le nom du genre), en *histoire des prophéties*, et en *histoire des vengeances divines ou de la Providence.*

La première comprendroit les tems et les états divers de l'église militante, soit qu'elle soit agitée par les flots, comme l'*arche de Noé dans les eaux du déluge*, soit qu'elle

voyage *dans le désert comme l'arche d'alliance :* soit qu'elle soit en repos, comme l'*arche dans le temple*, c'est-à-dire, que cette histoire feroit connoître l'état de l'église dans la persécution, dans le mouvement ou l'action, et dans la paix. Nous ne voyons pas qu'il y ait d'additions à faire à cette première partie de l'histoire, nous croirions plutôt qu'il y auroit à faire beaucoup de retranchemens : mais ce que nous désirerions bien certainement, c'est que, dans ce vaste corps d'histoire, les auteurs se fussent appliqués à mettre plus de grace dans leur style, et d'exactitude dans leurs récits.

La seconde partie qui est l'*histoire des prophéties*, ou pour mieux dire, l'*histoire sur les prophéties*, est formée de deux parties relatives l'une à l'autre, la prophétie elle-même, et l'accomplissement de la prophétie. Cette histoire doit donc être faite de manière, qu'à la suite de chaque prophétie de l'écriture sainte, se trouve le récit des événemens qui en montrent l'accomplissement, et cela, dans tous les âges du monde. L'objet et la fin de ce travail, c'est de confirmer la foi, c'est de donner de la facilité, et une sorte de méthode pour l'interprétation des prophéties qui restent encore à accomplir. Cependant, on ne doit point exiger dans l'accomplissement des prophéties, une précision et une ponctualité rigoureuses; et il faut

admettre la latitude qui est propre et ordinaire aux prophéties divines; car elles tiennent de la nature de leur auteur, pour qui *un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour*; et quoique leur plénitude et le dernier point de leur accomplissement, soient le plus souvent attachés à une certaine période de tems, ou même à un certain moment, cependant, cet accomplissement dans les divers âges du monde, se fait avec une sorte de gradation et de marche successives. Je crois qu'un semblable ouvrage nous manque, et qu'on devroit s'en occuper : mais je crois en même tems, qu'il vaudroit mieux ne point s'en occuper du tout, si le sujet ne devoit pas être traité avec beaucoup de religion, de modération et de sagesse.

La troisième partie, qui est l'*histoire des vengeances divines*, a bien été traitée par quelques pieux personnages, mais non pas avec l'impartialité convenable. L'objet de cette histoire, est de faire remarquer le divin accord qu'on apperçoit quelquefois entre la volonté de Dieu révélée, et sa volonté secrète; car quoique les conseils et les jugemens de Dieu soient enveloppés d'une si profonde obscurité, qu'ils sont entièrement impénétrables *à l'homme animal*, et que même, ils se dérobent le plus souvent aux yeux de ceux qui regardent *du haut du tabernacle*; cependant,

la divine sagesse, pour affermir les fidèles dans la foi, et confondre ceux qui vivent *comme s'ils étoient sans Dieu dans ce monde* (Eph. 2, 12.), a jugé à propos de mettre de tems en tems sous nos yeux ces conseils et ces jugemens, écrits pour ainsi-dire en gros caractères, ensorte qu'il n'est personne comme parle le prophète (Hab. 2, 2.), qui, *même en courant, ne puisse les lire;* c'est-à-dire, qu'il en agit ainsi, afin que les hommes, plongés entièrement dans les sens et les plaisirs, les hommes qui s'efforcent de ne pas voir les jugemens divins lorsqu'ils arrivent, qui, même n'en font jamais l'objet de leurs pensées, soient cependant, malgré la rapidité de leur course et leur attention à se distraire par d'autres occupations, forcés de les voir et de les reconnoître. Telles sont les vengeances tardives et inopinées; les délivrances qui arrivent subitement, et contre toute espérance; les conseils divins qui, après avoir décrit une courbe féconde en points d'inflexions et de rebroussemens, se développent enfin, et se montrent à tous les yeux. Tels sont tant d'autres événemens semblables qui servent infiniment, non-seulement à consoler les fidèles, mais encore, à convaincre les méchans, et à jetter le trouble dans le fond de leur conscience.

CARACTÈRE

De bonté dans les Miracles du Sauveur.

Meditationes sacræ, t. 2, p. 396.

APPLAUDISSONS à notre Sauveur avec les Israëlites, écrions-nous comme eux, il a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit.*

Dieu, dans la création de l'univers, se rendit ce témoignage, que toutes ses œuvres avoient été parfaitement bien faites. Dieu le verbe, dans les miracles qu'il a opérés (et remarquez que les miracles ne dérivent point de la loi de la première création, et sont une création nouvelle); Dieu le verbe, dis-je, n'a rien voulu faire qui ne respirât parfaitement la bonté et la bienfaisance.

Moïse a fait des miracles; mais par ses miracles, il a frappé les Egyptiens d'une multitude de plaies plus désolantes les unes que les autres. Elie a fait des miracles; mais il ferma le ciel pour que la pluie cessât de tomber sur la terre, et il l'ouvrit ensuite pour en faire tomber un feu qui consuma des cohortes entières avec leur chef. Elisée a fait des miracles; mais par son ordre, des ours accoururent du désert et dévorent une troupe d'enfans impies. Pierre a

frappé de mort Ananie cet hypocrite sacrilége : Paul a frappé d'aveuglement, le magicien Elymas ; mais Jesus n'a rien fait de semblable. L'esprit saint descendit sur sa personne, sous la forme *d'une colombe :* et c'est cet esprit qu'il reprocha aux apôtres de ne point connoître, lorsqu'ils lui proposèrent de faire tomber le feu du ciel sur des Samaritains. L'esprit de Jesus est vraiment un esprit de colombe. Les serviteurs de Dieu dont nous avons parlé, ont été dans l'aire du Seigneur, comme *les bœufs qui brisent le grain, et foulent aux pieds la paille ;* mais Jesus a paru au milieu de nous, comme l'*agneau de Dieu* qui ne témoigne point de colère, et ne rend point de jugement rigoureux. Tous ses miracles ont eu pour objet la santé du corps, et son enseignement la santé de l'ame. Le corps humain a besoin d'alimens, de soins, de protection contre les accidens du dehors : eh bien, Jesus a fait tomber un très-grand nombre de poissons dans les filets, pour procurer aux hommes une nourriture plus abondante : aux noces de Cana, il changea l'eau en une liqueur plus précieuse, pour porter ou maintenir la gaieté dans le cœur des convives : il a fait périr tout-à-coup un figuier, parce que cet arbre ne portoit point les fruits qu'il étoit destiné à fournir aux hommes : il a multiplié les pains et les poissons, pour nourrir une multitude

immense qui l'avoit suivie dans le désert : il a commandé aux vents de se taire, pour rassurer quelques navigateurs contre la crainte du naufrage : il a rendu aux paralytiques le mouvement, aux muets la parole, aux malades la santé, aux lépreux la netteté du corps, aux démoniaques la liberté d'esprit, et aux morts la vie ; enfin, aucun de ses miracles n'a été un acte de rigueur : tous ont été des actes de bienfaisance : tous ont eu pour objet le corps humain, et jamais le signe représentatif des richesses, excepté quand il fallut payer à César le *tribut ordinaire*.

CONFESSION DE FOI

De Bacon.

A Confession of faith, t. 3, p. 453.

1°. Je crois que Dieu seul est éternel. La nature, la matière, les esprits, les essences, tout a commencé, excepté Dieu; et ce Dieu unique, toujours le même, qui, de toute éternité, est infiniment puissant, seul sage, seul bon dans sa nature, est aussi de toute éternité Père, Fils et St-Esprit en trois personnes.

2°. Je crois que Dieu est si saint, si pur, si *jaloux*, qu'il lui est impossible de se plaire dans aucune des créatures qui sont pourtant toutes l'ouvrage de ses propres mains: qu'ainsi il n'est ni ange, ni homme, ni monde, qui soit, ou qui puisse être un seul moment agréable à ses yeux, qu'autant qu'il les envisage dans le *médiateur*; et voilà pourquoi, aux yeux de celui à qui toutes choses sont présentes, l'*agneau de Dieu a été immolé avant le commencement du monde.* (Ap. 13, 8.) Sans cette éternelle disposition de sa divine providence, il lui auroit été impossible de s'abaisser à aucune œuvre de création, mais il auroit éternellement joui de la bienheu-

reuse et individue société des trois personnes dans le sein de sa divinité.

3°. Je crois que, par un effet de sa bonté, et de son amour infini et éternel, Dieu s'étant proposé de devenir créateur, et de se communiquer jusqu'à un certain point à ses créatures, il détermina dans son conseil éternel, qu'une personne de la divinité seroit unie à une nature créée, et à un individu de cette nature. Ainsi, dans la personne du médiateur, fut vraiment établie une sorte d'échelle, à la faveur de laquelle Dieu pût descendre jusqu'à ses créatures, et les créatures pussent remonter jusqu'à Dieu. Dans cet ordre de la providence, Dieu en considération du grand médiateur, tournant ses regards, et répandant ses faveurs sur ses créatures, quoique dans des degrés et des mesures différentes, trace un plan, conformément aux dispositions de sa très-sainte et très-sacrée volonté, suivant lequel quelques-unes de ses créatures se soutiennent et conservent leur premier état de grace, d'autres tombent, mais se relèvent; d'autres enfin, tombent et ne se relèvent point, et continuent cependant d'exister, quoique dans un état de corruption, et toujours objets de la colère divine. C'est en vue, et sous l'influence du médiateur, que s'opèrent toutes ces choses, parce qu'il est comme le grand mystère, le centre parfait de toutes les

voies de Dieu sur ses créatures, auquel servent et aboutissent toutes ses autres œuvres et toutes ses merveilles.

4°. Je crois que, conformément à son bon plaisir, il a voulu que l'homme fût cette créature, à la nature de laquelle la personne du fils éternel de Dieu seroit unie; que parmi les différentes générations, il a choisi un petit nombre d'hommes dans lesquels il s'est proposé, en se communiquant lui-même, de faire éclater les richesses de sa gloire. Tout le ministère des anges, la damnation des démons et des réprouvés, l'administration universelle de toutes les créatures, la dispensation de tous les tems, comme autant de voies directes et indirectes de la Providence, aboutissent uniquement à faire glorifier Dieu de plus en plus dans ses saints, qui ne sont qu'un avec le médiateur, leur chef, comme le médiateur n'est lui-même qu'un avec Dieu.

5°. Je crois qu'en vertu de son conseil éternel, conformément à son bon plaisir, et dans le tems qu'il a jugé convenable, Dieu a daigné devenir créateur; que par sa parole éternelle, il a tiré du néant toutes les choses qui existent, et que par son esprit éternel, il les soutient et les conserve.

6°. Je crois que toutes les créatures, au sortir des mains de Dieu, étoient bonnes; que Dieu ayant abandonné le commencement

de tout le mal et de tout le désordre à la liberté de la créature, s'étoit réservé en lui-même le commencement de tout rétablissement dans le premier état, ainsi que la liberté dans la distribution de ses graces, en se servant néanmoins de la chûte et de la défection de sa créature qu'il connoissoit de toute éternité par sa prescience, pour l'exécution de son conseil éternel à l'égard du médiateur et de l'œuvre qu'il s'étoit proposé d'accomplir en sa personne.

7°. Je crois que Dieu a créé des esprits, dont les uns se sont maintenus dans leur premier état, et les autres en sont tombés : qu'il a créé le ciel et la terre ainsi que *leurs armées* et *leurs générations* : qu'il leur a donné des loix constantes et perpétuelles, et que ce que nous appellons *nature*, n'est autre chose que ces mêmes loix : qu'on peut compter dans ces loix trois vicissitudes ou trois époques : qu'elles en subiront encore une quatrième, qui sera la dernière de toutes : la première eut lieu lorsque la matière du ciel et de la terre fut créée informe : la durée de l'ouvrage des six jours forme la seconde : la troisième se compte depuis la malédiction prononcée contre l'homme et la terre, malédiction qui ne fut pas néanmoins une création nouvelle : enfin, la dernière des vicissitudes datera de la fin du monde ; mais la manière dont elle s'opé-

rera, ne nous a pas été pleinement révélée. Ainsi les loix de la nature qui existent aujourd'hui, et qui gouverneront invariablement le monde jusqu'à la fin, commencèrent à être en vigueur quand Dieu eut consommé l'ouvrage de la création : elles furent révoquées au tems de la malédiction, et n'ont subi aucune variation depuis cette époque.

8°. Je crois que quoique Dieu aît cessé de créer ; et se soit reposé depuis le premier sabbat, cependant, il exécute et accomplit sa divine volonté en toutes choses grandes et petites, générales et particulières, aussi pleinement et aussi parfaitement par sa providence, qu'il pourroit le faire par des miracles, et par une création nouvelle : quoique son opération ne soit ni immédiate ni directe, et ne trouble en aucune manière la nature, qui, dans le fond, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'est rien autre chose que la loi par laquelle Dieu gouverne ses créatures.

9°. Je crois que dans le principe, l'ame de l'homme n'a point été tirée du ciel ni de la terre, mais qu'elle est le produit d'un souffle immédiat de Dieu ; de sorte que les voies et les procédés de Dieu à l'égard des esprits, ne sont point renfermés dans l'ordre de la nature, c'est-à-dire, dans les loix données au ciel et à la terre ; mais que ces règles et ces procédés appartiennent à la loi de sa

volonté secrète et de sa grace; d'où il suit que Dieu opère toujours et ne se repose point de l'œuvre de la rédemption, comme il se repose de l'œuvre de la création, et qu'il ne cessera point d'agir jusqu'à la fin du monde. Alors, son ouvrage aura toute sa perfection, et sera suivi d'un sabbat éternel.

10°. Je crois pareillement que toutes les fois que Dieu suspend les loix de la nature, en opérant des miracles qui peuvent être toujours regardés comme de nouvelles créations, il ne le fait jamais qu'en vue de l'œuvre de la rédemption, qui est la plus grande de ses œuvres, et comme nous l'avons déjà dit, celle à laquelle se rapportent tous les prodiges et tous les miracles divins.

11°. Je crois que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, dont les principaux traits sont une ame raisonnable, l'innocence, la liberté et la souveraineté; qu'il lui donna une loi et un commandement que l'homme pouvoit observer, mais qu'il n'observa pas; que par cet acte de désobéissance, l'homme dès lors tomba dans un état de défection totale à l'égard de Dieu, portant la présomption, jusqu'à imaginer que les commandemens et les défenses de Dieu, n'étoient point les règles du bien et du mal, mais que le bien et le mal avoient leur propre principe et leur propte origine, et désirant ardem-

ment acquérir la connoissance de ces principes, dans le dessein de ne plus dépendre de la volonté connue de Dieu, mais de dépendre uniquement de lui-même et de sa propre lumière, comme s'il étoit un Dieu ; dessein le plus diamétralement opposé à la loi de Dieu. Cependant, ce grand péché, considéré dans sa première origine, ne vient pas de la malice de l'homme, mais de la suggestion et de l'instigation du démon, la première créature qui se soit révoltée contre Dieu, et qui tomba dans le péché par pure malice, et non à la suite d'une tentation.

12°. Je crois que la mort et le désordre sont entrés dans le monde, comme une suite du péché de l'homme et un effet de la justice de Dieu : que l'image de Dieu a été défigurée dans l'homme ; que le ciel et la terre qui avoient été faits pour l'usage de l'homme, ont été, par une suite de son péché, assujétis eux-mêmes à la corruption ; mais qu'aussi-tôt après que la parole de la loi de Dieu eût été frustrée de l'obéissance qui lui étoit due, par la chûte de l'homme, et à l'instant même, *se fit entendre la grande parole de la promesse*, que l'homme recouvreroit, par la foi, l'état de justice dans lequel Dieu l'avoit créé.

13°. Je crois qu'ainsi que la parole *de la loi de Dieu* durera éternellement, la *parole de sa promesse* aura aussi une durée éternelle ; mais

que l'une et l'autre ont été manifestées en différentes manières, selon l'ordre des tems ; car, la loi a d'abord été manifestée dans ce reste de lumière naturelle, que la chûte de l'homme n'a pas entièrement éteinte, et qui a été suffisante pour accuser les prévaricateurs : Moïse, dans ses écrits, en a donné une plus claire connoissance ; les prophètes ont ajouté encore à la clarté et à l'étendue de cette connoissance : enfin, le fils de Dieu, le prophète par excellence, et le parfait interprète de la loi, nous l'a manifestée dans toute sa perfection. Quant à la parole de la promesse annoncée d'abord, et manifestée par la voie d'une révélation ou inspiration immédiate, elle a été figurée ensuite, et perpétuellement rappellée par les rits et les cérémonies de la loi. Toute l'histoire de l'ancien monde et celle de l'église des Juifs, en retraçoient encore sans cesse le souvenir ; car quoique ces histoires, entendues à la lettre, soient très-véritables, elles sont cependant pleines d'une allégorie perpétuelle et des types de la rédemption future. Cette même promesse, ou si l'on veut, cet évangile déjà clairement révélé et développé par les prophètes, l'a été bien plus pleinement encore par le fils de Dieu lui-même, et enfin, par l'Esprit-Saint qui, jusqu'à la fin du monde, ne cessera point d'éclairer son église.

14°. Je crois que, dans la plénitude des

tems, conformément à la promesse faite par Dieu, et confirmée avec serment, descendit, d'une race choisie, la bienheureuse semence de la femme, *Jesus-Christ*, fils unique de Dieu, et sauveur du monde, qui fut conçu par la puissance et l'opération du St-Esprit, et prit un corps dans le sein de la Vierge Marie; que non-seulement le verbe prit chair, ou fut uni à la chair, *mais qu'il fut fait chair*, quoique sans confusion de substance ou de nature; qu'ainsi le fils éternel de Dieu et le fils à jamais béni de Marie, étoit une seule personne, et tellement *une*, que la bienheureuse Vierge peut être véritablement et catholiquement appellée *Dei-Para*, mère de Dieu: tellement une encore, qu'il n'y a pas d'unité dans toute la nature, non pas même celle du corps et de l'ame dans l'homme, qui soit aussi parfaite: parce que les trois célestes vérités dont celle-ci est la seconde, surpassent toutes les unités naturelles. J'entends par ces trois célestes unités, l'unité de trois personnes en Dieu; l'unité de Dieu et de l'homme dans le Christ; l'unité du Christ et de l'église. La première sans doute est céleste; et j'appelle célestes ces deux dernières, parce que l'Esprit-Saint en est l'auteur: c'est par son opération, que le Christ a été incarné et vivifié dans la chair, et c'est par l'opération du même esprit, que l'homme a été régénéré et vivifié dans l'esprit.

15°. Je crois que le Seigneur Jesus est devenu dans sa chair, le prêtre et la victime pour le péché, la satisfaction et la rançon qu'exigeoit la justice de Dieu, le vainqueur à qui sont dus la gloire et le royaume, le modèle de la sainteté, le prédicateur de la parole qui étoit lui-même le terme qui a rempli le sens et la fin de toutes les cérémonies, la pierre angulaire de tout l'édifice qui réunit les Juifs et les Gentils, le perpétuel intercesseur pour l'église, le maître de la nature dans ses miracles, le triomphateur de la mort et de la puissance des ténèbres dans sa résurrection. Je crois de plus, qu'il a exécuté tous les desseins pris dans le conseil de Dieu, rempli l'office sacré pour lequel il avoit été oint et envoyé sur la terre, accompli l'œuvre entière de la rédemption de l'homme, rétabli l'homme dans un état supérieur à celui des anges auxquels il étoit inférieur dans le premier état de sa création. Je crois enfin, qu'il a réconcilié le ciel avec la terre, et établi toutes choses conformément à l'éternelle volonté de Dieu.

16°. Je crois que le Seigneur Jesus, dans le tems est né sous le règne d'Hérode; qu'il a souffert sous le gouvernement de Ponce-Pilate, président pour les Romains dans la Judée, et sous le pontificat de Caïphe; qu'il fut trahi par Judas, un de ses douze apôtres, et crucifié à Jérusalem; qu'après une mort

véritable, et après que son corps eût été enseveli dans un sépulcre, le troisième jour, il rompit lui-même les liens de la mort, et se leva du tombeau, apparoissant à plusieurs témoins d'élite pendant plusieurs jours; et qu'à la fin de ces mêmes jours, en présence de ses apôtres, il monta dans les cieux, où il continue d'intercéder pour nous; qu'il en redescendra au tems marqué dans les décrets de la Providence avec tout l'éclat de sa gloire pour juger l'univers.

17°. Je crois que les souffrances et les mérites de Jesus-Christ, quoique suffisans en eux-mêmes pour effacer les péchés du monde entier, ne sont cependant efficaces que pour ceux seulement qui sont régénérés par l'Esprit-Saint, esprit qui souffle où il lui plaît, par une pure grace; et cette grace, semblable à une semence incorruptible, vivifie l'esprit de l'homme, le constitue enfant de Dieu et membre du Christ, ensorte que le Christ étant revêtu de la chair de l'homme, et l'homme étant revêtu de l'esprit du Christ, il se forme par-là un passage et une imputation réciproque, en vertu de laquelle la colère et le péché sont transportés de l'homme au Christ, et le mérite et la vie sont transportés du Christ à l'homme. Cette semence de l'Esprit-Saint, cette grace, trace en nous, par la foi vive, l'image de Jesus-Christ mort et crucifié, et

y rétablit dans l'image de Dieu à laquelle nous avons été créés, les traits de charité et de sainteté que le péché avoit effacés. L'une et l'autre opération n'ont lieu cependant que d'une manière imparfaite, et dans des degrés différens, même à l'égard des élus : soit qu'il s'agisse de la manière dont le Saint-Esprit opère, soit qu'il s'agisse du degré de la lumière qu'il communique effectivement avec plus ou moins d'abondance. C'est ainsi que l'église avant Jesus-Christ, a été moins éclairée et moins bien partagée que nous, quoique le même salut et les mêmes moyens de salut lui fussent communs avec nous.

18°. Je crois que l'œuvre du Saint-Esprit, dont nous avons parlé, quoiqu'elle ne soit liée à aucun moyen particulier dans le ciel et sur la terre, cependant s'accomplit ordinairement par la prédication de la parole, et l'administration des sacremens, par l'influence des pères sur leurs enfans et les instructions qu'ils leur donnent, par la prière, la lecture, les censures de l'église, la société des personnes pieuses, les croix et les afflictions, les bienfaits de Dieu, ses jugemens sur les autres individus, ses miracles, la contemplation de ses créatures. Tels sont les moyens plus ou moins efficaces dont Dieu se sert pour opérer et procurer la vocation et la conversion de ses élus, sans déroger

cependant au pouvoir qu'il a indépendamment de tous ces moyens, d'appeller immédiatement par sa grace les hommes, à toutes les heures et à tous les momens du jour, c'est-à dire, dans tous les tems de leur vie, conformément à son bon plaisir.

19°. Je crois que la parole de Dieu, par laquelle il nous fait connoître ses volontés, n'a été connue et ne nous est parvenue que par la voie de la révélation et de la tradition jusqu'à Moïse : que les écritures dépositaires de la parole de Dieu ont eu lieu depuis le tems de Moïse jusqu'au tems des apôtres et des évangélistes ; mais que dans ces derniers tems, et après la descente du Saint Esprit, auteur de toute vérité, le livre des écritures fut clos et fermé comme ne devant plus recevoir d'additions nouvelles: qu'après les saintes écritures, l'église ne peut rien enseigner ni rien commander qui soit contraire à la parole enseignée dans les écritures ; mais qu'elle est semblable à l'arche où les tables du premier teſtament étoient gardées et conservées ; c'est-à-dire, que l'église a seulement la garde et la distribution des écritures qui lui ont été confiées. Cependant, elle a de plus encore le droit de les interpréter ; mais cette interprétation doit être fondée sur les écritures elles-mêmes.

20°. Je crois qu'il y a une église de Dieu, universelle ou catholique, répandue sur toute

la surface de la terre, qui est l'épouse et le corps du Christ, composée des pères de l'ancien monde, de l'église des juifs, des fidèles trépassés et des fidèles vivans, des hommes qui ne sont pas encore nés, et qui sont déjà écrits dans le livre de vie : qu'il y a aussi une église visible, distinguée de toute autre par les œuvres extérieures de l'alliance de Dieu, par la réception de sa sainte doctrine, l'usage de ses sacremens, l'invocation et la sanctification de son saint nom ; qu'il y a aussi dans les *prophètes* du nouveau testament et les pères de l'église, une sainte succession qui continuera sans interruption depuis le tems des apôtres et des disciples qui ont vu Notre-Seigneur *dans sa chair*, jusqu'à la consommation de l'œuvre du ministère dont ils ont été chargés. C'est Dieu qui, par des graces et des goûts intérieurs, fait connoître à ces personnes, qu'il les appelle au ministère : mais cette vocation intérieure est suivie d'une vocation extérieure et de l'ordination de l'église.

21°. Je crois que les ames de ceux qui meurent dans le Seigneur, sont bienheureuses ; qu'elles reçoivent la récompense de leurs travaux et jouissent de la vue de Dieu ; que cependant elles vivent dans l'attente d'une gloire qui leur est promise, et dont elles n'entreront en possession qu'au dernier jour du monde : tems, où tous les hommes ressusciteront et comparoîtront

comparoîtront au tribunal de Jesus-Christ pour y entendre le jugement qui fixera leur sort pendant l'éternité. C'est alors que les saints entreront dans la plénitude de leur gloire, et que Jesus-Christ remettra son royaume, qui est son église, à Dieu son père (1 Cor. 15, 24.): de ce moment, tout ce qui existe, continuera d'exister et persévérera dans l'état où l'ordre de Dieu l'aura fixé pendant l'éternité entière.

Ainsi, on pourroit distinguer trois tems, si toutefois on peut ici employer ce terme, ou celui de partie de l'éternité. Le premier, c'est celui qui a précédé tous les commencemens, lorsque Dieu étoit seul, et n'avoit encore tiré aucun être du néant : le second, que j'appelle le tems *du mystère* (ou du secret), celui qui remplit tout l'intervalle entre la création du monde et sa dissolution : enfin, le troisième tems qui est le dernier de tous, et qui sera sans variation et sans terme, est celui de la manifestation et de la gloire des enfans de Dieu (*).

(*) On voit dans le *Baconiana* (p. 209), une lettre d'un théologien anglois sur cette confession. Le docteur Rawley, après la mort du chancelier, dont il étoit le chapelain et l'ami, avoit engagé le docteur Roger Maynwaring à lire cette confession de foi, et à lui en dire son sentiment. Celui-ci fit, sur cinq ou six articles, des observations très-courtes et très-mo-

CONTRADICTIONS APPARENTES

Dans les sentimens d'un Chrétien (*).

The Characters of a bieveling christian, in paradoxes and seeming Contradictions, t. 3, p. 504.

1°. Un chrétien croit être précieux aux yeux de Dieu, tandis qu'à ses propres yeux, il est méprisable. Il n'ose se justifier dans des choses où sa conscience ne lui reproche rien (1 Cor. 4, 4), et il croit que des actions où Dieu peut lui reprocher bien des fautes, servent à sa justification; il croit en même tems, qu'il n'est pas, et de peines qu'il ne mérite, et de biens que Dieu ne lui destine; il est souvent dans le chagrin, et toujours dans la joie; il laisse de tems en tems échapper des plaintes, et il

---

destes, qui sont la matière de la lettre. Nous ne les avons pas jugé assez importantes et assez bien fondées pour mériter une traduction et des éclaircissemens. L'auteur plein de vénération pour Bacon, et qui appelle sa confession de foi, une pièce également *pieuse et profonde*, déclare en finissant, que dans ses observations, il a plutôt fait la fonction d'un écolier, que celle d'un examinateur et d'un critique.

(*) Nous prions de consulter dans le discours préliminaire, ce que nous avons dit sur cet article.

rend continuellement des actions de graces; il a les sentimens les plus humbles et les prétentions les plus hautes; il est toujours satisfait, et cependant il demande sans cesse.

2°. Il est riche dans la pauvreté, et pauvre au milieu des richesses; il n'a fait aucune convention avec Dieu, et néanmoins, il prétend à un grand salaire; la perte de la vie est pour lui un gain, et en perdant sa vie, il croit qu'il l'a sauve (Matth. 16, 25).

3°. Il ne vit pas pour lui, et cependant, il est de tous les hommes, celui qui pourvoit le plus sagement à ses intérêts; il renonce souvent à lui-même, et pourtant personne ne l'aime aussi véritablement qu'il s'aime lui-même; il est l'homme à qui on fait le plus d'injures, et à qui on rend le plus d'honneurs, qui éprouve le plus de peines, et qui goûte le plus de consolations.

4°. Plus ses ennemis lui font d'injustices, plus ils lui procureront d'avantages; plus il se détache des choses de ce monde, plus il en tire de profit.

5°. Il est le plus sobre des hommes, et il mène la vie la plus délicieuse; il prête et donne avec la plus grande générosité, et cependant, il est le plus grand des usuriers; il est complaisant à l'égard de tous les hommes, et souvent tous les hommes le trouveroient inflexible; il est le meilleur des fils, le meil-

leur des maris, le meilleur des frères, le meilleur des amis, et cependant il hait son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. (Matth. 37, 38).

6°. Il sait *que s'il plait aux hommes, il ne peut être le serviteur du Christ* (Gal. 1, 10), et cependant, pour l'amour du Christ, il s'efforce en tout de plaire à tous les hommes; il aime et fait par-tout régner la paix, et cependant, il se bat sans cesse, et ne se réconcilie jamais avec son ennemi.

7°. Il croit pire qu'un infidèle, celui qui ne se met point en peine des siens (1. ad. Tim. 5, 8): et cependant, il vit et meurt sans se mettre en peine de lui-même; il regarde tous les hommes comme ses supérieurs, et cependant, il maintient avec fermeté son autorité sur les hommes; il traite avec sévérité ses enfans, parce qu'il les aime, et parce qu'il aime aussi ses ennemis, il les traite avec bonté.

8°. Il se regarde comme un roi, quelqu'abjecte que soit sa condition; et d'un autre côté, quelqu'élevée que sa condition puisse être, il ne se croit pas digne de servir le plus pauvre des saints.

9°. Il est souvent dans les fers et toujours en liberté; quelquefois serviteur des autres, et toujours affranchi de toute servitude.

10°. Il croit que Dieu a commandé à tout homme qui lui fait du bien, de le lui faire,

et cependant, il est le plus reconnoissant de tous les hommes à l'égard de ceux qui lui font quelque bien; il sacrifieroit volontiers sa vie pour sauver l'ame de son ennemi, et il ne voudroit pas s'exposer à commettre un seul péché pour sauver la vie de celui qui auroit sauvé la sienne.

11°. S'il a fait un serment dont l'observation tourne à son préjudice, il n'en est pas moins fidèle à l'observer; mais il ne se croiroit jamais engagé par un serment à faire la faute la plus légère.

12°. Il croit que Jesus-Christ n'a besoin d'aucune de ses œuvres, et cependant, il se persuade qu'il soulage Jesus-Christ dans toutes les œuvres de charité qu'il exerce; il sait qu'il ne peut rien faire de lui-même, et cependant, il travaille de toutes ses forces pour opérer son propre salut; il fait profession de ne pouvoir rien, et il fait avec autant de vérité profession de pouvoir tout.

13°. La parole de Dieu le fait trembler, et cependant, elle est à son goût plus douce *qu'un rayon de miel*, et à ses yeux, *plus précieuse que des milliers d'or et d'argent.* (Ps. 118).

14°. Il confesse qu'il ne sera sauvé ni par la vertu, ni en considération de ses bonnes œuvres, et cependant, il multiplie autant qu'il peut ses bonnes œuvres.

15°. Il reconnoît que la Providence de Dieu conduit toutes les affaires de ce monde, et néanmoins, il est aussi soigneux dans la conduite de ses propres affaires, que si leur succès étoit uniquement entre ses mains.

16°. Il croit que Dieu exauce ses prières lors même qu'il n'obtient pas ce qu'il lui demande; et s'il arrive des événemens qu'il avoit prié Dieu de ne point permettre, il lui en rend des actions de grace.

17°. Il est souvent retenu captif *sous la loi du péché*, (Rom. 7, 23), et cependant, le péché ne domine pas sur lui (Rom. 6, 14.); il ne fait rien contre sa volonté, et cependant, il fait ce qu'il ne veut pas (Rom. 7, 19).

18°. Il est en même tems un serpent et une colombe, un agneau et un lion, un roseau et un cèdre; il est quelquefois si troublé dans sa foi, qu'il croit qu'il n'y a rien de vrai dans la religion, et cependant, s'il le croyoit véritablement ainsi, il n'éprouveroit aucun trouble: comme Abraham, il espère contre toute espérance, et quoiqu'il ne puisse résister à la logique et aux raisonnemens du Sauveur, il espère l'emporter, comme cette femme cananéenne de l'évangile (Matth. 15), avec la rhétorique et la force de l'importunité.

19°. Il croit le meurtre de soi-même un péché très-odieux, cependant il travaille sans cesse à crucifier sa chair et à faire mourir ses

membres (Col. 3, 5); il comparoît avec confiance devant le trône de Dieu, et sa confiance n'est point affoiblie en se rappellant en même tems les outrages qu'il a fait à Dieu.

20°. Le monde le regarde quelquefois comme un saint, quand Dieu ne voit en lui qu'un hypocrite, et au contraire, le monde le regarde quelquefois comme un hypocrite, lorsque Dieu le reconnoît pour un saint.

21°. Son avocat et sa caution doit être son juge : la partie mortelle de lui-même deviendra immortelle : ce qui avoit été semé dans l'ignominie et la corruption, se levera glorieux et incorruptible; enfin, une créature finie possédera un bonheur infini. Gloire à Dieu.

PRIÈRE

Composée par Bacon.

A prayer or psalm made by the lord Bacon, t. 4, p. 487 (*).

O DIEU, mon très-aimable Seigneur! O vous, qui, dès mon enfance, avez été pour moi le père le plus tendre! O mon Créateur, mon Sauveur, mon consolateur! Vous sondez, ô Seigneur, les profondeurs des cœurs, et vous en pénétrez tous les secrets : vous connoissez la droiture des uns et l'hypocrisie des autres : vous pesez dans la balance les pensées et les actions des hommes : vous mesurez au cordeau

(*) Pour mieux sentir la beauté de cette prière, il est bon de savoir que Bacon la composa dans le tems de sa disgrace; le célèbre Addisson en étoit enchanté.

« C'est avec un extrême plaisir, dit-il, que j'ai » trouvé parmi les ouvrages de ce grand homme, » une prière de sa propre composition qui, par la » noblesse des pensées et la force de l'expression, » respire une piété plus angélique qu'humaine. Le » plus grand défaut de Bacon semble avoir été l'excès » de cette vertu qui *couvre une multitude de péchés* » (la charité), elle le porta à avoir trop d'indulgence » pour ses domestiques qui en abusèrent au point, » qu'il se vit enlever les dignités et les richesses que

leurs intentions : la vanité de leurs motifs, et l'obliquité de leurs voies ne peuvent échapper à vos regards !

O Seigneur ! rappellez-vous de quelle manière votre serviteur a marché devant vous, rappellez-vous quel a été le premier objet de mes recherches, et le principal but dans toutes mes intentions ! J'ai constamment aimé vos assemblées ; j'ai gémi sur les divisions de votre église ; la beauté de votre sanctuaire a fait mes délices : je vous ai sans cesse demandé dans mes prières, que cette vigne que votre main droite a planté au milieu de nous, reçût toujours la rosée du matin et du soir, et pût étendre ses branches jusqu'aux fleuves et jusqu'aux mers (Ps. 79). L'état malheureux de l'opprimé et les besoins du pauvre, m'ont toujours vivement affecté ; l'inhumanité, la dureté n'ont jamais habité dans mon cœur. J'ai procuré le bien de tous les hommes

---

» son mérite extraordinaire avoit accumulées sur sa » tête ; mais dans cette prière, on voit qu'au tems » où il se prosternoit devant le Dieu des miséricordes, » et s'humilioit sous les afflictions dont il étoit accablé, » il se soutenoit par le sentiment intérieur de son » intégrité, par sa piété, par son zèle et son amour » pour le genre humain : ce qui lui donne, dans » l'esprit des hommes qui pensent, une grandeur » bien plus réelle que celle dont les hommes l'avoient » dépouillé ». *Tatler*, ou *le Babillard*, (*t.* 4, n°. 267).

sans aucune distinction de pauvres et de riches; si quelques-uns d'eux m'ont traité en ennemi, je ne m'en suis point souvenu, et le soleil ne s'est presque jamais couché sur le déplaisir que m'auroit donné leur conduite; semblable à une colombe, j'ai toujours été sans malice : vos créatures ont été mes livres ordinaires, mais vos écritures l'ont été bien davantage; je vous ai cherché dans les cours, dans les jardins et dans les champs, et je vous ai trouvé dans vos temples.

J'ai péché mille fois; dix mille fois j'ai transgressé votre loi; cependant, votre grace ne m'a jamais abandonné; par le secours de cette grace, mon cœur, comme le feu sacré, n'a pas cessé de brûler sur votre autel.

O Seigneur! ô vous, qui êtes mon protecteur et ma force dès ma plus tendre jeunesse, vous avez toujours été près de ma personne dans toutes mes voies : et votre compassion paternelle, vos châtimens toujours mêlés de consolations, mille et mille traits de la Providence la plus attentive, ne m'ont jamais permis de douter de votre présence. Vos faveurs ont été pour moi bien abondantes; mais vos corrections ne l'ont pas été moins. Ainsi, ô mon Dieu, vous vous êtes sans cesse occupé de moi; chaque faveur que je recevois du monde, étoit pour moi l'annonce d'un trait dont vous deviez bientôt per-

cer mon cœur : plus je montois aux yeux des hommes, plus je descendois, et j'étois humilié à vos yeux. Aujourd'hui que je m'occupois plus que jamais d'assurer ma tranquillité, et de m'élever aux honneurs, votre main s'est appesantie sur moi, et toujours dirigée par cette sage tendresse que vous m'avez témoigné dès les premiers instans de ma vie, elle m'a humilié en me retenant encore dans votre école paternelle, et en m'y traitant comme un enfant légitime qu'on corrige parce qu'on l'aime.

Je reconnois et j'adore la justice de vos jugemens rigoureux sur moi, jugemens qu'ont provoqués mes péchés plus nombreux que le sable de la mer, et pourtant incomparablement moins nombreux que vos miséricordes ; qu'est-ce effectivement que les sables de la mer? Qu'est-ce que la terre et les cieux, comparés à votre miséricorde infinie ? Mais outre mes innombrables péchés, je confesse devant vous que je suis comptable à votre justice des talens que vous avez bien voulu me confier. Je ne les ai point, il est vrai, cachés, à l'exemple du serviteur paresseux de l'évangile ; mais je ne les ai point fait valoir aussi avantageusement que je pouvois, et je devois le faire : je les ai même dépensé en choses qui me convenoient le moins ; ensorte que je peux dire avec vérité : *mon*

ame a été pour moi une étrangère dans le cours de mon pélerinage. (Ps. 119, 6.) O Seigneur, ayez pitié de moi pour l'amour de votre fils mon Sauveur; recevez-moi dès-à-présent dans votre sein, ou, si vous prolongez mon pélerinage sur la terre, daignez m'accompagner et me diriger dans toutes vos voies.

AUTRE PRIÈRE

Composée par Bacon, et sa prière ordinaire.

A prayer made and used by the lord Bacon, t. 4, p. 507.

O DIEU éternel, notre très-miséricordieux Père en *Jesus-Christ*, daignez aujourd'hui et toujours, accueillir favorablement les paroles de nos bouches et les sentimens de nos cœurs; puissent-ils être toujours agréables à vos yeux! Nous vous en conjurons, ô Seigneur, notre Dieu, notre Protecteur, notre Sauveur.

O encore une fois, Dieu éternel et notre très-miséricordieux Père en Jesus-Christ, dans lequel vous avez fait un pacte de grace et de miséricorde avec tous ceux qui, par lui, viendroient à vous; c'est en son nom et en

implorant sa médiation, que nous nous prosternons humblement devant le trône de votre miséricorde. Nous confessons que, par la violation de vos saintes loix et de vos saints commandemens, nous ne sommes plus que des branches d'olivier sauvage. (Rom. 11, 17). Nous sommes devenus étrangers à votre *pacte de grace*. Nous avons effacé votre image sacrée, cette image qu'en nous créant, vous aviez daigné graver au-dedans de nous-mêmes. Nous avons péché contre le Ciel et devant vous, et nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos enfans. (Luc. 15, 16.) Nous vous demandons seulement d'être admis au rang de vos mercenaires.

O Seigneur, vous nous avez formés dans le sein de nos mères. Votre providence a sans cesse veillé sur nous et nous a conservé jusqu'à ce moment. N'arrêtez pas le cours de vos miséricordes et de vos bontés sur nous. O Seigneur, ayez pitié de nous, pour l'amour de Jesus-Christ votre Fils bien-aimé, qui est *la voie*, *la vérité et la vie*. (Joa. 14, 6.) C'est en lui que nous appelons de votre justice à votre miséricorde. C'est en son nom et pour son amour que nous osons vous adresser nos supplications, et vous dire: Pardonnez nous généreusement et remettez-nous tous les péchés et toutes les offenses que nous avons osé commettre en pensées, en paroles, en

actions contre votre divine majesté. Délivrez-nous pleinement des dettes, des souillures, des châtimens et des chaînes de tous nos péchés. Revêtez-nous de la justice parfaite de votre fils. Nous vous en conjurons par sa précieuse mort et par sa parfaite obéissance.

Votre crainte même, ô Seigneur, est l'effet de votre miséricorde. Cette miséricorde fait disparoître et anéantit tous nos péchés; elle donne la paix à nos ames et à nos consciences, elle nous rend heureux par la pleine rémission de toutes nos offenses et vous reconcilie avec vos pauvres serviteurs, par Jesus-Christ, le cher objet de vos complaisances. Ne souffrez pas, ô mon Dieu, que l'ouvrage de vos propres mains périsse. Vous ne voulez pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent. (Ezech. 33, 11.).

Réformez donc nos cœurs, et nous serons réformés. Convertissez-nous, et nous serons convertis. (Jérém. 31, 18.) Faites briller aux yeux de notre esprit et de notre entendement, la céleste lumière de votre esprit saint. Qu'à la faveur de cette lumière, nous croissions chaque jour dans la connoissance du mystère de notre rédemption opéré par Notre-Seigneur Jesus-Christ, notre aimable Sauveur. Que la grace du même esprit saint, cette source très-sainte de tous dons et de toutes graces, sanctifie nos volontés et

nos affections, qu'elle les rende parfaitement conformes à votre sainte volonté dans l'accomplissement de tous les devoirs de piété à votre égard, et de charité envers les hommes. Enflammez nos cœurs de votre amour, bannissez-en ce qui vous déplaît, et ce qui blesse la fidélité qui vous est due, l'endurcissement, l'impiété, l'hypocrisie, le mépris de votre divine parole et de vos loix, en un mot, tout ce qui les souille et tout ce qui est en opposition avec votre sainte volonté. Faites que désormais, par votre grace, nous ayons le courage et la force de mener une vie divine, une vie sainte, tempérante et chrétienne, en toute droiture et sincérité de cœur devant vous. Dans cette vue, imprimez votre crainte sacrée dans nos cœurs : faites que cette crainte soit toujours devant nos yeux, et qu'elle guide continuellement nos pieds dans les sentiers de votre justice et dans la voie de vos commandemens.

Augmentez et affermissez en nous la foi. Faites que, dans la suite, elle porte chaque jour les véritables fruits d'un sincère repentir : que par les mérites de la mort de Notre-Seigneur et Sauveur Jesus-Christ, nous mourrions tous les jours au péché, et que par la grace de sa résurrection, nous ressuscitions et nous vivions d'une vie nouvelle. Faites que notre régénération soit véritable, et que nous parti-

cipions réellement à la résurrection première; afin que *la seconde mort n'ait point d'empire sur nous* (Apoc. 20, 6).

Enseignez-nous, Seigneur, à compter nos journées, et à les employer de manière que nous ayons toujours le tems et la faculté d'entretenir nos cœurs dans la connoissance et dans l'amour de la sagesse. Ne permettez pas que nous perdions jamais de vue notre dernière fin : que votre grace dont vous avez bien voulu nous donner la connoissance, ne soit pas en nous une grace oisive; qu'elle opère continuellement dans nos cœurs, afin qu'au sortir de cette vie, nous soyons transportés dans le royaume de gloire que vous avez préparé pour ceux qui vous aiment et qui mettent toute leur confiance en vous. O Seigneur, ordonnez à vos saints anges, qu'aujourd'hui, et perpétuellement, ils aient leurs tentes dressées autour de nous, pour nous protéger contre la malice de Satan, et nous garentir de tous les périls auxquels notre ame et notre corps sont exposés sans cesse. Pardonnez-nous, Seigneur, toutes nos ingratitudes; rendez-nous chaque jour plus reconnoissans de tant de graces et de bienfaits que chaque jour vous vous plaisez à répandre sur nous : que nos humbles prières montent jusqu'à votre trône : qu'elles obtiennent de votre bonté, non-seulement les graces que nous

vous demandons, mais encore toutes celles que vous savez, dans votre sagesse, nous être nécessaires. Exaucez aussi les vœux que nous vous adressons pour tous ceux qui sont dans la peine, dans la misère et dans la détresse, pour tous ceux enfin, que vous avez jugé à propos de frapper, soit dans l'ame, soit dans le corps. Accordez-leur la patience et la persévérance jusqu'à la fin; nous vous en conjurons, Seigneur, non par la considération d'aucuns mérites de notre part, mais par les mérites de votre fils et notre unique Sauveur Jesus-Christ, auquel avec vous et le Saint-Esprit, soit rendue toute gloire. Ainsi soit-il.

PRIÈRE

Que Bacon adressoit à Dieu avant son étude.

Novum organum, distrib. operis, ou *the student's, prayer, t.* 4, *p.* 488.

O PÈRE, qui avez commencé toutes vos œuvres par la création de la lumière visible, et qui les avez toutes terminées par la création de la lumière intellectuelle, création qui eut lieu, quand vous soufflâtes sur la face de l'homme, ce chef-d'œuvre de vos mains, daignez diriger et protéger cet ouvrage qui,

ayant eu votre bonté pour principe, doit avoir votre gloire pour fin.

Lorsque vous vous retournâtes pour contempler les œuvres que venoient de produire vos mains, vous vîtes qu'elles étoient parfaitement bonnes, et vous entrâtes dans votre repos; mais lorsque l'homme a voulu se retourner pour considérer ses propres œuvres, il a vu que toutes étoient *vanité et affliction d'esprit* (Eccl. 1. 17.), et il n'est entré dans aucun repos; voilà pourquoi j'ose espérer que, si je fais mon étude constante, ainsi que je me le propose, de la considération de vos œuvres, vous voudrez bien me faire entrer en participation du plaisir que vous donna leur contemplation, et du repos que vous goutâtes ensuite. Je vous supplie, ô père, de maintenir en moi cette bonne volonté, et par mes mains, ainsi que par les mains de ceux à qui vous inspirerez une volonté semblable, d'enrichir la famille des hommes, de nouvelles lumières et de nouveaux secours (*).

(*) On voit la même prière avec quelques variantes à la fin de l'Opuscule, ayant pour titre : *Aphorismi et Consilia de auxiliis dei et accensione luminis naturalis.* Nous croyons devoir la donner encore. O Pere! quand vous considérâtes les créatures qui étoient l'ouvrage de vos mains, vous reconnûtes qu'elles *étoient toutes parfaitement bonnes* : mais

PRIÈRE

Que Bacon adresse encore à Dieu en travaillant au *novum organum.*

Novum organum præf. ou *the Writer's prayer*, *t.* 3, *p.* 488.

Nous adressons à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le Saint-Esprit, les prières les plus humbles et les plus ardentes, pour que, daignant prendre en considération les misères du genre humain, et le triste pélerinage de cette vie mortelle, où nous coulons

---

quand l'homme voulut considérer les œuvres de ses mains propres, il vit que toutes étoient *vanité et affliction d'esprit.* Si nous nous occupions infatigablement de la contemplation de vos œuvres, vous nous feriez sans doute entrer en participation de la complaisance qu'elles vous inspirèrent, et du repos dans lequel vous entrâtes après leur création. Nous vous demandons instamment que la volonté où nous sommes, de faire de cette contemplation, notre occupation principale, ne s'affoiblisse jamais : et que nos mains puissent être les instrumens dont vous vous servirez pour répandre de nouvelles graces et de nouveaux bienfaits sur la grande famille des hommes.

Nous attendons cette faveur de votre amour éternel, par notre Sauveur *Jesus, votre Christ, Dieu avec nous.*

des jours en si petit nombre, et traversés encore de tant de maux, il veuille bien se servir de nos mains pour répandre sur les hommes de nouveaux secours et de nouveaux bienfaits. Nous le supplions encore de ne pas permettre que les nouvelles connoissances humaines que nous procurerons, préjudicient aux connoissances divines, et qu'en applanissant les routes des sens, en donnant plus d'amplitude et plus d'éclat au flambeau de la lumière naturelle, nous aboutissions à répandre des incertitudes et des obscurités sur les divins mystères; mais qu'il arrive plutôt que notre esprit n'étant plus le jouet de l'illusion et de la vanité, et continuant d'être parfaitement soumis aux oracles célestes, nous rendions pleinement à la foi, l'obéissance et les hommages qui lui sont dûs. Enfin, nous lui demandons humblement la force de rejetter hors de notre ame, le venin de la science dont le serpent l'a infecté dès l'origine du monde, afin que, toujours modestes dans nos sentimens, et sobres dans notre sagesse, nous n'ayons jamais dans la recherche et l'étude de la vérité que la charité pour principe.

EXTRAIT

Du Testament de Bacon (*).

The last Will of sir Francis Bacon, t. 2, p. 559.

1°. JE lègue à Dieu et je dépose entre ses mains mon ame et mon corps; je le conjure par les mérites de la bienheureuse Passion de mon Sauveur, de se souvenir de mon ame au jour de mon trépas, et de mon corps au jour de la résurrection.

Je choisis ma sépulture dans l'église Saint-Michel près Saint-Albans. Mon choix, est fondé sur ce que cette église possède déjà les dépouilles mortelles de ma mère, qu'elle est l'église paroissiale de la maison que j'habite à Gorhambury, et de plus la seule église chrétienne dans l'enceinte du vieux Verulam.

Je désirerois que les frais de mes funérailles ne montassent au plus qu'à la somme de 300 livres.

Je laisse et j'abandonne mon nom et ma mémoire aux discours des hommes chari-

(*) Le testament est du 19 décembre 1625 : Bacon est mort le 9 avril 1626.

tables, aux nations étrangères et aux générations suivantes (*).

(*) M. Mallet, dans la vie de Bacon, présente autrement cet article du testament. *Je lègue dès ce moment*, lui fait-il dire, *ma mémoire aux nations étrangères, et ensuite à mes compatriotes, quand il se sera écoulé quelque tems.* Dom Chaudon et l'abbé de Feller, dans leurs Dictionnaires, donnent à cet article une tournure un peu différente, mais qui, au fond, présente le même sens. *Je lègue mon nom et ma mémoire aux nations étrangères; car mes concitoyens ne me connoîtront que dans quelque tems.* Une multitude d'autres auteurs ont fait tenir à Bacon, le même langage, et il faut convenir que ce n'est point sans fondement. On lit dans le *Baconiana*, imprimé en 1679, un extrait du testament de Bacon, relatif à ses écrits : et le texte nécessiteroit la traduction que les auteurs en ont faite; il ne s'agit plus que de savoir quelle est la leçon qui mérite la préférence. Nous ne doutons pas que ce ne soit celle que nous avons suivie; la raison est, que la première est tirée d'un très-petit extrait publié dans le *Baconiana*: notre leçon, au contraire, est tirée du testament publié en entier dans l'édition en quatre volumes in-fol. des œuvres de Bacon donnée en 1740 : ce testament est annoncé comme un extrait des registres de la cour de Cantorbery, et il est accompagné des dates et des signatures qui rendent de semblables pièces authentiques : ce même testament fait partie de la collection des œuvres de Bacon, publiée l'an 1753, en trois gros vol. in-fol., et encore l'an 1765, en cinq vol. in-4°. On annonce dans toutes ces éditions, que toutes les pièces ont été confrontées avec les originaux : et puisqu'il faut ici reconnoître une méprise,

Je donne et lègue aux pauvres des différentes paroisses où j'ai passé une partie du tems de mon pélerinage sur la terre, quelques aumônes que la modicité de ma fortune ne me permet pas de faire plus abondantes : aux pauvres de Saint-Martin-des Champs, où je suis né, et où j'ai vécu pendant les premiers et les derniers jours de ma vie, 40 liv. (sterling) : aux pauvres de la paroisse de

---

peut-on balancer à en charger l'auteur de l'extrait du *Baconiana*, plutôt que les éditeurs des collections citées, publiées, pour ainsi dire, avec le suffrage de toute la nation? Que faut-il maintenant penser de tant de remarques et de critiques qui n'avoient de fondement que cette leçon défectueuse?

Au reste, cette contradiction entre le testament, tel qu'il est imprimé dans les collections, et l'extrait du testament, tel qu'on le lit dans le *Baconiana*, pourroit se concevoir d'une autre manière : il ne s'agiroit que de supposer que Bacon a fait deux testamens : et dans le vrai, les auteurs du Dictionnaire anglois, traduit par Chauffepié, article Bacon, page 25, supposent dans une note à la marge, qu'il y a eu un premier testament de Bacon différent du dernier : mais ils ne le prouvent pas, et ne nous apprennent pas la date de ce premier testament. Quoi qu'il en soit, il demeure toujours très-constant que, si Bacon a fait deux testamens, le dernier, qui est le seul qu'on ait dû citer, quant il a été question de faire connoître ses derniers sentimens, ne dit point qu'il *recommande sa mémoire à ses compatriotes, quand il se sera passé quelques années*, et qu'ainsi tant de remarques et de critiques qui ne portoient que sur ce texte, tombent d'elles-mêmes.

Saint-Michel, près Saint-Alban, où j'ai choisi ma sépulture, la même somme, et 10 livres en sus, parce que *le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance* (Eccl. 7, 2.) : aux pauvres de la paroisse d'Hemstead, où j'ai entendu les sermons et assisté aux prières publiques, qui me donnèrent bien de la consolation pendant les ravages de la première grande peste, 20 liv. Je prie M. Shut de se charger du discours au jour de mes obsèques, et par cette considération, je lui lègue 20 livres.

Je donne à mon digne ami, le très-honorable marquis d'Effiat, dernier ambassadeur de France, mes livres de prières et de pseaumes que j'ai traduits en vers avec beaucoup de soin.

Je prie très-humblement M. le duc de Bukinkam, de recommander au roi, mon très-gracieux souverain (*), la mémoire de mes longs, continuels et fidèles services, et de l'assurer que, puisqu'il n'a pas cessé d'être mon protecteur, avant même qu'il montât sur le trône, je ne laisserai pas aussi, quoique je n'aie plus, grace à Dieu, qu'un pied sur la terre, de prier Dieu pour lui, et je le prierai encore au dernier moment de ma vie.

(*) Ce souverain étoit Charles Ier., monté depuis peu sur le trône,

FONDEMENT

FONDEMENT

Des gouvernemens.

Fid. serm. cap. 15.

LA religion, la justice, le conseil, les finances, sont les quatre colonnes sur lesquelles reposent tous les gouvernemens. Renversez, ou ébranlez l'une de ces colonnes, tout tombe dans le trouble et dans la confusion : c'est alors, sur-tout, qu'il faut recourir à Dieu, et le conjurer de rétablir le calme.

PERSONNAGES

De l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui ont vécu long-tems, et leur caractère.

Historia vitæ et mortis. Londini 1638, *p.* 399, 404, ou *t.* 2, *p.* 110.

L'ÉCRITURE-SAINTE nous apprend que les hommes, avant le déluge, ont vécu plusieurs centaines d'années; aucun d'eux, cependant, n'a vécu au-delà de mille ans : cette longueur de vie n'étoit pas l'effet d'une grace particulière, ou une prérogative de *la ligne*

sainte : car on compte dans cette ligne onze générations avant le déluge, tandis que dans la ligne des descendans d'Adam par Caïn, on n'en compte que huit : ce qui peut faire conjecturer que les descendans de Caïn ont vécu plus long-tems que les descendans de Sem. Cette longue vie diminua de moitié, immédiatement après le déluge, mais dans les hommes seulement qui naquirent après cette grande catastrophe ; car Noé qui étoit né auparavant, a vécu aussi long-tems que ses ancêtres, et Sem est mort à l'âge de six cents ans ; enfin, trois générations après le déluge, la vie des hommes fut réduite à-peu-près au quart de ce qu'elle étoit auparavant, c'est-à-dire, à environ deux cents ans. Abraham a vécu cent soixante-quinze ans, personnage véritablement magnanime, et dont toutes les entreprises furent toujours couronnées par le succès. Son fils Isaac parvint jusqu'à l'âge de cent quatre-vingts ans ; la chasteté et le goût pour la vie tranquille, forment ce qu'il a de plus remarquable dans son caractère. Jacob, après avoir essuyé beaucoup de traverses et donné au monde un grand nombre d'enfans, poussa sa carrière jusqu'à cent quarante-sept ans. La patience, la douceur, la prudence, sont les vertus qu'il fit plus particulièrement éclater dans le cours de sa vie. Ismaël son frère, homme de guerre, vécut cent trente-sept ans.

Sara, la seule femme dont l'écriture-sainte ait bien voulu nous apprendre les années, est morte âgée de cent vingt-sept ans : femme qui réunit la beauté du corps à la grandeur du courage, très-bonne mère, très-bonne épouse, et qui sut concilier, à l'égard de son mari, une grande liberté avec une parfaite obéissance. Joseph, personnage vraiment mémorable par sa prudence et sa grande habileté dans le gouvernement, malheureux pendant sa jeunesse, et très-heureux dans le reste de sa vie, a vécu cent dix ans; mais Lévi, son frère ainé, connu dans l'écriture-sainte par son extrême sensibilité aux injures, et son ardeur pour la vengeance, en a vécu cent trente-sept. Le fils et le petit fils de Lévi père d'Aaron et de Moïse, sont parvenus au même âge que leur père. Moïse a vécu cent vingt ans. Ce grand homme ne parloit pas facilement : et, quoi qu'il aît eu une fermeté inébranlable, il n'en a pas moins été le plus doux de tous les hommes. Moïse nous apprend dans son pseaume, que la vie, pour le commun des hommes, étoit fixée à soixante et dix ans, et à quatre-vingts ans pour les plus robustes : ce qui est encore aujourd'hui à-peu-près la mesure de la vie humaine (*). Aaron plus âgé de trois ans, mou-

(*) Le pseaume dont il s'agit, est le 89e. parmi

rut la même année que son frère; il avoit plus de facilité à parler, et plus de complaisance que Moïse, mais il n'avoit pas sa fermeté. Phinées, fils d'Aaron, peut-être par l'effet d'une grace particulière et extraordinaire a vécu jusqu'à trois cents ans, du moins dans la supposition que l'historien sacré aît rapporté, suivant l'ordre des tems, l'expédition des Israélites contre la tribu de Benjamin, expédition au sujet de laquelle il est dit que Phinées fut consulté. Un zèle extraordinaire a rendu la mémoire de Phinées à jamais célèbre. Josué, homme de guerre, grand et toujours heureux capitaine, a vécu jusqu'à cent dix ans. Caleb, qui étoit son contemporain, a vécu aussi long-tems que lui. Aod, l'un des juges d'Israël, avoit au moins cent ans quand il mourut, puisqu'il est dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Moabites, la terre-sainte, pendant quatre-vingts ans, jouit d'une paix constante sous

---

les pseaumes de David. Il porte effectivement en titre dans l'original, *Prière de Moïse, homme de Dieu.* La plupart des anciens et nouveaux interprètes croient qu'il est véritablement de Moïse. Calmet pense différemment, et s'appuie sur ce que l'auteur fixe la durée de la vie des hommes à soixante-dix, et tout au plus à quatre-vingt, au lieu qu'au tems de Moïse, il n'étoit pas rare de voir des hommes de cent ans.

son gouvernement. Ce fut un homme hardi, courageux, et qui s'étoit, en quelque sorte, dévoué pour le salut de son peuple. Job, après avoir été rétabli dans son premier état de félicité, a vécu cent quarante ans : mais avant l'épreuve que Dieu fit de sa patience, il devoit déjà être fort avancé en âge, puisqu'il avoit alors plusieurs enfans parvenus à l'âge de virilité. Job fut un personnage savant dans l'art de gouverner, éloquent, bienfaisant, et sur-tout un grand exemple de patience. Le grand-prêtre Héli avoit, quand il mourut, quatre-vingt dix-huit ans. Ce fut un personnage d'un caractère paisible, mais trop indulgent pour ses enfans. Le prophète Elizée semble être mort âgé de près de cent ans, puisqu'il a vécu soixante ans après l'enlèvement d'Hélie, et qu'au tems de cet enlèvement, il étoit déjà assez âgé pour que des enfans pussent le railler sur sa tête chauve. Elizée fut un homme d'un grand caractère, sévère dans sa conduite, austère dans sa manière de vivre, et comptant pour rien les richesses. Le prophète Isaïe ne doit avoir vécu guère moins d'une centaine d'années; puisqu'il a rempli pendant soixante et dix ans l'office de prophète. On ignore l'année où il commença de prophétiser, ainsi que l'année de sa mort. Son éloquence est vraiment admirable, et l'on peut dire de plus

avec vérité, qu'il a été *un prophète évangéliste*, tant il est plein des promesses faites par Dieu à la nouvelle alliance. Le vieux Tobie et le jeune Tobie ont vécu, le premier cent cinquante-huit ans, et le second cent vingt-sept, l'un et l'autre à jamais recommandables par la sensibilité aux malheurs de leurs frères, et l'empressement à soulager leur pauvreté. Il paroît même, qu'au tems de la captivité, parmi les Juifs qui revinrent de Babylone, plusieurs devoient être très-âgés, puisqu'ils avoient vu l'ancien temple qui ne subsistoit plus depuis soixante ans : et que, frappés de la différence qu'ils voyoient entre le nouveau temple et l'ancien incomparablement plus magnifique, ils ne pouvoient retenir leurs sanglots et leurs larmes.

Un grand nombre de siècles après, à l'époque où Notre-Seigneur commença son entrée dans le monde, on voit un homme âgé de quatre-vingt-dix ans : c'est Siméon, ce vieillard plein de religion, de desir et d'espérance. Dans le même tems, on voit la prophètesse Anne qui, certainement doit avoir vécu au-delà de cent ans, puisqu'il est écrit qu'après avoir passé sept ans avec son mari, elle en avoit vécu quatre-vingt-quatre dans l'état de viduité : à quoi il faut ajouter les années qui précédèrent son mariage, et celles qui suivirent ses prophéties sur le Sauveur. Cette

sainte femme consomma toutes ses années dans la prière et dans le jeûne.

Tous les exemples précédens nous ont été fournis par la sainte écriture : l'histoire ecclésiastique va nous fournir ceux qui suivent.

Saint-Jean, l'apôtre du Sauveur, et son disciple bien-aimé, a vécu quatre-vingt-seize ans : personnage parfaitement bien désigné sous l'emblême de l'aigle, ne respirant rien que de divin, et par la ferveur de sa charité, digne d'être nommé le *Séraphin* des apôtres. L'évangéliste Saint-Luc, remarquable par son éloquence et ses longs voyages, compagnon inséparable de Saint-Paul, a vécu quatre-vingt-quatre ans. Siméon Cléophas, appellé *le frère du Seigneur*, évêque de Jérusalem, a vécu cent vingt ans : et sans le martyre qui couronna sa vie, il l'auroit peut-être prolongée bien au-delà : personnage plein de courage, de fermeté et de bonnes œuvres. Policarpe, disciple des apôtres, évêque de Smyrne, paroît avoir prolongé sa vie au-delà de cent ans; et encore a-t-elle été abrégée comme celle de Siméon, par le martyre. Son histoire prouve que c'étoit un évêque d'un esprit élevé, d'une patience héroïque, et d'un travail infatigable. Denis l'aréopagite, contemporain de Saint-Paul, paroît n'être mort qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa sublime théologie lui a fait donner le nom d'oiseau du ciel; mais

il n'est pas moins illustre par ses actions que par ses écrits. Aquila et Priſcilla, d'abord les hôtes de Saint-Paul, et ensuite ses coadjuteurs, ont vécu au moins cent ans dans les nœuds d'un mariage également heureux et célèbre : couple illustre, uniquement occupé d'œuvres de charité en tout genre, et qui, aux très-grandes consolations, qui, sans doute, alors étoient le partage de tous les fondateurs des églises, joignit la grande consolation d'une union conjugale aussi sainte que longue. Saint-Paul, premier hermite, a vécu cent treize ans; sa demeure étoit une caverne : et il y vivoit dans un dénument et une abstinence si prodigieuse, qu'on conçoit difficilement comment il a pu, sans miracle, soutenir et prolonger sa vie. Il donnoit les jours et les nuits à la contemplation et à la prière; loin d'être un idiot ou un ignorant, comme on seroit peut-être tenté de le croire, il paroît que, dans sa jeunesse, il avoit fait d'excellentes études. Saint-Antoine, premier instituteur de l'ordre cénobitique, parvint à l'âge de cent cinq ans. Entièrement absorbé dans la contemplation, il ne fut cependant pas toujours inutile au monde; et quoique rien ne fût plus dur et plus austère que son genre de vie, la gloire l'accompagna dans sa solitude: non-seulement des troupes nombreuses de moines tenoient à l'honneur de vivre

sous son obéissance, mais encore il étoit fréquemment visité par un grand nombre d'hommes du monde, et même de philosophes payens qui le révéroient comme un simulacre vivant de sainteté, et lui témoignoient un respect qui sembloit aller jusqu'à l'adoration. Saint-Athanase est mort plus qu'octogénaire : personnage d'une fermeté invincible, toujours au-dessus de la renommée, et qui ne plia jamais sous les coups de la fortune. Si l'on en croit plusieurs auteurs, Saint-Jérôme a vécu plus de quatre-vingt-dix ans : écrivain habile, et d'une éloquence mâle, savant dans les langues et la littérature profane, aussi bien que dans la littérature sacrée, qui avoit entrepris de fréquens et pénibles voyages, uniquement dans le dessein d'augmenter ses connoissances. Vers les dernières années de sa vie, il embrassa un genre de vie plus austère ; mais dans la solitude à laquelle il s'étoit condamné, il montra toujours beaucoup d'élévation et de fermeté dans le caractère, et du fond de la grotte de Béthléem, où il jettoit un grand éclat dans le monde.

On compte environ deux cent quarante et un papes : dans un si grand nombre, on n'en trouve que cinq qui aient été jusqu'à quatre-vingts ans ou au-delà. Il est vrai que dans les premiers siècles de l'église, il en est un très grand nombre qui ont été enlevés de ce

monde par le martyre, et que quelques-uns d'eux, sans cette mort anticipée, auroient peut-être atteint l'âge de quatre-vingts ans. Le premier des cinq papes est Jean XXIII; il a vécu quatre-vingt-dix ans accomplis: c'étoit un pontife d'un génie inquiet et ami des innovations; il fit beaucoup de changemens: quelques-uns de ces changemens furent avantageux, mais ils ne le furent pas tous. Grégoire XII, créé pape pendant le schisme, et, pour ainsi-dire, dans l'interrègne, mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le peu de durée de son pontificat ne nous permet aucune remarque particulière sur son compte. Paul III a vécu quatre-vingt-un ans. Le sens froid et la profondeur dans les desseins, forment principalement son caractère. Il étoit savant, même en astronomie, et très-soigneux de sa santé; mais à l'exemple du grand prêtre Héli, il eut trop d'indulgence pour ses parens. Paul IV a vécu quatre-vingt-trois ans. Il étoit de son naturel, dur et sévère, haut, impérieux, ardent, parlant bien et avec facilité. Grégoire XIII a vécu aussi quatre-vingt-trois ans. Sa complexion étoit robuste, et son esprit excellent: il étoit bon dans toute la force du terme, habile dans le gouvernement, modéré, bienfaisant et grand aumonier.

Voilà les noms des personnages dont parle

la sainte écriture, et des principaux personnages de l'église, qui ont vécu quatre-vingts ans, et au-delà. J'ai tracé en peu de mots, et avec vérité, leur caractère ou leur éloge : mais de manière que, suivant ma façon de penser, ce caractère a quelque rapport avec la longueur de la vie, longueur qui dépend beaucoup des mœurs et de la fortune, ou pour parler plus clairement, des inclinations et de l'état des personnes.

Ce que j'ai voulu faire remarquer, c'est, 1°. que les personnes qui ont un tel *caractère*, parviennent plus ordinairement à une longue vie ; 2°. que celles qui ont un caractère opposé, quoique moins favorablement disposées pour une longue vie, peuvent cependant quelques fois pousser très-loin leur carrière.

MANIÈRE

Dont les habitans de la nouvelle Atlantide étoient parvenus à la connoissance du Christianisme.

Nova Atlantis, ant. med.

TROIS jours après que nous eûmes débarqué à Bensalem, un homme que nous n'avions point encore vu, vint nous visiter dans la maison que nous occupions. Il portoit un turban de couleur blanche, orné d'une croix rouge, et une étole de toile très-propre autour du col. En entrant il fit une petite inclination, et il nous dit ensuite : « Par » mon emploi, je suis chargé du soin de » cette maison, destinée à la réception des » étrangers que la providence nous envoie; » et par ma vocation, je suis prêtre de Jesus-» Christ; ainsi, je me suis rendu ici pour » vous aider en toutes choses, et comme » étrangers, et comme chrétiens. Je vous » annonce que cet Etat vous accorde encore » six semaines de séjour. Si vos affaires de-» mandent un terme plus long, je peux vous » l'accorder..... Ne vous mettez point en » peine de votre dépense, le trésor public

» fournira à tout..... Si vous avez quelque » demande particulière à faire au gouver- » nement, communiquez-la moi, et croyez » que la réponse que je vous ménagerai sera » favorable. ..... » Nous lui répliquâmes que nous ne trouvions point de paroles assez fortes pour lui témoigner toute notre gratitude..... Que nous étions si pénétrés des bontés que nous éprouvions chaque jour, qu'il nous sembloit avoir, en quelque sorte sous les yeux, l'image du bonheur dont on jouit dans le Ciel, puisqu'après avoir été pendant long-tems aux portes de la mort, nous étions enfin parvenus dans un lieu où l'on ne goûtoit que des consolations.... Nous ajoutâmes, que nos langues sécheroient dans nos bouches plutôt que d'oublier jamais, ni lui, ni sa nation dans nos prières..... Nous le suppliâmes de croire que nous lui étions aussi étroitement dévoués que des mortels peuvent l'être à d'autres mortels ; qu'en cette qualité nous mettions humblement à ses pieds nos personnes et tout ce que nous possédions.

Il nous répondit qu'il étoit prêtre, et qu'il ne desiroit d'autre récompense que celle du prêtre, c'est-à-dire, une amitié fraternelle de notre part et le salut de nos corps, aussi bien que celui de nos ames.... Nous lui dîmes, puisque nous voici assemblés des extré-

mités de l'univers, et qu'étant chrétiens les uns et les autres, nous espérons de nous réunir dans le ciel, nous souhaiterions savoir comment ce pays, si éloigné, et séparé par tant de mers vastes et inconnues, de la terre que le Sauveur a habitée pendant sa vie mortelle, s'est converti à la foi, et quel a été son apôtre. Il fut aisé de juger à l'air de son visage que notre question lui plaisoit infiniment : « Vous avez pleinement » gagné mon cœur par la première ques» tion que vous me faites, nous dit-il, car » elle me fait connoître que vous cher» chez avant tout le royaume de Dieu. Je » satisferai donc volontiers et en peu de mots » à votre demande.

» Environ vingt ans après l'ascension du » Seigneur, le peuple de Renfufe, ville ma» ritime, située à l'orient de cette contrée, » apperçut, pendant une nuit claire et se» reine, à mille pas du rivage, une co» lonne de lumière de figure cylindrique, » qui s'élevoit de la mer vers le ciel, à une » hauteur très-considérable, et qui étoit sur» montée d'une grande croix un peu plus » brillante que la colonne. Tout le peuple » de la ville accourut, comme vous l'ima» ginez bien, sur le bord de la mer pour » contempler cette merveille; et après avoir » demeuré quelque tems dans un étonne-

» ment qui le rendoit immobile, plusieurs
» se jettèrent dans des chaloupes pour aller
» observer de plus près un phénomène si
» surprenant; mais à mesure que les cha-
» loupes approchoient de la colonne, à la
» distance d'environ cinquante toises, elles
» s'arrêtoient tout d'un coup, sans pouvoir
» aller plus loin; elles avoient seulement
» la liberté de tourner autour de la colonne,
» mais en gardant toujours cette distance de
» cinquante toises; ensorte qu'elles formoient
» comme un amphithéâtre auquel cette lu-
» mière céleste servoit de spectacle. Par ha-
» sard, un de nos sages, de la *maison de*
» *Salomon* (maison ou collége, mes chers
» frères, qui est véritablement l'œil de ce
» royaume), se rencontra dans une de ces
» chaloupes. Après avoir contemplé pendant
» quelque tems, avec attention et avec piété,
» la colonne et la croix, il se prosterna la
» face contre la terre, et ensuite s'étant mis
» à genoux, il leva les mains au ciel, en
» adressant à Dieu cette prière :

« O Dieu, Seigneur du Ciel et de la
» Terre, vous avez daigné faire aux hommes
» de notre collége et de notre société la
» grace spéciale de connoître que les êtres
» qui existent sont les œuvres de vos mains,
» de pénétrer les secrets qu'ils renferment,
» et de discerner autant qu'il est permis

» aux hommes, les miracles divins, les
» œuvres de la nature et les effets de l'art,
» d'avec les illusions du démon et toutes
» les autres impostures : je reconnois donc
» et j'atteste en présence de tout ce peuple,
» que la merveille que nous avons devant
» les yeux est l'opération de votre doigt et
» un miracle véritable ; et comme nos livres
» nous enseignent que vous ne faites jamais
» de miracle que pour une fin divine et ex-
» cellente, parce qu'étant l'auteur des loix
» de la nature, vous ne vous en écartez ja-
» mais que pour des causes très-importantes,
» nous vous supplions en toute humilité de
» nous rendre ce grand signe favorable, de
» nous en accorder, par votre miséricorde,
» l'intelligence, et de le faire servir à notre
» usage : faveur que vous êtes censé taci-
» tement nous promettre, en nous envoyant
» ce signe et en l'offrant à nos regards.
« Après qu'il eût ainsi prié, il sentit
» que sa chaloupe devenoit libre et mobile,
» tandis que les autres demeuroient encore
» comme enchaînées ; et prenant cela pour
» une permission d'approcher, il la fit avan-
» cer doucement à la rame, vers la colonne,
» en gardant un profond silence ; mais avant
» qu'il y fût arrivé, la colonne et la croix
» disparurent et éclatèrent en une infinité
» d'étoiles qui s'évanouirent elles-mêmes en

» peu de tems; et de tout ce spectacle, il » ne resta qu'un petit coffre de bois de cèdre, » qui n'étoit point mouillé, quoiqu'il flottât » sur l'eau, et d'où sortoit, du côté qui re- » gardoit le sage, un petit rameau de palme » verdoyant.

» Le sage prit le coffre et le plaça dans sa » chaloupe avec beaucoup de respect. Aussi- » tôt après le coffre s'ouvrit de lui-même; » on y trouva un livre avec une lettre en- » veloppés dans des linges, et écrits l'un » et l'autre sur des membranes fort propres. » Le livre contenoit tous ceux de l'Ancien » et du Nouveau-Testament comme vous les » avez; car nous savons assez quels sont les » livres que vos églises reçoivent. L'Apoca- » lypse y étoit comprise aussi bien que les » autres parties du Nouveau-Testament, qui » n'étoient pas encore publiées dans ce tems- » là; voici les propres paroles de la lettre:

« Moi, Barthelemi, serviteur du » très-haut, et apôtre de Jesus-Christ, » j'ai été averti par un ange qui m'a ap- » paru dans une vision de gloire, d'a- » bandonner ce coffre aux flots de la » mer. Je rends donc témoignage au peu- » ple, vers lequel la providence de Dieu » le conduira, et je lui annonce, qu'en » le recevant, il recevra le salut, la

» paix et la bonne volonté de la part
» du père et du Seigneur Jesus ».

« Dieu fit encore, au sujet de ce livre
» et de cette lettre, un miracle insigne et
» semblable à celui qu'il opéra, en com-
» muniquant aux apôtres le don des langues;
» car non-seulement les habitans du pays,
» mais aussi les Syriens, les Persans et les
» Indiens, qui étoient alors parmi nous,
» lurent le livre et la lettre avec la même
» facilité que s'ils avoient été écrits dans leur
» langue naturelle. Ainsi, mes frères, cette
» terre a été préservée de l'infidélité par une
» arche, comme les restes de l'ancien monde
» le furent des eaux du déluge; et c'est ainsi
» que l'apôtre Saint-Barthelemi nous an-
» nonça l'Évangile d'une manière toute mi-
» raculeuse. »

Il finit là son discours, parce qu'un mes-sager vint le demander, et l'on ne dit rien de plus dans cette conférence (1).

(*) On sent bien que ce récit est une fiction incidente à la grande fiction de la nouvelle Atlantide; mais on sent en même tems, que cette fiction, indifférente en son espèce, pour l'objet principal que Bacon avoit en vue, n'a pu être imaginée et mise en œuvre que par un auteur pénétré d'amour et de vénération pour le christianisme.

TRAITS DE RELIGION

Et de morale renfermés dans la fable de Prométhée.

Ex sapientiâ veterum, parab. 26.

JUPITER accueillit favorablement une requête que les hommes lui présentèrent contre Prométhée. Celui-ci mécontent du procédé de Jupiter, résolut de s'en venger à l'occasion d'un sacrifice. Après avoir tué et mis en pièces deux taureaux, il renferma la graisse et toute les bonnes chairs dans la peau de l'un, et tous les os dans la peau de l'autre : affectant ensuite une grande religion, et un grand amour pour Jupiter, il lui donna le choix des victimes. Le père des dieux indigné de la fourberie et de la mauvaise foi de Prométhée, qui ne purent échapper à ses regards, dissimula et fit tomber son choix sur la victime mensongère; mais il médita en même tems une vengeance éclatante, et crut qu'il ne pouvoit affliger plus sensiblement Prométhée, qu'en accablant de maux le genre humain qui étoit l'œuvre dont Prométhée se glorifioit davantage. Dans cette vue, il ordonna à Vulcain de fabriquer une femme parfai-

tement belle, à laquelle tous les dieux s'empressèrent de faire chacun un présent; d'où lui vint le nom de *Pandore*. On lui mit ensuite dans la main un beau vase, dans lequel on avoit renfermé tous les maux et toutes les misères : au fond du vase, on avoit cependant placé l'espérance. Pandore s'adresse d'abord à Prométhée, elle lui présente le vase, et l'invite à en faire l'ouverture. Une sage défiance empêcha Prométhée d'acquiescer à cette invitation : alors Pandore s'adressa à Epiméthée, frère de Prométhée; celui-ci, bien habile et moins avisé que son frère, n'hésita point, et il ouvrit étourdiment le vase; alors les maux de toute espèce s'envolèrent avec précipitation : Epiméthée désolé, s'empressa bien, et s'efforça de refermer le vase; mais il n'étoit plus tems : tous les maux étoient déjà sortis, et il put à peine retenir l'espérance qui étoit encore au fond du vase.

Enfin, Jupiter se rappellant tous les griefs qu'il avoit contre Prométhée, et outré, surtout, de ce qu'en dernier lieu, il avoit osé attenter à la chasteté de Pallas, le chargea de chaînes, et le condamna à un supplice qui ne devoit point avoir de fin. Dans ce dessein, il le fit conduire sur le Mont-Caucase, et lier si étroitement à une colonne, qu'il étoit privé de toute liberté de mouvement : cependant, un aigle, par ordre de Jupiter, étoit occupé

pendant le jour à lui dévorer le foie : et afin que le tourment de Prométhée pût recommencer tous les jours, son foie renaissoit toutes les nuits. Le supplice de Prométhée ne fut pourtant pas éternel. Hercule ayant traversé l'Océan dans un vase que lui avoit donné le soleil, parvint jusqu'au Mont-Caucase, tua l'aigle à coups de flèches, et délivra Prométhée....

Voilà les circonstances de la fable de Prométhée, qui ont trait, non aux arts et aux sciences, comme les autres circonstances, mais aux mœurs et à la religion, ainsi que nous allons le faire connoître. Sous l'appareil du double sacrifice offert à Jupiter, nous voyons ingénieusement représentée, la personne d'un homme vraiment religieux, et celle d'un hypocrite. Dans le premier, se trouvent les entrailles, symbole de la charité, ainsi que les chairs bonnes et utiles : on y trouve sur-tout la graisse, cette partie de la victime spécialement consacrée à l'usage des dieux, parce que l'inflammation dont elle est susceptible, l'odeur qu'elle répand, et la fumée qui s'en élève, sont très-propres à signifier l'amour et le zèle qui s'enflamme pour la gloire de Dieu, et s'élève vers le ciel; mais dans l'autre sacrifice, on ne trouve que des os arides et décharnés, qui remplissent cependant la peau, et offrent les apparences d'une magnifique et

superbe victime. On voit ici très-clairement désignés, les rits purement extérieurs, les cérémonies vaines et stériles, dont les hommes n'enflent et ne chargent que trop souvent le culte divin : rits et cérémonies qui servent plutôt comme moyen à l'ostentation, que comme aliment à la piété; mais ce n'est pas assez pour les hommes, de se jouer de Dieu, en lui offrant ces vains simulacres de religion; ils lui en imposent encore : et ils prétendent qu'il les a choisis et prescrits lui-même. C'est ce dont le Seigneur se plaint vivement par la bouche de son prophète; est-ce là le jeûne que j'ai choisi, dit-il ? *Est-ce que je demande qu'un homme afflige son ame pendant un jour, et qu'il fasse comme un cercle de sa tête* ? (Isa. 58, 5.)

De ce qui a trait à la religion, la parabole passe ensuite à ce qui a rapport aux mœurs et à l'état de la vie humaine. Tout le monde sait et suppose avec fondement, que Pandore n'est autre chose que la volupté ou la cupidité *enflammée ;* et voilà pourquoi Vulcain (divinité qui préside au feu) en est censé le père. Or, c'est effectivement la volupté qui est la première source de cette infinité de maux qui, joints aux regrets cruels, mais trop tardifs, ont fondu sur l'esprit, sur le corps et sur la fortune de tous les individus de la nature humaine. Je vais plus loin et j'ajoute, que les maux qui désolent les ré-

publiques et les royaumes eux-mêmes, c'est-à-dire, les guerres, les séditions, les oppressions, ont aussi, dans la volupté, leur source ordinaire; mais il est bon de remarquer combien ingénieusement la fable, sous les personnages de Prométhée et d'Epiméthée, nous a peint les deux états ou les deux tableaux de la vie humaine; car les sectateurs d'Epiméthée, c'est-à-dire, les hommes inconsidérés et qui ne s'occupent point de l'avenir, s'attachent d'abord à tout ce qui leur paroît doux dans le moment présent, et par-là se jettent dans une multitude d'angoisses, de troubles, de calamités qui les tourmentent et contre lesquels ils sont contraints de lutter pendant presque tous les momens de leur vie. Cependant ils se repaissent de folles espérances, et ces jouets trompeurs de leur imagination, forment le seul adoucissement de leur misère. Ceux, au contraire, qui suivent les leçons de Prométhée, je veux dire, les hommes prudens et qui prévoient l'avenir, préviennent et savent écarter bien des maux et des traverses; mais cependant, il est toujours vrai qu'ils se privent d'une multitude de satisfactions et de plaisirs, qu'ils sont sans cesse aux prises avec leur propre nature; et, ce qui est bien plus fâcheux, qu'ils sont intérieurement tourmentés et consumés par une foule de chagrins et de craintes auxquelles

ils se livrent; car, attachés, comme ils sont, à la *colonne* de la nécessité, une infinité de peines qui, par la rapidité avec laquelle elles se succèdent, rappellent l'idée de *l'aigle*, déchirent et rongent leur cœur; et si quelquefois ils éprouvent, ainsi qu'il arrivoit à Prométhée pendant la nuit, quelque relâche et quelque diversion à leurs peines, ce soulagement dure peu : bientôt de nouvelles anxiétés et de nouvelles craintes prennent la place des premières; ensorte que, dans la classe même des hommes qui suivent les leçons de Prométhée, il en est très-peu qui jouissent pleinement des avantages que leur offre la providence, et qui vivent exempts de troubles et de soucis. Dans le vrai, personne ne peut parvenir à cette exemption, qu'à la faveur d'Hercule, c'est-à-dire, à la faveur de cette force d'esprit et de cette constance qui, étant préparée à tout, et à qui tout étant égal, envisage sans crainte, jouit sans dégoût, et souffre sans impatience.

C'est encore une chose digne de remarque, que cette force n'est point naturelle à Prométhée, qu'elle lui vient d'ailleurs, et qu'elle est la suite d'une protection qu'on lui accorde : car aucune force innée, purement naturelle, ne seroit capable de produire un si grand effet; mais cette force est donnée à Prométhée par le soleil, et apportée des extrémités

mités de l'Océan. C'est effectivement la sagesse, qui, étant à notre égard, comme le soleil de l'ame, nous donne cette force; et c'est par la méditation assidue de l'inconstance et des ondulations, pour ainsi-dire, de la vie humaine, comme par une autre navigation de l'Océan, qu'elle nous arrive.

Virgile a réuni ces deux points dans les vers suivans :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Quique metus omnes et inexorabile fatum,
Subjecit pedibus strepitum que Acherontis avari.

Heureux le sage instruit des loix de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux piés d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et de fausses terreurs.

Mais pour consoler les hommes et les prémunir contre les faux prétextes et contre la crainte excessive que la petitesse et la fragilité de leur nature, leur inspireroient peut-être, de ne pouvoir jamais parvenir à la force et à la constance dont il s'agit, la parabole ajoute très-ingénieusement qu'Hercule, ce héros d'une si vaste stature, traversa cependant l'Océan dans une coupe ou dans un vase de ce genre; c'est dans ces mêmes vues ou dans le même sens, qu'auguroit si avantageusement Seneque de la nature humaine, lorsqu'il disoit: *il est beau d'avoir en même*

tems et la fragilité d'un homme, et la sécurité d'un Dieu. Mais il est une circonstance importante de la parabole que nous avons mise à l'écart, pour traiter de suite les points qui avoient de la connexion entr'eux, à laquelle il faut maintenant revenir; je veux parler du dernier crime de Prométhée, de son attentat sur la chasteté de Minerve. Ce crime étoit sans doute le plus grand de tous : et c'est aussi le crime qui lui attira le plus grand de tous les supplices, je veux dire le déchirement habituel de ses entrailles; mais quelles vues se proposoit, dans cette partie, l'auteur de la parabole? Point d'autre, ce me semble, que de nous faire connoître que les hommes, enflés de leur habileté dans les arts, et de la variété de leurs connoissances, tentent fréquemment de soumettre au jugement de leurs sens et de leur raison, la sagesse divine elle-même : d'où résulte nécessairement dans leur ame un déchirement et une agitation qui, n'ayant aucune fin, ne leur permet aucun repos.

L'instruction que nous avons donc à tirer de cette partie de la parabole, c'est que, sobres et humbles dans notre sagesse, nous ne devons jamais perdre de vue, que s'il est des vérités intelligibles à l'homme, il en est d'autres qui ne sont intelligibles qu'à Dieu seul; et que si les sens ont leurs oracles, la foi a aussi les siens, que nous devons bien

soigneusement distinguer des premiers: c'est là, dis-je, ce que nous ne devons jamais perdre de vue dans nos recherches, à moins que nous ne voulions nous forger une religion particulière et une philosophie toute imaginaire.

Voilà, dans la fameuse fable de Prométhée, ce que nous croyons avoir trait à la morale et à la religion. Nous ne prétendons pas cependant nier qu'elle ne renferme bien des circonstances qui paroîtroient faire aux mystères de notre foi une allusion très-singulière : je peux, sur-tout, citer en exemple, Hercule navigant dans une coupe, pour délivrer Prométhée. Ce trait ne présente-t-il pas évidemment la figure du Verbe de Dieu qui est venu dans la chair, comme dans un vase fragile, pour racheter le genre-humain; mais nous ne voulons nous permettre aucune conjecture en ce genre, dans la crainte qu'on ne nous reproche de porter un feu étranger sur l'autel du Seigneur.

LA CURIOSITÉ

De pénétrer les divins mystères, punie dans la personne de Penthée.

De sapient. veter., par. 10.

LA fable nous apprend que Penthée eut la curiosité de voir les sacrifices qu'on offroit secrettement à Bacchus, et que dans ce dessein, il monta sur un arbre : mais qu'en punition de sa curiosité sacrilège, il tomba dans un état de démence et de frénésie. Le caractère propre de sa démence étoit de voir tous les objets doubles; il voyoit deux soleils, deux villes de Thèbes; lorsqu'il s'empressoit de retourner à Thèbes, et qu'il étoit prêt à rentrer dans cette ville, une autre ville de Thèbes s'offroit à ses regards, et l'engageoit à revenir sur ses pas. Toute sa vie se consumoit ainsi à marcher en avant, à retourner en arrière, et dans cette alternative interminable de mouvemens opposés.

On a voulu, par cette fiction, nous apprendre que les hommes qui, par une audace téméraire, et ne se souvenant pas assez de la condition des mortels, montent sur les plus grandes hauteurs de la nature et

de la philosophie (comme sur un arbre très-élevé), prétendant découvrir de ces hauteurs les mystères divins, tombent dans un état d'incertitude, d'hésitation et de perplexité qui n'a point de terme. La lumière de la simple nature et la lumière qui émane immédiatement de la divinité, étant différentes l'une de l'autre, ils sont affectés à l'égard de l'une et de l'autre, comme s'ils voyoient deux soleils; et parce que les actions de la vie, ainsi que les déterminations de la volonté dépendent de l'entendement comme règle et comme principe, il s'ensuit que de plus, ils ne sont pas moins flottans dans leurs volontés que dans leurs opinions; qu'ils ont toujours, pour ainsi-dire, deux villes de Thèbes sous les yeux; qu'après avoir cru voir la vérité d'un côté, un moment après, elle disparoît et se montre de l'autre, et qu'ainsi ils errent sans cesse, sans pouvoir jamais se fixer.

LA SUPERSTITION

Et le faux zèle contraires aux progrès de la philosophie, et la véritable religion favorable à ses progrès.

Cogitata et visa, p. 11, *et organum scientiarum*, p. 89.

LA superstition, ainsi que le zèle aveugle et excessif de la religion, ont été dans tous les tems très-contraires aux progrès de la philosophie naturelle. L'histoire grecque nous apprend que les premiers philosophes qui assignèrent à la foudre et aux tempêtes, des causes purement naturelles, furent, à ce titre, condamnés comme impies envers les dieux; et nous savons que quelques anciens Pères de l'église n'ont guères mieux traité (*) les cosmographes qui, fondés cependant sur des démonstrations, dont personne aujourd'hui ne conteste la certitude, avoient soutenu que la terre étoit ronde, et, conséquemment, qu'il existoit des antipodes. Il y a plus, et l'on

(*) La note que nous avons jugé convenable de faire sur cet article, s'étant étendue sous notre plume jusqu'à devenir une dissertation, nous l'avons renvoyée à la fin du volume, pour y être placée sous le titre d'*ecclaircissement*.

peut dire que, dans l'état actuel des choses, la condition des auteurs qui traitent de la nature, est plus difficile et plus dangereuse, par une suite de l'imprudence des théologiens scholastiques qui, après avoir réduit en art et soumis à une méthode, la théologie (ce qu'on ne conteste pas qu'ils ne fussent en droit de faire), ont osé incorporer à la religion, l'épineuse et contentieuse philosophie d'Aristote. J'ajoute encore que dans ce siècle, les auteurs le plus favorablement accueillis, sont ceux qui croient pouvoir marier légitimement, si je peux m'exprimer de la sorte, et marient effectivement avec beaucoup de pompe et de solemnité, la théologie avec la philosophie, c'est à-dire, la foi avec les sens, et par une agréable variété d'objets, flattant ainsi les esprits des hommes, occasionnent cependant une confusion des choses divines avec les humaines, qui a les suites les plus fâcheuses. Dans le vrai, si l'on veut bien y faire attention, cette injuste et perfide alliance n'est pas moins dangereuse à la philosophie naturelle, que le seroit une inimitié ouverte; car, dans cette alliance et cette société de la théologie avec la philosophie, on n'admet que ce qui est reçu en philosophie: toutes les améliorations, additions, et changemens en mieux, sont exclus avec une opiniâtre sévérité; enfin, on peut dire que, vers

les atterrissemens, pour ainsi-dire, vers les nouveaux rivages, et les nouvelles régions qu'acquiert en s'avançant la philosophie, la religion répand à pleines mains les découragemens et les injustes défiances. En effet, les uns (et ce sont les plus simples) semblent appréhender, qu'en pénétrant plus avant dans la nature, on n'aille au-delà des bornes qu'a placé la sagesse; et ce qu'on dit avec raison des mystères divins dont la plupart sont vraiment impénétrables, ils l'appliquent aux secrets de la nature, qu'il ne nous est pourtant pas défendu de vouloir pénétrer. Les seconds, plus fins que les premiers, pensent que si on ignoroit pleinement les causes des effets naturels, on auroit plus de facilité à faire remarquer dans chacun d'eux, la providence et la main de Dieu, ce qu'ils imaginent être fort important pour la religion; mais en agir de la sorte, n'est ce pas vouloir, par le mensonge, plaire au Dieu de la vérité? D'autres craignent les suites de l'exemple: ils craignent que les mouvemens et les révolutions dans la philosophie, n'entraînent aussi des révolutions et des mouvemens dans la religion; d'autres enfin paroissent appréhender que dans les recherches sur la nature, on n'aboutisse à des découvertes qui, dans l'esprit sur-tout des ignorans, renversent ou ébranlent du moins la religion; mais ces deux dernières craintes ne peuvent partir que d'une

sagesse véritablement animale, et supposent que les hommes qui en sont atteints, recèlent dans le secret de leurs pensées et de leurs cœurs, des défiances et des doutes sur la certitude de la religion, et sur la supériorité de la foi sur les sens : et par cette raison, craignent que la recherche de la vérité dans les choses naturelles, ne soit dangereuse à la religion et à la foi. Mais tout homme qui veut réfléchir, s'assure bientôt qu'au contraire, la philosophie naturelle est, après les saintes écritures, le remède le plus assuré contre la superstition, et en même tems l'aliment de la foi le plus solide : et qu'ainsi, elle a été bien justement donnée à la religion, comme sa plus fidèle servante, puisque, tandis que la religion nous révèle la volonté de Dieu, la philosophie naturelle nous manifeste sa puissance ; et celui-là, sans doute, ne se trompoit pas, qui disoit aux Saducéens dans l'évangile, *vous êtes dans l'erreur, vous ignorez le témoignage que rendent les écritures, et la puissance de Dieu*, joignant ensemble, et ne permettant pas de séparer le travail pour connoître la volonté de Dieu, et le travail pour connoître sa puissance. Cependant, on ne doit pas être surpris des obstacles que la philosophie a éprouvés dans ses progrès, puisque l'ignorance et le zèle indiscret de certains personnages, lui avoient rendus défavorable la

religion qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes.

DANGEREUX EFFETS

De la superstition.

Serm. fid. cap. 17.

IL vaudroit mieux n'avoir sur la Divinité, qu'une opinion flottante, ou même n'en avoir aucune, que d'en avoir une qui soit indigne d'elle. Le premier cas seroit celui de l'infidélité, le second, celui de l'injure; or, la superstition est vraiment injurieuse à la divinité. » J'aimerois mieux, dit assez à propos Plutarque, que les hommes dissent: le » Plutarque dont on parle n'a jamais existé » dans le monde, que si l'on disoit: il a » existé un certain Plutarque qui étoit dans » l'usage de dévorer et de manger ses enfans aussi-tôt qu'ils étoient nés, qui est » ce que les poëtes racontent de Saturne. » Si la superstition est injurieuse à la Divinité, elle est, d'un autre côté, dangereuse pour les hommes. L'athéisme laisse encore à l'homme le sens commun, la philosophie, l'amour naturel, les loix, le désir d'une bonne réputation Or, toutes ces choses, quand il n'y auroit point de religion, pourroient encore con-

duire à une sorte de vertu morale extérieure ; mais la superstition détruit tout cela, et exerce sur les esprits des hommes une tyrannie absolue. L'athéisme excite rarement des troubles dans les Etats, parce que les athées usent d'une grande réserve, et sont attentifs à ne rien faire qui puisse compromettre leur propre sureté. On voit même que des tems qui inclinoient vers l'athéisme, tels que ceux d'Auguste, ont été tranquilles; mais la superstition a ruiné bien des royaumes et des républiques, parce qu'elle introduit un nouveau *premier mobile* qui entraîne toutes les sphères de l'empire. Le peuple est le maître de la superstition ; et sous le règne de la superstition, les sages sont obligés d'obéir aux foux, les raisonnemens cèdent à la pratique, tandis que la pratique devroit céder aux raisonnemens. Dans le concile de Trente, où les théologiens scholastiques jouirent d'un grand crédit, quelques prélats observèrent avec beaucoup de sens, que ces theologiens ressembloient aux astronomes qui ont imaginé des cercles excentriques, des épicicles et d'autres figures de ce genre, pour expliquer les phénomènes, sachant très-bien cependant que rien de semblable n'existoit dans la nature ; que les théologiens avoient de même inventé une multitude d'axiomes et de théorèmes également subtils et compliqués, pour justifier ce qui se pratiquoit dans l'église.

Voici quelles sont, à mon avis, les sources de la superstition, les cérémonies et les rits qui flattent les sens : les exagérations d'une piété pharisaïque et purement extérieure : un respect outré pour les traditions, qui ne peut qu'être à charge à l'église : les artifices employés par les supérieurs ecclésiastiques pour satisfaire leur ambition et leur cupidité : les égards pour les bonnes intentions, portés à l'excès, et qui ouvrent ainsi la porte aux chimères et aux nouveautés : les exemples pris dans ce qui se passe parmi les hommes, appliqués mal-à-propos à la Divinité, d'où résulte nécessairement un mélange d'imaginations sans liaison et sans suite : enfin, les tems où règne la barbarie, et qui sont, en outre, remplis de troubles et de calamités.

La superstition sans voile est vraiment difforme ; et il en est de sa ressemblance avec la religion, comme de la ressemblance qu'a le singe avec les hommes : la ressemblance de cet animal avec l'homme le fait paroître plus laid : et la ressemblance de la superstition avec la religion, fait ressortir davantage sa difformité ; de même encore que les viandes les plus saines, quand elles se corrompent, se tournent en petits vers, des rits et des usages, très-bons en eux-mêmes, une fois altérés, dégénèrent en une multitude d'observances vaines et minutieuses.

On pousse quelquefois l'éloignement de la superstition d'un côté jusqu'à retomber dans la superstition de l'autre; ce qui arrive lorsque des hommes s'imaginent que leur religion sera d'autant plus saine et plus pure, qu'ils se seront écartés davantage des superstitions qui la souilloient auparavant. Il faut donc, en reformant la religion, en agir comme un sage médecin qui purge le corps, c'est-à-dire, prendre garde qu'avec les humeurs qui sont corrompues, on n'expulse les humeurs qui ne le sont pas; et c'est l'inconvénient où tombe ordinairement le peuple, quand lui-même est le réformateur (*).

(*) L'auteur qui a traduit les *Essais civils*, n'a traduit le chapitre de la superstition que depuis ces paroles, *la superstition sans voile* : nous en ignorons la raison, à moins qu'il n'ait cru que Bacon n'étoit point ici d'accord avec lui-même, qu'il donnoit mal-à-propos la préférence à l'athéisme sur la superstition, et qu'on pouvoit abuser de sa doctrine.

Bacon, sans doute, à raison de dire que l'athéisme n'a point fait autant de mal que la superstition, en entendant par la superstition, les schismes, les hérésies et les guerres dont elles ont été l'occasion. La raison en est bien simple, c'est que les athées n'ont jamais fait de corps : c'est qu'il n'y a point eu de nations athées, et qu'au tems de Bacon, il n'y avoit point encore eu d'expériences faites en grand, sur l'athéisme; mais encore l'on a eu toute sorte de raison de s'élever contre Bayle, quand il a prétendu qu'il pouvoit

ERREURS

Sur la volonté de Dieu : erreurs sur sa puissance : les dernières plus graves que les premières.

Meditationes sacræ, t. 2, p. 400.

Eratis nescientes scripturas neque potentiam Dei. Matth. 22, 29. Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne connoissez pas les saintes écritures, et la puissance de Dieu.

C'est sur cette sentence que sont fondés tous les canons de l'église contre les hérétiques. Deux sources de l'erreur ou de l'hé-

---

exister une société d'athées, et que l'athéisme étoit préférable à l'idolatrie. Tous les chrétiens, sans distinction de sectes, ont cru que cette opinion de Bayle, qui a quelque rapport avec ce que dit Bacon, étoit un paradoxe, et un paradoxe très-dangereux. Les écrivains protestans, aussi-bien que les catholiques, l'ont prouvé jusqu'à l'évidence. Ainsi, l'athéisme, jusqu'à présent, nous en convenons, a fait moins de mal que la superstition, prise dans le sens où Bacon la prend dans cet article, et Bacon a eu raison de le dire; mais si les athées existoient en corps, s'ils formoient une troupe considérable, ils en feroient incomparablement davantage : et surement Bacon ne l'auroit pas nié : parce qu'enfin, les hommes qui errent sur quelques points de la religion, comme les hérétiques ordinaires, conservent toujours les grands principes de

résie, l'ignorance de la volonté de Dieu, et l'ignorance, ou du moins la connoissance trop superficielle de sa puissance. La volonté de Dieu nous est révélée plus particulièrement par les saintes écritures; de-là l'ordre de l'apôtre, *consultez*, *scrutamini*. La puissance de Dieu nous est plus particulièrement révélée par les créatures; de-là la règle, *con-*

---

la morale, c'est-à-dire, les grands motifs de faire le bien et d'éviter le mal; au lieu qu'aucun de ces motifs ne subsiste et ne pourroit subsister dans une nation d'athées, si ces athées sont conséquens. Nous exceptons de la classe des chrétiens que Bacon appelle ici *superstitieux*, et dont nous avons parlé plus haut, les anabaptistes : ces hérétiques sont assurément aussi dangereux à la société, que les athées; mais c'est une secte monstrueuse qui n'avoit point de modèle, et qui, vraisemblablement, n'aura jamais d'imitateurs dans toute la suite des siècles. Baçon l'avoit principalement en vue, lorsqu'il a parlé si vivement contre la superstition.

Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, et peut-être ne verront-ils pas, sans étonnement, cette espèce d'adjuration et de pronostic, que le P. Mersenne adressoit en 1624 à tous les potentats. *Pro viribus reges omnes atque magnates provoco et in nomine Dei obtestor ut hydræ istius caput penitus abscindant, neque regna sua, suas ditiones et aulas tot portentis atque monstris scatere permittant; alioquin enim prapotenti virgâ ferreâ Deus fortis et tantæ vindex impietatis, eos et illorum regna confringet:* nunc ergo reges intelligite ... *Quæst in Genes.* p. 1830, ou mieux encore, p. 669, dans les exemplaires sans carton.

templez, *contemplamini*. Il faut tellement soutenir la plénitude de la puissance dans Dieu, qu'on ne jette point de louche ni de tache sur sa volonté; et il faut tellement soutenir la bonté de la volonté dans Dieu, qu'on ne limite point sa puissance; ainsi, la véritable religion occupe le milieu entre la superstition et les hérésies superstitieuses d'une part, l'athéisme et les hérésies profanes de l'autre. La superstition refusant de prendre la lumière des écritures pour guide, et se livrant aux traditions dépravées ou apocryphes, aux nouvelles révélations, ou aux fausses interprétations de l'écriture, invente et rêve sur la volonté de Dieu beaucoup de choses qui sont peu conformes, qui sont même contraires aux témoignages des écritures; mais l'athéisme et la théomachie se soulèvent et s'agitent contre la puissance de Dieu. L'athée refuse de croire à la parole de Dieu, qui nous révèle sa volonté, parce qu'il refuse de croire à la puissance de celui à qui pourtant tout est possible; les hérésies qui proviennent de cette source, paroissent donc plus graves que les autres, par la même raison que dans les gouvernemens politiques, c'est un plus grand crime de porter des atteintes à la puissance et à la majesté du prince, que d'en porter à sa réputation. Mais les hérésies, qui attaquent la puissance de Dieu, sans parler

du pur athéisme, ont trois degrés de malice plus grands les uns que les autres, et n'ont cependant qu'un seul et même *mystère* (car *tout anti-christianisme*, pour parler le langage de l'apôtre, *opère dans le mystère*, c'est-à-dire, sous l'apparence du bien) : ce *mystère*, ou ce prétexte, c'est d'absoudre la volonté de Dieu de toute accusation de malice. Le premier degré appartient à ceux qui admettent deux principes égaux, opposés entre eux et combattant l'un contre l'autre, l'un principe du bien, et l'autre principe du mal. Le deuxieme degré est constitué par ceux qui conviennent que ce seroit compromettre indignement la majesté de Dieu, que d'admettre un principe positif et actif dont l'essence seroit de le combattre ; mais après avoir écarté une erreur aussi injurieuse à Dieu, ils retombent dans une autre qui ne l'est guère moins : puisqu'ils admettent un autre principe également opposé à Dieu, mais négatif seulement et privatif ; car ils prétendent qu'il est de la nature, de la substance, de l'essence de toute matière, et de toute créature, de tendre au néant, de retomber par elle-même dans la confusion et dans le néant. Les défenseurs de cette opinion ignorent donc que la même toute-puissance est aussi nécessaire pour faire de quelque chose, rien, que pour faire de rien, quelque chose. Le troisième degré est rempli par ceux qui bornent

et restreignent l'opinion précédente aux actions humaines qui participent du péché : ils prétendent que ces actions dépendent substanciellement et sans aucun enchaînement de cause, de la volonté intrinsèque et du libre arbitre de l'homme, et conséquemment ils donnent plus d'étendue à la science de Dieu qu'à sa puissance : ou pour m'expliquer plus correctement (la science de Dieu étant aussi dans la réalité une puissance), ils prétendent que la partie de la puissance de Dieu, par laquelle il connoît, s'étend à plus d'objets, que la partie de la puissance par laquelle il met en mouvement et il exécute ; ensorte qu'il est des actions que Dieu connoît comme futures, dans lesquelles il n'influe point, qu'il ne prédestine et ne prépare point.

On trouveroit quelqu'analogie entre cette opinion ou ce procédé, et celui d'Epicure qui, pour supprimer le destin et lui substituer le hasard, imagina d'introduire dans le système de Démocrite la déclinaison des atômes : imagination qui a été l'objet de la censure et du mépris de tous les hommes sages ; mais je reviens et je dis : les auteurs de cette opinion ne prennent donc pas garde que tout ce qui ne dépend pas de Dieu comme auteur et comme principe, et qui par différentes chaînes ou degrés, ne remonte pas jusqu'à lui, seroit un nouveau principe, in-

dépendant de Dieu, qui tiendroit lieu de Dieu, et seroit en quelque sorte Dieu lui-même. Aussi l'opinion dont nous venons de parler, est justement rejettée, comme contraire à la puissance et à la dignité de Dieu. On n'en est pas moins parfaitement bien fondé à dire, en propres termes, *que Dieu n'est pas l'auteur du mal*, non parce qu'il n'est pas *l'auteur* de l'action mauvaise, mais parce qu'il n'est pas l'auteur de ce qu'elle a de *mauvais : non quia non autor, sed quia non mali.*

DIFFÉRENCE

Entre les véritables chrétiens et certains hérétiques enthousiastes.

Medit. sacræ, t. 2. p. 400.

Si nous sommes hors de nous-mêmes, c'est avec Dieu : si nous sommes à nous-mêmes, c'est avec vous. *Sive mente excedimus, Deo : sive sobrii sumus, vobis.* 2, ad Cor. 5, 13.

VOILA l'image fidèle, le véritable caractère d'un homme profondément pénétré de la religion, et d'un ouvrier de Dieu, digne de ce nom auguste. Sa conversation avec Dieu est pleine de transports, d'ardeurs et d'extases. De-là ces gémissemens ineffables, ces tressaillemens de joie, ces ravissemens d'esprit, ces défaillances de l'ame ; mais sa conversation avec les hommes, ne respire que la douceur, la modestie, la complaisance ; de là cette déclaration de l'apôtre et tant d'autres déclarations de cette espèce (1. ad. Cor. 9, 22.), *je me suis fait tout à tous.* Le contraire arrive aux hypocrites et aux imposteurs ; c'est en présence du peuple et dans les églises, que ceux-ci s'enflamment, se transportent et sont tout en désordre, comme s'ils étoient

agités d'une fureur divine ; mais prenez la peine de les observer dans la solitude, lorsqu'ils méditent et conversent avec Dieu, loin du spectacle des hommes ; et vous verrez que leurs conversations non-seulement sont froides et sans mouvement, mais que leurs procédés ne respirent que malice et que jalousie ; c'est-à-dire, qu'au contraire de ce qui arrivoit à Saint-Paul, ils sont *à eux-mêmes* en présence de Dieu, et *hors d'eux-mêmes* en présence des hommes.

APOLOGIE

De la science contre le faux zèle de quelques théologiens : règles qu'on doit y observer : elle ne conduit point à l'athéisme.

De augment. scient. L. 1. vers. init.

DANS la guerre que l'ignorance a déclarée aux lettres, elle a souvent été secondée par le faux zèle des théologiens et le mépris dédaigneux des politiques. J'entends les premiers soutenir que la science est une de ces choses qu'on ne doit jamais prendre qu'en petite quantité et avec prudence : qu'un desir immodéré de la science, a été le premier

péché et l'origine de la chûte de l'homme ; qu'encore aujourd'hui il y a je ne sais quoi qui tient du serpent dans la science, puisque dans les esprits où elle habite, elle produit l'enflure, *la science enfle*, *scientia inflat* (1. ad. Cor. 8. 1.) ; que Salomon nous assure qu'il n'y a point de *fin à multiplier les livres*, et qu'une lecture *assidue afflige et use le corps* (Eccl., 12, 12.), et ailleurs : *qu'une grande sagesse donne lieu à une grande indignation, et que plus on augmente sa science, plus on augmente ses douleurs.* (Ecl. 1, 18) ; que Saint-Paul nous avertit de ne point nous laisser tromper par une *fausse et vaine philosophie* (Col. 2, 8.) ; que l'expérience nous apprend que des hérésiarques ont été communément des hommes très-habiles ; que les siècles les plus savans ont pénché vers l'athéisme ; enfin, que la contemplation des causes secondes voile à nos yeux la cause premiere.

Pour montrer combien cette imputation est fausse et mal fondée, j'observe, et il est évident, que ces détracteurs ne voient pas que la science qui a donné occasion à la chûte d'Adam, n'est point cette pure et primitive science naturelle qui servit au premier homme pour donner aux animaux que Dieu lui conduisit dans le paradis, des noms fondés sur leur nature, mais cette science orgueilleuse du *bien et du mal*, à la faveur de laquelle il préten-

doit se rendre indépendant de Dieu et se donner la loi à lui-même. Certainement aucune science, quelque vaste qu'on la suppose, ne peut produire l'enflure de notre ame, puisqu'excepté Dieu et la contemplation de Dieu, rien n'est capable de la remplir, et à plus forte raison de l'enfler; aussi Salomon, parlant des deux sens de l'homme qui sont les principaux instrumens de nos découvertes, la vue et l'ouïe, assure *que l'œil ne peut pas se rassasier de voir, ni l'oreille d'entendre*, (Eccl. 1, 8.): si donc, toutes les choses, qui sont l'objet de ces deux sens, ne peuvent les remplir, ils sont donc plus vastes qu'elles. Salomon parle dans le même sens, de la science et de l'esprit de l'homme, dont les sens sont comme les émissaires; voici en effet comme il termine dans l Ecclésiaste, cette espèce de calendrier et d'éphéméride, où il décrit les tems de toutes choses. *Dieu*, dit-il, *a fait toutes choses, et il en a fait chacune dans son tems; mais il a livré le monde aux recherches des hommes sans qu'ils puissent connoître les ouvrages qu'il fait depuis le commencement jusqu'à la fin.* (Eccl. 3, 11.) Salomon, par ces paroles, donne assez à entendre que Dieu a fait l'esprit humain, semblable à un miroir capable de représenter tout le monde et aussi avide de connoissance, que l'œil l'est de lumière: que cet esprit, non-seulement,

s'empresse et prend plaisir à contempler les événemens divers et les révolutions qui remplissent les siècles, mais qu'il voudroit encore découvrir les loix inviolables et pénétrer les immuables décrets de la nature; et quoique Salomon paroisse insinuer que le grand secret de la nature, qu'il appelle l'*œuvre que Dieu opère depuis le commencement jusqu'à la fin* (Eccl. 3, 11.), se dérobera à toutes les recherches de l'homme, il ne s'ensuit pas de-là qu'au jugement de ce prince, le succès de ces recherches soit au-dessus de la capacité intrinsèque de l'homme; mais l'impossibilité de la découverte doit avoir pour cause les obstacles à son instruction que rencontre l'homme dans le cours de ses recherches, tels que sont la brièveté de la vie, le défaut d'ordre et d'ensemble dans les études, la mauvaise et perfide méthode d'enseigner les sciences, et tant d'autres obstacles qui sont une suite de la condition humaine; Salomon n'enseigne-t-il pas assez clairement ailleurs, qu'il n'y a aucune partie dans l'Univers qui soit étrangère et impénétrable aux recherches de l'homme, lorsqu'il nous dit que l'*esprit est comme le flambeau de Dieu, qui fait pénétrer la lumière dans les lieux les plus cachés*; or, si la capacité de l'esprit humain est si vaste, il est manifeste qu'il n'est point à craindre que la *quantité* de la science

science puisse jamais produire l'enflure ou quelqu'autre désordre; cela n'est à craindre que de la *qualité* de la science, qui, en quelque petite quantité qu'on la suppose, si on la prend sans son antidote, porte avec elle je ne sais quoi de venimeux et de pernicieux qui remplit l'ame de *flatuosités*. Cet antidote, ou, si l'on veut, cet aromate, qui, mêlé à la science, la tempère et la rend très-salutaire, c'est *la charité*; et c'est ce que l'apôtre nous fait entendre, lorsqu'après avoir dit que la science enfle, il ajoute que la *charité édifie*. Cela s'accorde encore avec ce qu'il enseigne ailleurs : *Si je parlois*, dit-il, *le langage des anges, et que je n'eusse point la charité, je serois comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante*; (1. ad. Cor. 13. 1.) non que ce ne soit une chose excellente de parler le langage des anges et des hommes; mais ce langage, s'il n'est pas joint à la charité, et si on ne le rapporte pas au bien commun du genre humain, au lieu de produire quelque fruit solide, n'enfantera que de la vaine gloire.

Je reviens à ce que dit Salomon, de l'excès dans la lecture et dans la composition des livres, et du tourment d'esprit auquel donne lieu la science, ainsi qu'à cet avertissement que nous donne l'apôtre : *Ne vous laissez point séduire par une vaine philosophie* : et je réponds que si l'on veut bien saisir le sens

des écrivains sacrés, on verra qu'ils prétendent seulement nous indiquer les conditions qui doivent accompagner la science humaine et les bornes dans lesquelles elle doit être renfermée; mais qu'ils ne prétendent en aucune manière défendre à l'homme d'embrasser dans ses recherches l'univers tout entier : et voici les trois conditions qu'ils indiquent.

La première, c'est que nous ne nous laissions pas tellement absorber par le plaisir que donne la science, que nous perdions entièrement de vue la mort qui nous attend; la seconde, c'est que l'usage que nous ferons de la science, aboutisse à faire régner dans notre ame la paix, au lieu d'y produire le trouble; la troisième, c'est que nous n'imaginions point que, par l'étude de la nature, nous puissions jamais pénétrer les mystères divins.

Sur la première condition, Salomon, dans le même livre, nous dit très-bien : *J'ai reconnu que la sagesse étoit autant au-dessus de l'imprudence que la lumière est au-dessus des ténèbres*; les yeux *du sage sont dans sa tête, l'insensé marche dans les ténèbres : et néanmoins j'ai reconnu que le sage meurt aussi-bien que l'insensé.* (Eccl. 2, 14.) Quant à la seconde, il est certain que si la science donne lieu à quelqu'inquiétude ou quelque trouble dans notre

ame, ce ne peut être que par accident; car la science en général, et l'admiration (qui est comme une semence de la science), sont agréables par elles-mêmes; mais lorsqu'on en tire des conclusions qui, appliquées mal-à-propos aux affaires qui nous intéressent, excitent en nous des craintes ou des desirs qui vont jusqu'à l'excès, c'est alors que nous éprouvons ces peines et ces troubles d'esprit dont nous parlons; la science n'est plus alors *une lumière sèche*, pour me servir des termes d'Héraclite, ce philosophe obscur, qui appeloit ainsi une ame bien constituée : mais elle est une *lumière humide et trempée dans les humeurs des passions.*

La troisième règle mérite une discussion plus exacte, et il est important de nous y arrêter un peu plus. Effectivement, si quelqu'un espère tirer de la contemplation des choses matérielles et sensibles, assez de lumières pour pouvoir découvrir la nature ou la volonté de Dieu, il est certainement trompé *par une vaine philosophie*; car la contemplation des créatures, quant aux créatures elles-mêmes, produit bien la science; mais quant à Dieu, elle ne produit que l'admiration qui est comme une espèce de science *abrupte*, *quasi abrupta scientia*. C'est ce qui a fait dire très-judicieusement aux Platoniciens, *que les sens nous font appercevoir le soleil; mais que ce même*

soleil qui découvre à nos yeux le globe terrestre, leur dérobe le ciel et les étoiles; c'est ainsi que les sens qui nous découvrent les choses naturelles, nous cachent en même tems les célestes; et il est arrivé de là que quelques savans sont tombés dans l'hérésie, parce que, portés sur les aîles des sens, et par conséquent sur des aîles de cire, il ont essayé de voler jusques dans le sein de la Divinité.

Il est des personnages, avons-nous dit, qui osent avancer qu'une trop grande science fait pencher l'esprit vers l'athéisme, et que l'ignorance des causes secondes favorise et fait naître la piété à l'égard de la cause première : je leur dirois volontiers avec Job : *Dieu a-t-il donc besoin et nous sauroit-il gré de notre mensonge* ? (Job. 13, 7.) Car il est constant qu'ordinairement Dieu n'opère rien dans la nature que par l'action des causes secondes; et si l'on prétendoit persuader le contraire, ce seroit vouloir faire servir l'imposture à la gloire de Dieu; ce seroit véritablement immoler à l'auteur de toute vérité, l'hostie impure du mensonge; il est au contraire très certain et bien confirmé par l'expérience, que si des connoissances légères en philosophie, donnent peut-être quelque tendance vers l'athéisme, une connoissance plus profonde ramène à la religion; et voici comment, lorsqu'on veut pénétrer dans la

philosophie, les causes secondes, comme voisines des sens, se présentent d'abord les premières; si l'on s'y attache et on s'y arrête, il est possible que la première cause ne se présente point à l'esprit: mais si quelqu'un va plus avant, et qu'il considère la dépendance, la suite, l'enchaînement de toutes ces causes, ainsi que toutes les œuvres de la providence, il croira alors facilement, pour parler le langage de la mythologie poétique, que l'anneau le plus élevé de cette chaîne naturelle, est attaché au pied du trône de Jupiter.

Pour dire tout, en un mot, il n'y a qu'une affectation de modestie et de sobriété dans sa sagesse, bien vaine et bien mal entendue, qui puisse engager à prétendre que nos connoissances dans les livres des écritures-saintes ou des créatures, c'est-à-dire, en théologie et en philosophie, peuvent aller trop loin. Non certainement, elles ne peuvent aller trop loin. Que les hommes s'excitent donc et s'encouragent hardiment les uns et les autres à augmenter sans cesse la masse de leurs connoissances; qu'ils prennent garde seulement que leur science serve, non à l'*enflure*, mais à la charité; non à l'ostentation, mais à l'utilité; qu'ils aient encore l'attention de ne point mêler imprudemment, et de ne point confondre les connoissances que donne la philosophie, et celles-

que fournit la théologie ; connoissances assurément, ainsi que leurs sources, bien distinguées les unes des autres.

LA DIGNITÉ

De la Science prouvée par l'Ecriture.

L. 1, de augm. scient. post medium.

DANS le dessein où nous sommes de faire connoître aux ignorans le prix et la dignité de la science, nous commencerons par la considérer dans son archetipe ou son exemplaire, c'est à-dire, dans les attributs et les actes de Dieu, en tant qu'ils ont été révélés à l'homme, et qu'ils peuvent être l'objet d'une sage recherche. Nous n'emploierons point ici le mot de *doctrine*, parce que toute doctrine est une science acquise, et en Dieu il n'est aucune connoissance qui puisse porter ce nom, toutes ses connoissances étant éternelles comme lui ; nous nous servirons donc d'un autre nom, et ce sera celui de *sagesse*, conformément au style de l'écriture.

Voici donc comment nous procédons : Dans les œuvres de la création, nous voyons une double émanation de la vertu ou force divine, dont l'une se rapporte à la sagesse

et l'autre à la puissance. La première se fait particulièrement remarquer dans la création de la matière ; et la seconde dans la beauté de la forme dont la matière fut ensuite revêtue. Cette observation faite, nous disons qu'il n'est rien dans l'histoire de la création qui nous empêche de croire que la matière ou la masse informe du ciel et de la terre, aît été créée dans un instant, tandis que six jours furent employés à façonner cette matière, et à la mettre en ordre ; tant il est vrai que Dieu a voulu établir une différence sensible entre les œuvres de sa puissance et celles de sa sagesse. Ajoutons que, lorsque l'écriture parle de la création de la matière, elle ne nous apprend pas que Dieu aît dit *que le ciel et la terre se fasse, fiat cœlum et terra* ; manière de parler qu'il emploie pour les œuvres suivantes ; mais elle dit simplement comme un fait, *Dieu créa le ciel et la terre.* Ainsi pendant que la création de la matière se présente comme l'œuvre pure de la *main*, l'introduction de la forme dans la matière, porte le caractère d'une loi ou d'un décret.

Après avoir parlé de Dieu, parlons des anges que la dignité de leur nature approche davantage de la divinité. Nous voyons d'après cette hiérarchie céleste, dont nous avons pour premier garant, les écrits publiés sous le nom de Denis l'aréopagite, que les *séra-*

phins, c'est-à-dire, les anges de l'amour, occupent le premier rang dans les ordres des anges : que le second rang est occupé par les *chérubins*, qui sont les anges de la lumière : le troisième et les suivans, par les *trônes*, *les principautés* et les autres anges, caractérisés par la puissance et le ministère : ensorte qu'il paroît clair par cet ordre et cette distribution, que les anges de la science et de la lumière, sont au-dessus des anges du gouvernement et de la puissance.

En descendant des esprits et des intelligences aux formes sensibles et matérielles, nous lisons dans l'écriture, que la première des formes créées fut la lumière : or, la lumière dans les choses naturelles et corporelles, correspond à la science dans les choses spirituelles et immatérielles. Si nous considérons les différens jours dans l'histoire de la création, nous voyons encore que le jour où Dieu se reposa et contempla ses œuvres, fut béni préférablement aux autres jours où il avoit créé et mis en ordre toutes les parties de l'univers.

L'œuvre de la création étant terminée, l'homme fut placé dans le paradis pour y travailler, ainsi que nous l'apprend l'écriture-sainte : mais ce travail ne pouvoit être que celui qui appartient à la contemplation, c'est-à-dire, un travail qui aît pour fin, non une

nécessité qu'il faille satisfaire, mais le plaisir et l'exercice d'une activité qui n'entraîne ni peine, ni fatigue; car, puisqu'alors il n'y avoit pour l'homme ni résistance de la part des créatures, à éprouver, *ni sueur de visage* à supporter; il s'ensuit nécessairement que ses actions avoient pour destination et pour fin, seulement le plaisir et la contemplation, et non le travail qui entraîne la fatigue, ainsi que les ouvrages qui résultent de ce travail.

Il y a plus, l'homme a débuté dans le paradis par deux actions, qui ont été l'une et l'autre un début de la science; il a commencé par contempler les créatures, et ensuite, il a donné des noms convenables à chacune d'entr'elles. Effectivement, il ne faut point confondre la science naturelle, qui a pour objet, les créatures, avec la science qui a occasionné la chûte de l'homme, ainsi que nous avons averti plus haut: celle-ci étoit la science morale du bien et du mal, fondée sur la supposition que le bien et le mal n'avoient point pour règle et pour principe les ordres ou les défenses de Dieu, mais reconnoissoient une autre origine. C'est ce bien et ce mal dont l'homme a ambitionné la connoissance, sans doute dans le dessein de se soustraire totalement à l'empire de Dieu, et de s'appuyer uniquement sur lui-même et sur son libre arbitre.

Considérons ce qui arriva aussi-tôt après la chûte de l'homme. On sait que l'écriture-sainte renferme une infinité de sens mystérieux, qu'on doit cependant toujours entendre sans préjudice de la vérité des récits historiques et du sens littéral : d'après ce principe, on a toujours vu une image des deux vies, la contemplative et l'active, dans les personnes de Caïn et d'Abel, et dans leurs professions ou leurs premières manières de vivre; Abel qui étoit pasteur, à raison du loisir et de la facilité de contempler le ciel que donne la vie pastorale, est le type de la vie contemplative; Caïn, cultivateur des champs, fatigué en conséquence par les travaux que cette culture exige, et obligé d'avoir le plus souvent les yeux fixés sur la terre, est la figure de la vie active; or, on sait que la faveur et le choix de Dieu tombèrent sur le pasteur, et non pas sur le laboureur.

Ainsi, avant le déluge, les fastes sacrés qui nous apprennent très-peu de chose de ce qui s'est passé dans ces tems-là, ont daigné cependant nous transmettre les noms des inventeurs de la musique et de la métallurgie. Peu de tems après le déluge, le grand châtiment dont Dieu punit l'orgueil humain, fut de confondre les langues, et par-là, de mettre le plus grand obstacle au libre commerce des sciences, et à la communication des lettres entre les hommes.

Descendons jusqu'à Moïse, ce grand législateur, et ce premier secrétaire de Dieu : les écritures ne lui donnent-elles pas ce magnifique éloge, *qu'il étoit habile et savant dans toutes les sciences des Egyptiens?* (Act. 7, 22.) et l'école des Egyptiens n'étoit-elle pas une des plus anciennes et des plus savantes écoles du monde? Platon fait dire à Solon, par un prêtre égyptien : *Vous autres Grecs, vous n'êtes toujours que des enfans : vous n'avez ni la science de l'antiquité, ni l'antiquité de la science.* Parcourons la loi cérémonielle de Moïse : on sait qu'on trouve dans cette loi différentes figures du Christ, la distinction du peuple de Dieu d'avec les Gentils, l'exercice de l'obéissance, et bien d'autres vérités utiles dans l'ordre de la religion; mais quelques savans rabbins ont travaillé, non sans succès, à découvrir dans les rits et les cérémonies, tantôt une vérité dans l'ordre de la nature, tantôt une autre vérité dans l'ordre des mœurs. Par exemple, quand il est dit de la lèpre : *Si la lèpre paroît comme en fleur, et coure çà et là sur la peau, l'homme sera déclaré pur, et on ne le renfermera pas. Si au contraire, la chair vive est mêlée de lèpre, il sera réputé impur, et en conséquence, séparé par le jugement des prêtres.* (Lev. ch., 13.) Un rabbin tire de cette loi ce principe de médecine, que *les pustules sont plus pestilen-*

tielles avant qu'après leur maturité : un autre en tire ce principe en morale, que *les hommes entièrement et notoirement corrompus, sont moins dangereux pour les mœurs publiques, que ceux qui ne le sont que médiocrement et en partie.* On voit, par cet article, et d'autres semblables de la loi cérémonielle, qu'il n'est pas sans apparence, qu'outre les vérités qui appartiennent à la religion, cette loi n'en renferme encore plusieurs autres qui appartiennent à la philosophie.

Si l'on veut encore lire avec attention l'admirable livre de Job, on le trouvera plein et gros, pour ainsi dire, des plus hautes vérités de la philosophie naturelle. Par exemple, sur la cosmographie et la rondeur de la terre, lorsqu'il dit *que Dieu étend l'aquilon sur le vuide, et suspend la terre sur le néant, qui extendit aquilonem super vacuum et appendit terram super nihilum*, (Job. 26, 7.) n'insinue-t-il pas assez clairement la convexité du ciel dans ses extrémités, l'existence du pole arctique, et la suspension de la terre dans les airs? Et encore sur l'astronomie et les constellations, quand il dit : *Son esprit a orné les cieux, et l'adresse de sa main a fait paroître le serpent tortueux : spiritus ejus ornavit cœlos et obstetricante manu ejus eductus est coluber tortuosus?* (26, 13.) Et ailleurs par ces paroles : *Pouvez-vous joindre ensemble les*

étoiles brillantes des pleyades, ou détourner l'ourse de son cours? numquid conjungere valebis micantes stellas? pleyadas aut gyrum arcturi poteris dissipare (38, 31), ne peint-il pas très-élégamment la configuration immobile des étoiles, toujours également distantes les unes des autres. En déclarant dans un autre chapitre que c'est Dieu qui a créé les étoiles de l'ourse, d'orion, des hyades et de l'intérieur du midi, *qui facit arcturum et oriona et hyadas et interiora austri* (*), n'indique-t-il pas l'abaissement du pole antarctique, et ne le désigne-t-il pas sous le nom de l'intérieur du midi, parce que les étoiles australes sont cachées sous notre hémisphère? Ce que Job dit sur la génération des animaux, *an non sicut lac mulsisti me et sicut caseum coagulasti me, ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit et se durcit* (10. 10.), est très-digne de remarque, ainsi que ce qu'il ajoute sur les minéraux dans le chapitre 28. 1. *Habet argentum venarum suarum principia, et auro locus est in quo conflatur, ferrum de terrâ tollitur et lapis*

(*) « Le P. de Carriere croit devoir traduire ainsi: » son esprit a orné les cieux d'une infinité d'étoiles, et » l'adresse de sa main puissante a fait paroître dans » l'arrangement de celles qui forment la voie lactée, » la figure d'un serpent plein de replis ».

solutus calore, in æs vertitur, l'argent a un principe de ses veines, et l'or, un lieu où il se forme : le fer se tire de la terre, et la pierre étant fondue par la chaleur, se change en airain. Il faut lire la suite du chapitre (*).

Nous voyons encore dans la personne de Salomon, par la demande que fait ce prince de la sagesse et par le don que Dieu lui en accorde, que la sagesse est préférable à tous les biens qui contribuent à la félicité de l'homme sur la terre. Plein des lumières que lui communiqua la sagesse reçue, Salomon, non-seulement écrivit sur la philosophie morale et divine, ces sentences et ces paraboles admirables qui remplissent le livre des proverbes, mais encore il composa l'histoire de tout ce qui respire et a du mouvement sur la terre ; l'histoire de tous les végétaux, depuis *le cèdre qui couronne le Liban, jusqu'à la mousse qui croît sur les murailles.* (3. Reg. 4, 33.) Il y a plus, ce roi si grand par ses richesses, par la magnificence des bâtimens qu'il fit construire, par le nombre de ses vaisseaux, par le service de sa maison, par l'étendue de sa renommée,

(*) L'hébreu peut se rendre ainsi : *on a trouvé le secret de tirer* l'argent de la mine où il est caché, et de mettre l'or dans le creuset pour l'affiner : on a trouvé le secret de tirer de la terre le fer, et de fondre les pierres en airain.

enfin, par tout ce qui appartient à la gloire, ne cueille de cette immense moisson, et ne s'approprie que l'honneur de chercher et de découvrir la vérité; car il dit nettement: *la gloire de Dieu est de cacher les choses, et la gloire du roi est de les découvrir.* (Prov. 25, 5.) comme si la majesté divine se plaisoit dans cet innocent et aimable jeu des enfans(*), qui se cachent afin qu'on les trouve: et comme s'il n'y avoit rien de plus honorable pour les rois, que de jouer avec Dieu au même jeu; les rois sur-tout, pouvant disposer dans leurs Etats de tant d'hommes de génie, et possédant des richesses à la faveur desquelles ils pourroient rechercher et découvrir tous les secrets de la nature.

Dieu ne s'est pas conduit autrement, après que notre Sauveur a paru dans le monde; car ce divin Maître a fait usage de son pouvoir,

(*) Bacon se plaît dans cette réflexion. Il la répète dans le *Novum organum*. Dans l'Opuscule *cogitata et visa post. med.* il ajoute ce qui suit. « Cette gloire » attachée à la découverte des secrets que Dieu avoit » voulu nous cacher, et qui ennoblit véritablement la » nature humaine, est encore d'autant plus précieuse, » qu'elle ne peut jamais exciter de troubles ni de » remords dans les ames, et que, différente en cela, » des autres avantages qu'on obtient dans la société » civile, elle ne s'acquiert au préjudice, et avec le » mécontentement de personne ».

pour dissiper l'ignorance, (ainsi qu'il paroît par les conférences qu'il eut avec les prêtres et les docteurs dans le temple), avant de l'employer à soumettre la nature, par tant et de si grands miracles. L'avénement du Saint-Esprit a été encore principalement figuré par la forme de langue, et le don des langues. Or, les langues ont-elles d'autre mérite que d'être *les véhicules des sciences ?*

C'est ainsi que, lorsqu'il fut question d'instrumens pour propager l'évangile, Dieu fit d'abord tomber son choix sur des hommes absolument ignorans et sans lettres, et qui n'eurent d'autres lumières que celles qu'ils reçurent du Saint-Esprit. Dieu vouloit par là, humilier la sagesse humaine et faire connoître plus évidemment son immédiate et divine influence. Mais aussi-tôt après qu'il eût rempli ses vues à cet égard, et dans l'âge qui suivit immédiatement les tems apostoliques, il voulut que les sciences profanes servissent comme de *suivantes* à la divine vérité. C'est dans cette vue qu'il s'est servi principalement de la plume de Saint-Paul, le seul des apôtres qui fut lettré, pour écrire les divines écritures.

Aussi nous voyons qu'un fort grand nombre des anciens évêques et des pères de l'église, étoient très-savans dans toutes les sciences profanes. Quand l'empereur Julien eut défendu aux chrétiens, par un édit, de fréquen-

ter les écoles publiques, cette défense fut regardée comme un moyen de détruire la religion chrétienne, plus dangereux que les sanglantes persécutions des empereurs précédens; et quand Grégoire Ier. évêque de Rome, qui, d'ailleurs, étoit un excellent personnage, s'efforçoit d'abolir la mémoire des antiquités payennes, et des auteurs payens (*), les gens de bien eux-mêmes n'approuvèrent pas cette entreprise. Il y a plus, dans l'inondation des peuples Scithes du côté du Nord, et des Sarasins du côté de l'Orient, tous les précieux restes des sciences profanes, n'auroient-ils pas péri totalement et sans ressource sans l'église chrétienne ? n'est-ce pas elle seule qui les recueillit et les conserva dans son sein ?

Nous avons sous les yeux un exemple récent de ce que peut la science : les jésuites qui, partie par leur propre goût, partie pour ne point laisser cet avantage à leurs adversaires, ont cultivé les lettres avec tant de succès, combien, par là, n'ont-ils pas prêté de force à l'église romaine ? combien n'ont-ils pas contribué à l'affermir et à réparer ses pertes ?

Enfin, pour terminer cette partie, nous

(*) *Voyez* les ecclaircissemens à la fin du second volume.

observons, qu'outre l'ornement et le lustre que les belles-lettres prêtent à la foi et à la religion, elles leur rendent encore deux services très-importans. Le premier, c'est qu'elles nous excitent puissamment à exalter et à célébrer la gloire de Dieu; il est vrai que le psalmiste et les autres écrivains sacrés, nous invitent souvent à contempler, à publier les magnifiques et admirables œuvres de la Providence; mais si nous ne pénétrions pas plus avant, si nous nous bornions à considérer leurs apparences extérieures, telles qu'elles se présentent à nos sens, Dieu seroit par-là foiblement glorifié, et nous lui ferions la même injure que si nous voulions juger de la richesse et de l'abondance d'un grand magasin de pierres précieuses, par ce qui se trouve étalé dans la rue à la vue des passans.

L'autre service, c'est que la philosophie nous fournit contre l'infidélité et l'hérésie, un puissant remède et un antidote excellent. Notre Sauveur, parlant aux Saducéens, leur disoit: *Vous vous trompez, vous ignorez les écritures et la puissance de Dieu : erratis nescientes scripturas neque potentiam Dei.* (Math. 22 29.) Par là, nous comprenons, que, pour nous préserver de tomber dans l'erreur, Notre-Seigneur nous propose la lecture de deux livres; le premier est celui des écritures qui nous révèlent la volonté de Dieu;

le second, est celui des créatures qui nous manifestent sa puissance; or, ce dernier livre est comme la clef du premier, non-seulement en ce sens qu'il ouvre notre intelligence pour en découvrir le véritable sens, d'après les principes généraux de la raison, et les règles du langage; mais encore particulièrement en ce sens, qu'il ouvre notre foi, pour nous faire méditer plus sérieusement sur la toute-puissance de Dieu, dont les caractères sont principalement imprimés dans ses ouvrages.

Et voilà ce que nous ont fourni les témoignages et les jugemens de Dieu, pour faire connoître la véritable dignité et le prix de la science.

MÉPRIS

De ce Monde. Fruit de la Science.

De augm. scient. L. 1, vers. fin.

UN des grands avantages que nous procure la science, c'est de nous faire perdre cette vaine et trop grande admiration des choses, qui est la source de toutes nos foiblesses; car nous les admirons, ces choses, et elles nous étonnent, ou bien, parce qu'elles sont nouvelles, ou bien, parce qu'elles sont grandes; si nous les admirons, parce qu'elles sont nouvelles, il n'est point d'homme, parfaitement instruit de ce qui s'est passé dans le monde, et qui aura travaillé long-tems à en pénétrer les causes, qui ne soit pleinement convaincu de cette vérité : *Il n'arrive rien de nouveau sur la terre : nil novi super terram;* et assurément, on n'admirera pas beaucoup le jeu des marionnettes, quand on aura mis la tête derrière la toile, et qu'on aura apperçu les instrumens et les cordes qui font mouvoir ces petites machines. Si c'est la grandeur des choses qui excite notre admiration, elle ne l'excitera certainement pas dans l'ame d'un vrai savant. Alexandre, dans

le cours de la guerre contre les Perses, recevoit de tems en tems des lettres de Grèce, où on lui annonçoit des expéditions et des combats qui n'avoient eu le plus souvent pour objet que d'emporter un pont, un fort, ou au plus une petite ville. Ce prince, accoutumé aux grands combats et aux grandes victoires dans l'Asie, avoit alors coutume de dire qu'il lui sembloit recevoir des nouvelles du combat des rats et des grenouilles dont parle Homère.

C'est ainsi qu'aux yeux de l'homme qui aura contemplé long-tems la vaste étendue de l'univers et l'ordre qui règne entre ses parties, la terre ne paroîtra pas plus considérable qu'une fourmillière, et les hommes qui l'habitent (en mettant à part la divinité de leurs ames) lui sembleront des fourmis, dont les unes portant leurs œufs, les autres chargées de quelques grains, et les autres à vuide, courent et s'agitent çà et là autour d'un monceau de poussière.

HUMILITÉ

De l'esprit avantageuse pour les découvertes ; et prière adressée à Dieu, par Bacon, au commencement du *Novum organum*.

* *Novum orga. prafatio , post. med.*

ENTRAINÉS par l'amour éternel de la vérité, nous avons hardiment traversé les déserts, et marché par des routes difficiles et incertaines. Fondés et appuyés sur le secours de Dieu, nous avons roidi notre ame contre les attaques d'une armée d'opinions diverses qui s'opposoient fortement à notre marche, contre nos propres incertitudes et nos propres craintes, contre les ténèbres, les nuages, les phantômes innombrables qui environnent toutes les choses, et nous en dérobent la vue; ces attaques et ces travaux, nous les avons soutenus uniquement dans le désir de tracer à la génération présente et aux générations futures, une route plus sûre et plus fidèle pour parvenir à la vérité ; mais, nous devons le dire, si nos efforts ont été couronnés de quelques succès, nous en sommes redevables aux soins que nous avons eu de con-

tenir notre esprit dans les bornes d'une sage et sincère humilité.

Effectivement tous ceux qui, avant nous, se sont appliqués à l'invention des arts, après avoir jetté quelques coups-d'œil rapides sur les choses, les exemples et les expériences, ont cru que c'en étoit assez; et aussi-tôt, comme si pour inventer, il suffisoit de penser, ils ont invoqué, si je peux m'exprimer de la sorte, leur propre esprit, et lui ont demandé qu'il leur rendît des oracles. Mais nous avons une manière de procéder qui est bien différente : notre demeure perpétuelle et exclusive, est au milieu même des choses; et nous n'éloignons jamais notre entendement des mêmes choses qu'autant qu'il est nécessaire, pour que leurs images et leurs rayons puissent, ainsi qu'il arrive dans l'organe de la vue, coïncider au même point; d'où il arrive que les forces et l'excellence de l'esprit ne sont point ici d'un bien grand usage.

Or, cette humilité qui nous a toujours précédé dans nos découvertes, nous a aussi accompagné dans l'exposition que nous en avons faite. Ainsi, nous n'avons point donné à nos réfutations l'appareil d'un triomphe; nous ne nous sommes point environné avec affectation des témoignages de l'antiquité; nous n'avons point pris le ton imposant de l'autorité; nous ne nous sommes point enveloppés

du voile d'une obscurité mystérieuse; tous ces moyens qui auroient pu paroître propres à donner de l'intérêt et de l'importance à nos découvertes, nous ne les avons point mis en usage : non pas que nous n'en eussions eu la facilité, mais parce que nous sommes moins jaloux de donner de l'éclat à notre nom, que de répandre la lumière dans l'esprit des autres.

Ainsi, nous n'avons point fait de violence et nous n'avons point tendu de piéges aux hommes pour forcer ou pour surprendre leurs jugemens; mais nous les avons simplement amené devant les choses et les points de contact qui les unissent, afin qu'ils remarquassent eux-mêmes ce qu'ils possèdent déjà, ce qu'ils auroient à réformer, à ajouter, à fournir pour l'utilité commune.

Pour nous, si quelquefois nous avons cru trop légérement; si nous n'avons pas toujours eu dans nos observations assez d'attention ou assez de vigilance; si nous nous sommes arrêtés au milieu de notre route, et que nous ayons rompu le fil de nos recherches, il est au moins vrai que nous présentons toujours les choses nues et sans voile; ensorte qu'on peut facilement remarquer nos erreurs et les écarter, avant qu'elles aient eu le tems de pénétrer bien avant, et d'infecter la masse de la science;

science ; outre qu'il sera toujours facile de renouer le fil de nos recherches.

Il résultera donc de notre travail que cette mésintelligence funeste, ce malheureux divorce qui a régné si long-tems entre le raisonnement et l'expérience, et qui a occasionné de si grands désordres parmi les hommes ; il résultera, dis-je, que ce divorce finira pour faire place à une union véritable et légitime qui ne finira jamais.

Mais bien persuadés que nous ne pouvons réussir dans notre entreprise par nos seules forces, nous la commençons par invoquer le secours du Seigneur : Nous adressons donc à Dieu le Père, à Dieu le Verbe, à Dieu le Saint-Esprit, les prières les plus humbles et les plus ardentes pour que, touché de compassion à la vue des misères qui accablent le genre-humain, et du triste *pélerinage* de cette vie mortelle où nous coulons un *petit nombre de jours mauvais*, il daigne se servir de nos mains pour répandre sur les hommes de nouveaux secours et de nouveaux bienfaits (*).

(*) *Voyez* plus haut la suite de cette prière, article des prières de Bacon.

LES ERREURS

De l'homme, dans les sciences mêmes, ont leur source dans sa volonté.

Nov. organ. aph. 49.

LA lumière de l'entendement humain n'est pas toujours une lumière *sèche*, pour me servir de l'expression d'Héraclite : elle n'est que trop souvent humectée par les infusions de notre volonté et de nos affections ; et voilà pourquoi nos connoissances sont ordinairement telles que le cœur les desire ; car nous croyons bien facilement ce que nous souhaitons être véritable : l'homme rejette donc les *vérités difficiles à decouvrir*, parce qu'il n'a pas la patience de poursuivre ses recherches ; les vérités *sobres*, parce qu'elles ne remplissent pas ses espérances et ses desirs ; les vérités *les plus hautes de la nature*, parce qu'une religion mal entendue les lui rend suspectes ; les *vérités que lui fourniroit l'expérience*, parce que, plein de vanité et de hauteur, il dédaigne de s'occuper de matières viles et périssables, et qu'il croiroit au-dessous de lui d'y mettre la main ; les vérités *paradoxales*, parce qu'il craint de choquer l'opinion du vulgaire ; en un mot, la volonté agit sur l'entendement et l'influence

en une infinité de manières qui sont souvent imperceptibles (*).

(*) Bacon est ici parfaitement d'accord avec Descartes : ces deux philosophes pensent que la volonté de l'homme étant plus vaste dans ses desirs que l'entendement ne l'est dans ses conceptions, et l'homme portant son jugement sur les objets avant de les avoir suffisamment examinés, et de s'en être fait des idées claires et distinctes, il en résulte qu'il donne à une évidence insuffisante, un assentiment aveugle, téméraire et mal fondé.

Nos incrédules objectent sans cesse contre la religion chrétienne, que la foi si rigoureusement exigée par cette religion, est un acte de l'entendement, où la volonté n'a point de part; que, conséquemment, on ne peut pas mériter par la foi, comme on ne peut pas non plus démériter par le défaut de foi, puisqu'il ne dépend pas de nous de croire ou de ne croire pas; mais la doctrine précédente, confirmée par le suffrage de nos deux grands philosophes et constante par elle-même, est l'éponge de cette difficulté.

Cette doctrine, au reste, a déplu à Spinosa, et c'étoit ce que nous voulions principalement faire observer dans cette note; il en prend occasion de blâmer la méthode de Bacon, et de dire que ce philosophe erre dès le premier pas en assignant la volonté, comme source de nos erreurs; qu'il n'existe dans l'homme rien de semblable à ce qu'on appelle volonté ou faculté de vouloir; que nos volontés sont des actes particuliers, aussi nécessairement déterminés par l'enchaînement des causes physiques qu'aucun autre effet dans les corps naturels. (Spin. *op. posthuma*, p. 398.).

Sur quoi le docteur anglois Tenison observe judicieusement, que ce seroit donc bien inutilement qu'on

NÉCESSITÉ

D'étudier la nature avant d'inventer des systêmes, fondée sur la religion.

Hist. Naturalis et experim. ad condendam. phil. sive phænomena universi, t. 2. p. 22.

COMBIEN de tentatives ont été faites pour expliquer l'origine et la nature du monde! Pythagore, Philolaüs, Xénophane, Héraclite, Empedocle, Parmenide, Anaxagore, Leucippe, Démocrite, Platon, Aristote, Théophraste, Zénon, et d'autres philosophes anciens, ont chacun, dans ce dessein, inventé un systême. Parmi les modernes, Patritius, Telesius, Brunus, Severinus chez les Danois, Gilbert chez les Anglais, Campanella, ont fait aussi des tentatives semblables qui ont eu moins d'éclat que celles des anciens; et on conçoit facilement qu'en donnant l'essor à l'imagination, et en ne consultant qu'elle, on inventeroit des systêmes jusqu'à la fin du

---

recourroit à ce maître, pour apprendre à corriger ses erreurs, puisqu'à l'entendre, ces erreurs sont nécessaires, et ne peuvent se corriger, qu'autant que l'homme, et tout l'univers avec lui, changeroit de nature. *Baconiana.* p. 15.

monde..... Mais par-là nous expions, et en même-tems nous imitons le péché de nos premiers parens. Ils voulurent être semblables à Dieu, et leurs descendans le veulent encore plus qu'eux ; car nous créons des mondes, nous devançons la nature, et nous lui commandons; nous voulons que tout ait éte arrangé, comme il paroît convenable à notre petite raison, et non comme il a paru convenable à la sagesse divine et comme le témoigneroit l'état réel des choses, si nous le consultions. Je ne sais si c'est notre esprit ou les choses elles-mêmes que nous tourmentons le plus; ce que je sais, c'est que nous imprimons notre sceau et notre image sur les créatures et les ouvrages de Dieu, au lieu d'y chercher avec soin et d'y reconnoître l'image et le sceau du créateur. Ainsi, nous méritons bien de perdre encore une fois notre empire sur les créatures. Il nous restoit, même après la chûte de notre premier père, quelque partie de cet empire sur les créatures réfractaires à notre volonté; nous avions en main, pour les subjuguer et les soumettre, des moyens réels et infaillibles; mais cet avantage, nous l'avons perdu en très-grande partie, par notre témérité, parce que nous avons voulu être semblables à Dieu, et ne suivre que ce que nous dictoit notre raison propre.

Voilà pourquoi, s'il existe encore quelqu'humilité à l'égard du créateur, quelqu'estime et quelque respect pour ses ouvrages, si la charité pour le genre humain, et le zèle à soulager ses misères et ses besoins, si l'amour de la vérité dans l'ordre des choses naturelles, si la haine des ténèbres et le desir de purifier son entendement, ne sont pas entièrement et pour toujours bannis de tous les cœurs, il faut instamment conjurer tous les hommes, qu'abandonnant pour quelque tems, ou du moins mettant à l'écart les philosophies-fantastiques qui, en plaçant les thèses avant les hypothèses, et tenant en captivité l'expérience, ont, pour ainsi-dire, triomphé des œuvres du créateur; il faut, dis-je, conjurer les hommes de s'approcher avec humilité et avec une sorte de vénération, du livre des créatures, pour l'ouvrir, le lire, le méditer long-tems; et pour qu'enfin, lavés et purifiés de toutes les souillures des opinions humaines, ils n'aient plus que des connoissances saines et pures. C'est là *ce discours, cette langue qui s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre* (Rom. 10. 18.), et ne s'est point ressenti de *la confusion de Babel*. Que les hommes l'apprennent avec soin, et que redevenant encore enfans, ils ne craignent point de prendre son alphabet à leurs mains; que pour le bien entendre et en pénétrer tous

les sens, ils n'épargnent ni tems, ni dépenses, ni travaux; et quoique dans le plan du grand ouvrage que nous avons entrepris sur la restauration des sciences, l'histoire naturelle n'en soit que la troisième partie, nous croyons devoir la traiter dès-à-présent comme la plus nécessaire et la plus importante de toutes.

Que le Dieu créateur, conservateur et réparateur de cet univers, daigne, par un effet de sa bonté et de sa miséricorde, protéger notre ouvrage et le faire tourner à sa plus grande gloire et au plus grand bien du genre humain. Je l'en supplie par son Fils unique Emmanuel, *Dieu avec nous.*

LOI UNIQUE

Et sommaire qui régit toute la nature, a Dieu pour auteur, et sera toujours incompréhensible à l'homme.

De sap. vet. parab. 17.

LA fable nous apprend que Cupidon, ou l'Amour, est plus ancien que tous les dieux, et par conséquent que toutes les choses, excepté le cahos qui est aussi ancien que lui; que l'Amour est absolument sans père, quoique quelques anciens aient supposé qu'il étoit né de l'œuf de la nuit; que l'Amour, uni au cahos, avoit engendré les dieux et tout ce qui existe.

Cette fable remonte et appartient au berceau de la nature; cet amour paroît être l'attrait ou l'aiguillon, *appetitus sive stimulus* de la matière première, ou, pour parler plus clairement, *le mouvement naturel* de l'atôme; car, par cet amour, on doit nécessairement entendre cette force ou cette vertu primitive et unique qui fait et forme tout de la matière. On suppose que l'amour ou cette force n'a point de père, c'est-à-dire, n'a point de cause; c'est qu'effectivement d'un côté, la cause est

par rapport à l'effet qu'elle produit comme un père, et que de l'autre, cette force ne peut avoir aucune cause dans la nature (Dieu étant toujours excepté), puisque rien n'existe avant elle dans la nature, et qu'ainsi rien n'a pu la produire, ni lui tenir lieu de père. Il faut peut-être désespérer que l'homme puisse jamais découvrir et comprendre la manière dont opère cette cause, et c'est apparemment ce qui a donné lieu à la fiction de l'œuf que la nuit fait éclore. Aussi le philosophe sacré, Salomon a dit : *Dieu a fait toutes choses bonnes dans leur tems, et il a livré le monde à leur dispute, sans que l'homme cependant puisse connoître l'œuvre que Dieu a fait depuis le commencement jusqu'à la fin ;* car cette loi *sommaire* de la nature, ou la force de cet amour, imprimé par Dieu aux premières particules pour leur rassemblement, et qui, par la répétition et la multitude des rassemblemens, a produit toutes les choses diverses qui remplissent l'univers; cette force, dis-je, peut bien se présenter à la pensée des hommes, mais ne peut que bien difficilement y pénétrer; *cogitationem mortalium perstringere potest, subire vix potest.*

Les philosophes grecs ont mis assez d'empressement et de subtilité dans la recherche des principes matériels des choses; mais dans la recherche des principes du mouvement, en

quoi consiste pourtant la vigueur de toutes les opérations de la nature, ils sont bien éloignés de mériter le même éloge; sur-tout dans le point dont il s'agit maintenant, ils n'ont fait que tâtonner et balbutier; car que veulent dire, je vous le demande, les péripatéticiens, lorsqu'ils expliquent l'*aiguillon de la matière*, *stimulus materiæ* par la *privation;* c'est à-peu-près ne rien dire, ou ne dire que des mots.

Il en est parmi ces philosophes qui rapportent cet *aiguillon* ou cette force de la matière, à Dieu comme à son auteur: ils ont parfaitement raison, sans doute; mais leur tort est de remonter tout-à-coup à Dieu par un saut, et non point par degrés: car entre les effets et Dieu, il existe un intermédiaire; cet intermédiaire est une loi *sommaire* et unique qui est comme le centre et le régulateur de toute la nature, et que Dieu, en quelque sorte, a substitué à lui-même. C'est cette loi que Salomon, dans le texte cité plus haut, exprime par cette circonlocution (*l'œuvre que Dieu opère depuis le commencement jusqu'à la fin*) (*).

(*) Rien assurément de plus philosophique, et à-la-fois de plus orthodoxe et de plus religieux que le trait que nous venons de traduire; voyons maintenant comment l'a rendu l'auteur de l'analyse.

ENSEIGNEMENT

De l'Écriture sur l'origine du monde contraire à la doctrine de quelques philosophes : inutilité d'une recherche sur la manière dont le monde auroit pu être formé.

De Parmenidis, Telesii, etc. philosophiâ, post. med.

TELESIUS, philosophe anglois qui a suivi les traces de Parmenide, les Péripatéticiens, et tous les autres philosophes qui, dans leurs différens systêmes, supposent que

« L'amour et le cahos, tous deux fils de la Nuit » enfantèrent les dieux et l'univers ; tel fut le déve- » loppement de la matière. Un premier instinct dont » on ne peut deviner la cause ni l'origine, antérieur » aux autres mouvemens universels, toujours du- » rable, et le plus essentiel de tous, tira les êtres » des flancs de l'abîme ou du cahos ; c'est cette in- » quiétude des élémens, que les philosophes ont tou- » jours sentie sans l'expliquer ; la rapporter à Dieu, » c'est sans doute terminer la difficulté, mais non » pas la résoudre. La religion nous mène à la vérité » par un intervalle immense et ténébreux, hors des » limites de la nature ; espace qu'il faut franchir d'un » saut, car, on ne peut y arriver pas-à-pas ». (T. 2, p. 194).

le monde n'a point été précédé du cahos, montrent qu'ils n'avoient en cela que des vues bornées et des idées étroites. Il est bien vrai qu'à ne consulter uniquement que les sens, la matière paroîtra éternelle : mais les sens eux-mêmes, témoignent que le monde a eu un commencement. C'étoit le sentiment des sages de la haute antiquité, et du philosophe qui en a le plus approché, Démocrite. Les écritures rendent témoignage à la vérité du même sentiment, avec cette différence capitale que les écritures nous enseignent que la matière a eu Dieu pour auteur, au lieu que si l'on en croit

---

Nous prions encore le lecteur de vouloir bien relire une seconde fois ce morceau, et le comparer avec l'autre; ce dernier, nous osons le dire, ne seroit point déplacé ni inconséquent dans la bouche d'un matérialiste ou d'un athée. Il est au moins évident, que loin de présenter les véritables sentimens de Bacon, il en présente d'absolument contraires. L'auteur de l'analyse paroît mettre en principe que le mouvement naturel de l'atôme, qu'il appelle *instinct*, est *essentiel* à la matière; mais ce principe très étranger à Bacon, renverseroit de fond en comble le grand argument sur lequel on fonde la nécessité de l'existence de Dieu, et ouvre toutes les portes à l'athéisme. Cet auteur assure qu'on ne peut deviner ni la cause, ni l'origine de ce premier mouvement; mais Bacon ne vient-il pas sous nos yeux de déclarer deux ou trois fois, que Dieu en étoit le principe?

ces philosophes, la matière existe par elle-même.

• La foi paroît nous enseigner sur cet objet trois points capitaux : le premier, c'est que la matière a été tirée du néant : le deuxième, c'est que la matière n'a point passé par elle-même de l'état du cahos, à l'ordre et à la forme dont nous la voyons aujourd'hui revêtue, mais que cet ordre, cette forme actuelle ont été opérés par la parole de la toute-puissance divine ; le troisième, c'est que cet ordre étoit avant la chûte de l'homme, le meilleur de tous ceux dont la matière, telle qu'elle avoit été créée, étoit susceptible ; mais les philosophes dont nous parlons, n'ont jamais pu s'élever à la hauteur de ces vérités. Ils sont très-éloignés de reconnoître la création de la matière : ils soutiennent que c'est à la suite d'une multitude de circuits et d'essais qu'elle est enfin parvenue à son état actuel : et persuadés, comme ils sont, que le monde est de sa nature, sujet à changer et à périr, ils s'inquiètent fort peu de l'optimisme de ce monde. Il faut, sur ces trois articles, s'en tenir à la foi et à ses fondemens.

Mais cette matière que nous savons avoir été dès son origine disposée d'abord dans l'ordre que nous voyons, par le commandement de la parole divine, auroit-elle pu, dans une très-longue suite de siècles et en

vertu d'une force qui lui auroit été primitivement imprimée, parvenir à cet ordre ? C'est une question qui, peut-être, est assez inutile.

La raison en est que la *représentation* (*) du tems n'est pas moins un miracle, et n'exige pas une moindre puissance, que la formation de l'être : et il semble que Dieu aît voulu se signaler, et se faire reconnoître par cette double émanation de sa toute-puissance : 1°. il a manifesté sa toute-puissance, quand il a opéré sur l'être et la matière, et qu'il les a tirés du néant en un instant ; 2°. il l'a manifestée en-

(*) Bacon entend par la représentation du tems, l'acte par lequel Dieu, en imprimant un mouvement plus rapide aux causes secondes, opère dans un très-court espace de tems, ce qui, suivant le cours ordinaire des choses, ne s'accompliroit que dans un très-long espace. C'est ainsi, qu'une fleur, un fruit, une plante, un animal, ne parvenant à leur maturité, ou à leur perfection, suivant le cours ordinaire de la nature, qu'après des mois et des années, on conçoit cependant que Dieu pourroit imprimer une telle activité, une telle célérité aux causes qui les produisent, qu'ils se formeroient et deviendroient parfaits dans un instant : et cette opération, s'il jugeoit à propos de la faire, exigeroit et prouveroit une aussi grande puissance que la création des êtres. Voilà sans doute ce que veut dire Bacon, lorsqu'il assure que la *représentation du tems est un aussi grand miracle que la formation d'un être.*

core lorsqu'en agissant sur le mouvement et sur le tems, il a anticipé l'ordre de la nature, et accéléré le développement des êtres. (*C'est ce qui est arrivé dans l'origine du monde, lorsque les astres, les plantes, les animaux furent produits et portés à leur perfection dans l'espace de quelques jours*). Mais revenons aux principes de Telesius, etc. (*).

(*) Tout ce texte est ainsi rendu par l'auteur de l'analyse (t. 2, p. 102).

« Il n'y a qu'un esprit peu philosophe, d'une » intelligence bornée, qui ne voit pas au-delà de ce » qui est, et qui n'imagine pas, soit dans le passé, » soit dans l'avenir, un ordre et une sphère toute » différente. Les sens disent assez que le monde n'a » pas toujours été : mais ils disent aussi que la matière » est de tout tems, et voilà en quoi leur témoi- » gnage ne s'accorde pas avec celui de la foi.

» La religion suppose la matière tirée du néant, » et la philosophie a de l'horreur pour ce néant » qu'elle ne conçoît pas : la religion attribue la » création à la parole de la toute-puissance, et la » philosophie convient que la matière est parvenue au » mécanisme présent par une suite de degrés et d'es- » sors : la religion assure qu'avant la prévarication de » l'homme, l'univers étoit dans un état de per- » fection, d'où le péché l'a fait déchoir, et la » philosophie qui s'inquiète peu de l'optimisme, » prétend que cette décadence est dans la nature même » des choses, essentiellement changeantes et péris- » sables ; mais que l'altération n'est qu'un renou- » vellement de formes, et que le désordre res- » pectif et passager tend à l'ordre général et per-

LA MORALE

Soumise à la Théologie.

De augm. scient., L. 7. cap. 3 ad. init.

NOUS voudrions consacrer quelque chapitre de notre grand ouvrage à la médecine de l'ame. Si quelqu'un nous représente que

---

» pétuel. Ainsi tant que le monde roulera, ce que » l'homme verra d'une part, et ce qu'il entendra » de l'autre, le mettront en guerre avec lui-même, » jusqu'à ce qu'il ferme tout-à-fait les yeux, ou » qu'il les ouvre entièrement, pour se liver aux » opinions d'autrui, ou ne suivre que les siennes ». Revenons aux principes de Telesius, etc.

Les réticences et les additions sont faciles à reconnoître dans cet article, et on voit d'abord que toutes les dernières phrases appartiennent à l'analyste; mais ce qui échapperoit peut-être, et que nous devons faire observer, c'est que Bacon ne met en opposition avec les dogmes de la foi, que les philosophies dont il a parlé; celle de Telesius, des Péripatéticiens et de quelques autres, *philosophiæ istæ*, dit Bacon; au lieu que l'analyste fait contraster nos dogmes avec la philosophie en général, c'est-à-dire, avec la raison humaine dans son état de perfection: ce qui indiqueroit dans Bacon une incrédulité réelle, et des principes infiniment opposés à la doctrine et à la foi qu'il professe hautement.

la cure des esprits est l'office propre de la théologie sacrée, il ne dira rien que nous ne reconnoissions très-véritable : mais qui empêche de faire entrer la *philosophie morale* au service de la théologie, sur le pied d'une servante sage et d'une suivante fidèle qui la serve et qui soit toujours prête à exécuter ses ordres ? Le psalmiste témoigne, nous en convenons, que *les yeux de la servante sont toujours attachés sur les mains de sa maîtresse :* (Psal. 122. 2.) mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a bien des choses qui sont abandonnées aux soins et au jugement de la servante. Il en est de même dans la morale : elle doit être entièrement dépendante de la théologie, et docile à tous ses préceptes ; mais cela n'empêche pas que de son propre fonds, elle ne puisse fournir bien des documens aussi sages qu'utiles.

CAUSES FINALES

Et causes physiques; accord des unes et des autres. Preuves de la Providence.

De augm. scient. L. 3, cap. 4, vers. fin.

LA recherche des causes finales est une partie de la métaphysique. Nous ne disons point que cette partie ait été entièrement négligée. Nous nous plaignons seulement qu'elle n'a point été traitée dans le lieu convenable, puisque c'est dans la physique qu'on est en usage de s'en occuper, au lieu qu'on ne devroit s'en occuper qu'en traitant de la métaphysique. Au reste, s'il ne s'agissoit que d'un défaut d'ordre, nos plaintes ne devroient être que légères, parce que l'ordre dans les sciences, qui contribue bien à leur ornement, n'appartient pas cependant à leur substance; mais cette inversion de l'ordre a produit ici un désordre notable, et a été souverainement fatale à la philosophie; car la recherche des causes finales, placée dans la physique, a fait entièrement perdre de vue les causes physiques; d'où il est résulté que les hommes, s'arrêtant à ces causes finales, souvent imaginaires, mais toujours belles en apparence, ont négligé la recherche des

causes réelles et vraiment physiques, au grand détriment des sciences.

Ce reproche ne doit pas seulement être fait à Platon, qui, dans le vrai, ne s'occupe jamais que des causes finales. Aristote, Galien, et d'autres philosophes, méritent de le partager. Qu'un philosophe propose ces causes finales; qu'il nous dise, par exemple: *les paupières et les poils qui les garnissent, servent aux yeux comme de haie et de rempart;* ou bien, *la peau dans les animaux est forte et épaisse, pour les défendre contre la chaleur et le froid;* ou bien, *la nature a placé les os dans les corps comme une espèce de charpente qui en soutient la fabrique;* ou bien, *les arbres sont garnis de feuilles, pour que les fruits souffrent moins des vents et du soleil;* ou bien, *les nuages s'élèvent en haut, pour arroser la terre par les pluies;* ou bien, *la terre est dense et solide, afin de pouvoir porter les animaux.* Qu'un philosophe, dis je, examine et propose toutes ces causes finales, quand il parle en métaphysicien, nous sommes bien éloignés de le trouver mauvais; mais nous nous plaignons que, lorsqu'il parle et agit en physicien, il s'occupe de ces sortes de causes et se borne à leur recherche.

Les déplacemens et les écarts, ainsi que nous l'avons déjà insinué, sont aux sciences ce qu'on a prétendu que le *remora* est aux vais-

seaux ; ils les arrêtent, ils les empêchent (si l'on peut s'exprimer ainsi) de faire voile et de continuer leur route ; et pour parler sans figure, c'est à eux qu'on doit s'en prendre, si la recherche des causes physiques est négligée et oubliée depuis si long-tems. Aussi nous ne craignons point de le dire : la philosophie naturelle de Démocrite et des philosophes qui, pour rendre raison de tout ce qui existe, n'ont eu recours à Dieu ni à aucune intelligence, qui ont attribué la structure de l'univers à une infinité de préludes et d'essais de la nature (qu'ils appellent d'un seul nom le destin ou le hasard), et qui ont prétendu trouver les raisons d'existence pour les choses particulières, dans la nécessité de la matière, sans jamais faire intervenir les causes finales ; cette philosophie, dis-je, nous a paru, autant qu'on peut en juger par les fragmens qui nous en restent, beaucoup plus solide, quant aux causes physiques, et pénétrant beaucoup plus avant dans la nature, que la philosophie de Platon et d'Aristote, par cette raison seulement, que Démocrite ne s'occupe jamais des causes finales, et que Platon et Aristote s'en occupent sans cesse. Aristote est, en ce point, bien plus blâmable que Platon, parce qu'après avoir beaucoup parlé des causes finales, il ne parle jamais de Dieu qui en est cependant l'unique source, parce

qu'il met la nature à la place de Dieu; parce qu'enfin il a traité des causes finales en logicien plutôt qu'en théologien.

En parlant ainsi, nous sommes bien éloignés de vouloir insinuer que toutes les causes finales sont des chimères, et ne sont pas dignes d'occuper les recherches d'un métaphysicien; nous prétendons seulement, que s'occuper uniquement de la recherche de ces causes, et négliger entièrement celle des causes physiques, lors même qu'on cultive le domaine de la physique, c'est dévaster en quelque sorte cette dernière science, et mettre à ses progrès le plus grand obstacle; car, autrement, et nous l'avons déjà insinué, si on ne s'occupe des causes finales que dans le lieu où il convient de le faire, nous sommes persuadés qu'on ne peut s'en occuper qu'avec avantage, et que ceux-là sont dans une grande erreur qui s'imaginent que ces causes sont contraires aux causes physiques, et ne peuvent se concilier avec elles. Par exemple, après avoir observé que *les poils de nos paupières sont faits pour garantir nos yeux*, si on observe encore que ces poils naissent à l'orifice de la partie humide, nous le demandons, en quoi cette dernière cause qui est physique, combat-elle la première, qui est finale? Si l'on dit encore que *la force et l'épaisseur de la peau dans les animaux, a pour fin de les*

défendre contre les injures du tems, l'assignation de cette cause finale, empêche-t-elle qu'on n'indique encore la cause physique, et qu'on ne dise *que cette force de la peau a pour cause la contraction et le resserrement des pores, opérés par le froid et l'action de l'air?* Il en est de même des autres causes finales et physiques: ces causes se concilient très-bien les unes avec les autres; il y a seulement cette différence entre elles, que l'une indique l'effet, et l'autre l'intention; et certainement il n'y a rien en cela qui puisse répandre quelque doute sur la providence divine; et qui lui déroge en aucune manière; au contraire, cet accord des causes physiques et des causes finales, la prouve et la justifie admirablement. Je fais une comparaison. Dans l'ordre civil, si un politique habile, pour parvenir à ses fins, se sert du ministère des autres, sans cependant leur rien communiquer de ses vues et de ses desseins, ensorte qu'en exécutant ce que desire ce politique, ils ignorent pleinement qu'ils concourent à ses vues; ce politique ne montre-t-il pas une habileté et une sagesse beaucoup plus profonde et plus admirable que s'il avoit fait part à ses agens de tous ses desseins? Il en est de même dans les œuvres de Dieu; lorsque la nature faisant une chose, la providence en tire et en procure une autre, la sagesse de Dieu éclate bien da-

vantage que si les caractères de cette providence étoient imprimés sur chaque figure et chaque mouvement de la nature.

Aristote, après avoir impregné toute la nature *de causes finales* et enseigné *que la nature ne fait rien envain, qu'elle parvient toujours à son but, si elle ne rencontre point d'obstacles*, après avoir dit beaucoup d'autres choses de cette espèce, n'a plus besoin de recourir à la Divinité; mais Démocrite et Epicure, qui étoient patiemment écoutés de quelques philosophes subtils, tandis qu'ils se bornoient à vanter leurs atômes, ayant enfin prétendu que le concours fortuit de ces atômes avoit donné naissance à cet univers, sans l'intervention d'aucune intelligence, ont fini par se couvrir de ridicule devant tous les hommes.

Loin donc que les causes physiques éloignent les hommes de reconnoître un Dieu et une Providence; il est arrivé, au contraire, que les philosophes qui se sont occupés de la recherche de ces causes, n'ont point trouvé d'issue au bout de leur travail, qu'en reconnoissant enfin un Dieu et une Providence.

ÉLOGE

De la religion chrétienne. Calomnie de Machiavel contre la religion chrétienne.

Fideles sermones, cap. 13.

LA bonté est incontestablement la première de toutes les vertus et de toutes les qualités de l'ame, puisqu'elle est le caractère; et en quelque sorte, l'image de la divinité. Otez à l'homme la bonté, il ne sera plus qu'un être inquiet, méchant, malheureux, digne même d'être rangé dans la classe des insectes les plus nuisibles.

La bonté morale dont il s'agit, répond à la vertu théologique qu'on appelle *charité*. Elle n'est pas susceptible d'excès, mais elle est susceptible d'erreur. Un desir excessif de la puissance a précipité les anges du ciel : un semblable desir de la science, a chassé l'homme du paradis; mais il ne peut jamais y avoir d'excès dans la charité, et jamais elle ne peut jeter dans aucun danger, ni les anges, ni les hommes.

L'inclination à la bonté est si profondément enracinée dans la nature humaine, que

que si les moyens et les occasions de s'exercer à l'égard des hommes lui manquent, elle s'exercera envers les animaux. Nous en avons un exemple dans les Turcs, d'ailleurs si cruels et si barbares. Ils sont pleins de compassion pour les bêtes, et vont jusqu'à faire des aumônes aux oiseaux et aux chiens; leur répugnance à les voir souffrir, est au point que, si on en croit Rusbeq, qui étoit alors à Constantinople, un orfèvre vénitien y courut le plus grand danger d'être mis en pièces par le peuple, pour avoir seulement mis un baillon dans le long bec d'un certain oiseau.

Cette vertu de bonté ou de *charité* a cependant ses erreurs; les Italiens ont un mauvais proverbe; *il est si bon, qu'il n'est bon à rien*, disent-ils; et un de leurs docteurs, (Nicolas Machiavel) n'a pas rougi d'écrire à-peu-près dans ces termes: *que la religion chrétienne avoit livré tous les hommes bons et justes en proie à la méchanceté des tyrans.* Ce qui a occasionné cet indigne reproche de la part de Machiavel, c'est qu'il n'est effectivement aucune loi, aucune secte religieuse, ou philosophique, qui aît autant exalté la bonté, que la religion chrétienne.....

La bonté a plusieurs marques et plusieurs fonctions différentes: si quelqu'un se montre bon et humain à l'égard des étrangers, il prouve par-là, qu'il est citoyen du monde, et

que son cœur peut être comparé, non à une isle qui est séparée des autres terres, mais au continent qui les embrasse toutes : s'il compâtit aux affections des autres, on peut dire que son cœur est semblable à cet arbre tant vanté de la Palestine, qui est blessé lui-même, lorsqu'il répand le baume : s'il oublie et pardonne facilement les offenses, c'est une marque que son ame est si élevée, qu'elle est inaccessible aux injures : s'il est touché des plus petits services, on a la preuve que c'est aux intentions, et non point aux choses mêmes, qu'il met du prix; mais sur-tout, s'il est parvenu à ce suprême dégré de perfection où étoit monté saint Paul, et qu'il aille jusqu'à se dévouer, comme cet apôtre, et consentir à être anathême pour le salut de ses frères; alors, il est vrai de dire qu'il approche beaucoup de la nature divine, et qu'il est en quelque sorte semblable à Jesus-christ.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Discours préliminaire, page 94, lig. 17, ces mal-malheureux, *lisez*, les malheureux.
Page 47, lig. 21, enseignée, *lisez*, consignée.
Page 109, avant dernière lig. mais encore, *supprimez* encore.

TABLE
DES TITRES
Contenus dans ce Volume.

Discours préliminaire. Page j

Vie de François Bacon, chancelier d'Angleterre. cix

L'existence d'une première cause supposée dans la fable de Pan. 1

Considérations sur l'Athéisme. 3

Les principales considérations précédentes sur l'athéisme, fortifiées et développées. 14

Inconvéniens de l'instruction donnée aux railleurs et aux impies. 18

Mémoire de l'impie, bientôt détestée. 20

Théologie naturelle. Nature objet et bornes de la théologie naturelle ; recherches sur les anges et sur les démons non étrangères à cette théologie. 21

De l'immortalité de l'ame. 27

Prophéties et vengeances divines. Histoire des

prophéties, et histoire des vengeances divines, partie de l'hist. ecclésiastique. 28

Bonté dans les miracles de J.-C. Caractère de bonté dans les miracles du Sauveur. 32

Confession de foi de Bacon. 35

Contradictions apparentes dans les sentimens d'un chrétien. 50

Prière composée par Bacon. 56

Autre prière composée par Bacon, et sa prière ordinaire. 61

Prière que Bacon adressoit à Dieu avant son étude. 65

Prière que Bacon adresse encore à Dieu en travaillant au Novum organum. 67

Extrait du testament de Bacon. 69

Fondement des Gouvernemens. 73

Personnages de l'ancien et du Nouveau-Testament, qui ont vécu long-tems, et leur caractère. Idem.

Manière dont les habitans de la Nouvelle Atlantide étoient parvenus à la connoissance du Christianisme. 84

Traits de religion et de morale renfermés dans la fable de Prométhée. 91

La curiosité de pénétrer les divins mystères, punie dans la personne de Penthée. 100

La superstition et le faux zèle contraires aux progrès de la philosophie, et la véritable religion favorable à ses progrès. 102

Dangereux effets de la superstition. 106

Erreurs sur la volonté de Dieu : erreurs sur sa puissance : les dernières plus graves que les premières. 110

Différence entre les véritables chrétiens et certains hérétiques enthousiastes. 116

Apologie de la science contre le faux zèle de quelques théologiens : règles qu'on doit y observer : elle ne conduit point à l'athéisme. 117

La dignité de la science prouvée par l'écriture. 126

Mépris de ce monde. Fruit de la science. 140

Humilité de l'esprit avantageux pour les découvertes ; et prière adressée à Dieu, par Bacon, au commencement du Novum organum. 142

Les erreurs de l'homme, dans les sciences mêmes, ont leur source dans sa volonté. 146

Nécessité d'étudier la nature avant d'inventer des systêmes fondés sur la religion. 148

Loi unique et sommaire qui régit toute la nature a Dieu pour auteur, et sera toujours incompréhensible à l'homme. 152

Enseignement de l'écriture sur l'origine du monde contraire à la doctrine de quelques philosophes : inutilité d'une recherche sur la manière dont le monde auroit pu être formée. 155

La morale soumise à la théologie. 160

Causes finales et causes physiques : accord des unes et des autres ; preuves de la Providence. 162

Eloge de la religion chrétienne. Calomnie de Machiavel contre la religion chrétienne. 168

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

FIN DE LA TABLE.

PANDIMIGLIO
21 DIC. 1970
LEGATORIA - ROMA